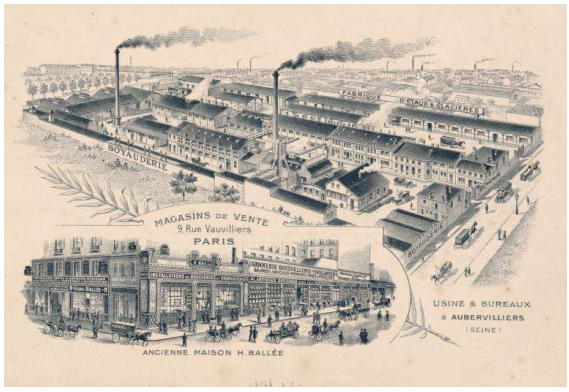
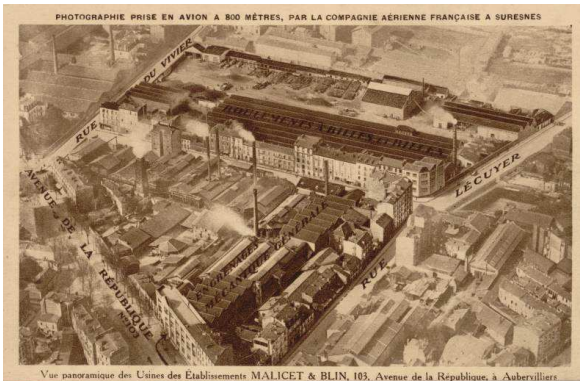


Aubervilliers "Industries"



Sommaire

Documents d'archives

- *Série D : administration générale de la commune* ..... p. 3
- *Série H : affaires militaires* ..... p. 3
- *Série I : police, Hygiène publique, Justice* ..... p. 4
- *Série W : assurances, délibérations, aménagement foncier* ..... p. 4
- *Série Z : entrées extraordinaires* ..... p. 4

Documents iconographiques

Affiches, plans, cartes postales. ..... p. 6

Bibliographie ..... p. 10

Annexes

Contribution au diagnostic du patrimoine de la commune d'Aubervilliers

- *Aubervilliers, ville industrielle* ..... p. 24
- *Aubervilliers, évolution générale de la ville* ..... p. 28

La naissance d'une cité industrielle ..... p. 37
Les Allumettes ..... p. 39
Les usines ..... p. 49
La Nationale ..... p. 51
Piver ..... p. 53
Malicet ..... p. 57
Griset ..... p. 60
Le verre dans tous ses éclats ..... p. 75
L'arrivée de la chimie à Aubervilliers ..... p. 77
Les boyauderies ..... p. 79
Les Magasins généraux ..... p. 81
Les Laboratoires d'Aubervilliers, ancienne usine 41 rue Lécuyer ..... p. 83

Images d'Aubervilliers ..... p. 85

Documents d'archives

Série D — Administration générale de la commune

Sous-série 1D - Conseil Municipal

1D140-144 Répertoire thématique des délibérations du Conseil municipal, 1900-1971.

1D198 Adresse de soutien à Charles Tillon, ministre de l'air et maire d'Aubervilliers à la suite des explosions survenues aux usines Gnome et Rhône : extrait de délibération (1945)

Série F. — Population – Economie sociale – Statistiques

Sous-série 4F. – Subsistances

4F1001 Abattoirs. – Documentation de la Société générale des abattoirs municipaux de France : loi, décret, circulaire, formule de traité de concession, discours d'inauguration (Kremlin-Bicêtre et Arcueil, 1908-1913.

Sous-série 7F. – Travail

7F1 Réglementation : travaux dans l'industrie (1906-1910), inspection du travail (1897), réglementation des heures de travail, repos hebdomadaire (1906-1937).

Apprentissage : taxe (1929-1946), contrats (1946-1947).

Grèves : mouvements (1906-1938.

Chômage réglementation, chômeurs dirigés sur les communes rurales par application du décret du 6 mai 1939 (1940-1943), secours en nature aux chômeurs (1895-1936)n correspondance générale, délibérations (1905-1926)n, statistiques (1927-1928.

Bureau de placement : statistiques (1919-1935), actes constitutifs (1917-1921), circulaires, correspondances (1910-19237), travaux dans l'industrie, mineurs de moins de 18 ans, livrets d'apprentis (1890-1919).

7F1001 Office national du travail, création : circulaires, (1891).

7F1002 Chambre syndicale des ouvriers vernisseurs du cuire (siège social à Aubervilliers, 53 route de Flandre) : statuts, états nominatifs, 1893-1894.

7F1003 Chambre syndicale des fondeurs margariniers du département de la Seine et des parties s'y rattachant (siège social à Aubervilliers, 53 route de Flandre) : statuts, procès-verbal et état nominatif, 1896.

7F1004 Confédération générale du commerce et de l'industrie (CGCI) – Grand rassemblement au Vélodrome d'hiver, le 12 mai 1947 : carton d'invitation et tract.

7F1005 Evènement de mai 1968 : confédération générale du travail (Bureau confédéral et section de Babcock) : tracts, 1968.

7F1006 Travail : extraits de délibérations et pièces annexes, 1958-1982.

Série H — Affaires militaires

Sous-série 2H - Administration militaire

2H1004 Logement et cantonnement des troupes - Recensement des ressources : circulaire et liste des établissements (usines, etc) (1931)

Sous-série 4H - Mesures d'exception et faits de guerre

4H4 Déclaration obligatoire des presses et des marteaux-pilons, 1915.

4H4 Administration municipale. – Correspondance avec les Société Aubry (1914), Mathieu (1919), Robert (1917)

4H7 Administration municipale. – Dons et legs : legs Hamburger en faveur des sous-officiers et soldats victimes de la guerre (1916-1920).

4H7 Administration municipale. – Création d'une zone de protection autour de l'usine Sachs, 1915.

4H14 Administration municipale. – Demandes et délivrances de laissez-passer : entreprises diverses, commerces en gros, industries à effectif moyen ou faible, industries à effectif important, 1944,

4H1032 Réouverture des commerces d'alimentation de détail et des usines : avis d'information (12 juillet 1940)

Série I **Police, Hygiène publique, Justice**

Sous-Série 1I - Police locale

1I1004 Fermeture de l'usine de ramassage et de traitement de matières de vidange "la Poudrette" à Saint-Denis : courrier et arrêté (relatif à Aubervilliers), 1965

Etablissements classés

5I1005 Rue de la Goutte d'Or, n°8 – Paul Coing, fonderie de graisses vertes : avis d'enquête, 1871,

5I1006 Cité Demars et passage des Postes, n°5 – Poulain, entrepôt de bestitaux et abattoir : ordonnance de police (refus d'autorisation), 1873.

➡ *Voir aussi inventaire de la série 5I : Etablissements classés (classement par nom ou par adresse).*

Série K **Elections et personnel**

Elections sociales

1K417 Chambre d'agriculture. – Election des membres à la Chambre d'agriculture : annuaire général des syndicats des maraîchers-primeuristes de la région parisienne, 1926, 47 p. ; tract de la fédération des syndicats et associations agricoles et horticoles, 1936.

1K432 Conseils d'administration des Caisses primaires de Sécurité sociale et des Caisses d'allocations familiales. – Registre alphabétique des employeurs, listes, notes, 1947-1955.
Scrutin du 8 juin 1950, organisation : instruction, notes, circulaires ; relevés nominatifs des salariés et répertoire par entreprises.

Série T **Urbanisme**

➡ *Voir aussi inventaire de la série T : permis de construire, de démolir, autorisation de travaux, demandes préalables…, 1907 …/…*

Série W **Secrétariat général**

845W8 Inventaire des sites classé »s et non classés de la collectivité (01/04/2004)

Délibérations

313W32 1988-287 Délibération du 07/11/1988
Enquête publique relative à la demande d'autorisation au titre des installations classées présentée par la Société ELM LEBLANC SA, sise 79 rue de Stalingrad à Bobigny.
Consultation pour avis de la commune d'Aubervilliers se trouvant incluse dans un périmètre de 2 kilomètres autour du site de l'usine.

Aménagement foncier

672W47 Aménagement foncier, centre d'Aubervilliers. - Etude préliminaire à l'établissement d'un plan de référence : délibérations, approche des propositions d'actions, aménagement et modernisation, enquête, caractéristiques du parc immobilier, structure foncière, expertise technique, demande en logement, activités industrielles (1976-1977)

672W87 Périmètre d'aménagement de la zone industrielle d'Aubervilliers, de la rue du port, du secteur Félix Faure, du secteur réchossière, de l'îlot République/Citées/Guyard-Delalain, du quartier Villette-4 chemins : délibérations (1990-1994)

672W90 Canal Saint-Denis. - Etude : G. Baril, C Chalopin, N. Michel, J. Noel, G. Pin "Entre héritage industriel et nécessité de revalorisation urbaine- quel devenir pour un quartier d'Aubervilliers", mémoire de DESS, I.U.P. Paris XII, 1999.

Série Z **Entrées extraordinaires**

Sous-Série 51Z - FATH, Claude (Ets Roullier, Sté coopérative de consommation d'Aubervilliers nord, 109 rue des Cités)

51Z3 Société des Etablissements Roullier, personnel.

- Horaires de travail - Aménagement et récupérations : courriers, texte officiel (décret du 24 mai 1938), notes diverses (1933-1939),
- Mobilisation du personnel : instructions, courriers, listes et certificats (1937-1940),
- Allocations familiales agricoles - Adhésion : correspondance (1941-1942),

- Personnel domestique - Adhésion à la Caisse de compensation : correspondance (1941-1942),
- Statistiques en temps de guerre : enquête mensuelle obligatoire sur l'activité industrielle (1941-1942, lacunes) ; notes et tableau d'effectifs (1941-1944)
- Personnel parti en Allemagne : état d'effectifs (1942-1943)
- Réglementation des congés payés : notes d'informations, correspondance et listes (1942)
- Engagement de M. Jean Bellanger, employé aux écritures : contrat de travail (1945)
- Indemnisation spéciale (loi du 14 décembre 1945) : courriers et états nominatifs (1946)

Communicable en 2067

Sous-Série 67Z - Musée Air France (Etablissements Quervel frères)

67Z1 Etablissements Quervel Frères (Sté anonyme) - Siège social à Aubervilliers, Seine, 25 à 37 rue du Port - Direction : papier à en-tête (s.d., vers 1900)

67Z2 Etablissements Quervel Frères (Société anonyme), 25 à 37 rue du Port - Vue de l'usine d'Aubervilliers, 1898-1900.
s.l. : s.n., s.d. (ap. 1900). N-B. 45 x 59 cm. Exemplaire collé sur carton (avec annotations)
Gravure conservée sous la cote 6Fi3

67Z3 Etablissements Quervel Frères (Société anonyme), 25 à 37 rue du Port - Vue de l'usine d'Aubervilliers, 1898-1900.
s.l. : s.n., s.d. (ap. 1900). N-B. 45 x 59 cm.
Film conservé avec la gravure sous la cote 6Fi3

67Z4 Etablissements Quervel Frères (Société anonyme), 25 à 37 rue du Port à Aubervilliers, Seine.
- Direction : papier à en-tête (sans date, vers 1920)
- Indication de l'activité de l'entreprise, des fournitures industriels fabriqués, adresse des succursales et des entrepôts en France, liste des principaux clients.
- Direction : papier à en-tête (sans date)
- Adresse, capital, registre du commerce, téléphone.

67Z5 Etablissements Quervel Frères (Sté anonyme). - Direction : courrier des Etablissement A. Rayzy et Cie, siège social et usine 10 rue de la Gare à Aubervilliers (Seine) adressé à Monsieur Pierre Quervel, 55 rue Pergolèse à Paris (1952)

67Z6 Etablissements Paul Quervel ses fils et gendres, huiles et graisses industrielles : cartes postale, vue de l'entrée de l'usine. L'H. Paris (sans date, vers 1904-1908).

Sous-Série 55Z - Librairie Valleriaux (Sté Dunod et Bougleux)

55Z1 Société Dunod et Bougleux - Adjudication d'une usine servant à la fabrication du noir animal, sise à Aubervilliers (Seine), chemin de la Haie-Coq, lieu-dit le Pilier, pour la somme de 220 000 francs, dépendant de la succession de Pierre-Antoine Montena : jugement (3 août 1867), avis d'huissier (17 et 21 septembre 1867).

Sous-Série 74Z - ROEHR, Roland

74Z9 La transformation d'une grande cité. Aubervilliers en 1935. L'aménagement, l'outillage social III. Imprimerie JEP à Paris.
Griset, le laminage des métaux non fereux... depuis Louis XV (Photocopie)
Marcel Silberberg. - Les manufactures d'allumettes de Pantin -Aubervilliers.(Photocopie)
Aubervilliers, du bourg rural à la cité industrielle. Catalogue d'exposition.

Sous-Série 89Z - Monique STIEFATTRE

89Z1 Savonnerie Lever, 89 avenue de la République à Aubervilliers : SD
- Bon de contrôle Omo, n°699,812B [sans date]

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES

AFFICHES

1Fi1189-2 **Etablissements Agricultural. Sté anonyme. 25 route de Flandre, Aubervilliers.**
Ateliers de constructions et de réparations. Tracteurs agricoles et viticoles, machines agricoles, pièces de rechange.
[Illustration : Vue en perspective de l'usine d'Aubervilliers et modèles de machines agricoles. Illustrateur : s.n.]
Affiche illustrée
Etablissements Agricultural., B. Sirven, imp., Toulouse - Paris, 1920,
Impr. en coul., 86 x 65,
Affiche comprenant un calendrier de l'année 1920 au bas du document.
Modalités d'acquisition : achat réalisé auprès de Ch. Homsy (affiches anciennes), 48 avenue Gambetta, 82000 Montauban, le 4 juillet 2005.

PLANS

2Fi48 **[Aubervilliers]. Plan de localisation de l'industrie et des entreprises.**
Plan réalisé sous deux formules de présentation.
Plan
[s.n.], [s.n.], [S.l.], [Vers 1970], Dessin, en coul., 52 X 77, 1/5000e,
1) Une structure urbaine, sans nom de rues ni autre. Etabli pour mettre en relief l'industrie et la voirie de la ville, ce document coloré comporte une légende qui définit le sens des diverses hachures dont il est garni.
2) un plan-calque qui épouse le précédent, avec un minimum d'axes routiers, sur lequel sont localisées les petites, moyennes et grosses entreprises (source Orgeco). Document multicolore.

CARTES POSTALES

4Fi154 **11 - Aubervilliers - Le Port et l'Usine de produits chimiques de Saint-Gobain.**
Carte postale. J.L.C. - Le Gui, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi184 **Aubervilliers - Le Port et l'Usine Saint-Gobain.**
Carte postale. Edition Grand Bazar, Aubervilliers, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi223 **1 - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Sortie du personnel**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi224 **4. - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Une des chaudières à savon.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi225 **2. - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Emballage.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi226 **5. - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Atelier - Savonnerie.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi227 **6. - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Un coin des magasins.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi228 **7. - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Atelier des essences.**
Carte postale . Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi229 **8. - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Poudres de riz.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi231 **10. La Nationale (Aubervilliers) - Une partie des séchoirs.**
Ces séchoirs, les plus considérables de France, occupent 3 étages de l'Usine et peuvent contenir plus de 500000 kil, de saucissons,
Carte postale. G. Francq , Pantin , Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi237 **Usine Sachs et Cie - Quai aux engrais.**
[1-3 chemin du Cornillon, à Aubervilliers]
Carte postale. Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi238 **Cie de St-Gobain - Usine d'Aubervilliers - Wagons-citernes et emballages d'acide**
Carte postale. Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi239 **36. - Aubervilliers - L'Usine Saint-Gobain.**
[65 rue du Landy à Aubervilliers]
Carte postale. G.F., Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi240 **4153 - Aubervilliers - Usine St-Gobain.**
[65 rue du Landy à Aubervilliers]
Carte postale. E.M. - F. Testard, Paris, Impr. photoméc. : co, 9 X 14, [Coul. bleutée]

4Fi242 **Usine Sachs et Cie - Vue générale.**
[1-3 chemin du Cornillon, Aubervilliers]
Carte postale. Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi244 **1. - La Nationale (Aubervilliers) - Vue générale de l'usine.**
Carte postale. G. Francq , Pantin , Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi251 **Aubervilliers - Usines Franck - L'étamage.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi252 **Aubervilliers - Usines Franck - Magasins d'expéditions.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi253 **Aubervilliers - Usines Franck - Atelier de tôlerie.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi254 **Aubervilliers - Usines Franck - Le magasin aux fers blancs.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 X 24

4Fi255 **Aubervilliers - Usines Franck - Un atelier de ferblanterie - Vue générale.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi256 **Aubervilliers - Usines Franck - Un atelier de soudure.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi257 **Aubervilliers - Usines Franck - Les ateliers de coupe.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi259 **Aubervilliers - Usines Franck - Les presses de 250 tonnes**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi260 **Aubervilliers - Usines Franck - Atelier de sertissage.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. Lévy et Neurdein réunis, Paris, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi277 **Vue panoramique des usines des Etablissements Malicet & Blin.**
103, rue de la République à Aubervilliers - Photographie prise en avion à 800 métres, par la Compagnie Aérienne Française à Suresnes.
Carte postale. Compagnie Aérienne Française , , Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi279 **Boyauderie**
Ancienne maison H. Ballée - Magasins de vente 9, rue Vauvilliers (Paris) ; Usine et bureaux à Aubervilliers (Seine).
Carte postale. Impr. photoméc. : n., 9 x 14 ,
Etablissements Jules Mareschal, H. Ballée, Tremault (Sté des) - Fournitures générales pour boucheries et charcuteries - H. Ballée - Boyaux - 9, rue Vauvilliers à Paris - Usine et bureaux : 33 rue de la Haie Coq à Aubervilliers.

4Fi281 **39. Aubervilliers - Usine des Allumettes - Sortie des Ateliers.**
Carte postale. E.L.D., Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi283 **Aubervilliers - 15. Sortie de l'usine Malicet et blin, avenue de la République.**
Carte postale. F.F., Impr. photoméc. : co, 9 x 14

4Fi287 **[Aubervilliers - Sortie d'usine]**
Carte postale. Impr. photoméc. : n., 10 x 15

4Fi565 **431. - Aubervilliers - Sortie d'usine, rue de la Haie-Coq.**
[Société des Etablissements P. Linet]
Carte postale. G.I., Impr. photoméc. : co, 9 X 14

4Fi586 **Rouget et Van de Walle - Usine de Paris-Aubervilliers.**
Bâtiments d'épuration des graines. Adresses : 23-25 rue Jean-Jacques Rousseau, Paris et 46 avenue Victor Hugo, Aubervilliers.
Carte postale. Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi587 **Usine d'Aubervilliers (Seine) - 51, rue de Paris - A. Villemot et ses fils**
Couleurs et vernis (14 rue Malher, Paris)
Carte postale
Bellegarde, phot., Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi591 **Société des couleurs Zinciques à Aubervilliers (Seine).**
Vue aérienne des usines de Bouchain (Nord).
Carte postale. Cliché des Entreprises Photo-Aériennes Moreau, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi593 **36. - Aubervilliers - L'Usine Saint-Gobain.**
Carte postale. G.F., Impr. photoméc. : co, 9 X 14

4Fi646 **3 - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Une des cours intérieures**
Carte postale
Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi657 **11. - Parfurmerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Sous-sol.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi658 **12. Parfumerie L.-T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Caves aux Essences.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi701 **Société des Produits chimiques d'Aubervilliers**
Société anonyme au capital de 900 000 francs - Vue intérieure de l'Usine
Carte postale. Noury, Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi702 **Usine d'Aubervilliers - Société des Etablissements P. Linet**
Sortie des ouvriers. Carte postale
Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi768 **Usines de la Sté Fabre et Compagnie S.A. - Boyauderie**
33, rue de la Haie-Coq, Aubervilliers
Carte postale. Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi781 **Usine Sachs et Cie - Entrée de l'Usine**
[1-3 chemin du Cornillon, à Aubervilliers]
Carte postale. Imprimeries réunies, Nancy, Impr. photoméc. : n., 14 x 9

4Fi828 **464. Aubervilliers. Usine Malicet et Blin, avenue de la République.**
Carte postale. E.V., s.l., Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi833 **13. - Parfumerie L.T. Piver - Usine d'Aubervilliers - Verrerie.**
Carte postale. Gaston Francq, Pantin, Impr. photoméc. : n., 9 X 14

4Fi862 **Raffinerie de corps gras "Aiglon". Eugène Wallach et cie.**
60 avenue de la République, Aubervilliers (Seine). Usine d'exportation à Marseille, 82 boulevard National. [Illustration : vue générale de l'usine].
Carte postale. s.n., s.n., s.l., s.d., Impr. photoméc. : n., 9 x 13,5

4Fi873 **Usine Sachs et Cie - Chargement d'un bateau d'engrais.**
Ch. Sachs et Cie à Aubervilliers (Seine) [1-3 chemin du Cornillon]
Carte postale. Imp. Réunies, Nancy, s.d., Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi874 **Merendon frères. Manufacture de cuirs vernis. Maison fondée en 1851.**
38 rue Saint-Denis Aubervilliers (Seine). [carte de visite au recto et vue générale de l'usine au verso].
Carte postale. B. Arnaud, Lyon - Paris, 7 avenue de l'Opéra, s.d., Impr. photoméc. : n., 10 x 14

4Fi906 **Aubervilliers - Usines Franck - Sortie du personnel.**
[150-152 rue du Vivier]
Carte postale. s.n., Lévy et Neurdein réunis, Paris, s.d., Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi907 **32. Aubervilliers - Usine neuve des Allumettes.**
Carte postale. ELD, Paris, s.d., Impr. photoméc. : n., 9 x 14

BIBLIOGRAPHIE

AUB/8 **Analyse de l'espace industriel et urbain de la Plaine Saint-Denis**
VENDRYES Isabelle
Mémoire. *1984; 182 p.; 31 x 21. Université de Paris, Directeur de maitrise M,ROCHEFORT.*

AUB/10 **Mise au point et premiers résultats d'une étude de la vie des ouvriers à Aubervilliers**
NETANGE Pierre
Mémoire. *1961; 201 p.; 31 x 2. Institut d'études politiques de Paris, Sous la direction de M. Louis Chevalier.*

AUB/16 **Aubervilliers et ses ouvriers entre 1911 et 1921.**
RALITE Sophie
Mémoire. *1985; 40 p.; 31 x 21. Université Paris X - Nanterre. U.E.R. d'Histoire. Séminaire de M. Vigier.*

AUB/19 **Cent ans de cartonnerie à Aubervilliers - 1852 - 1952**
Ouvrage
1952; 43 p.; 31 x 21. Livre d'or réalisé par l'Imprimerie Sapho à Paris - Reproduction d'ouvrage.

AUB/22 **Aubervilliers**
BONNEFF Léon
Ouvrage. *Le Vent du Chm'in. Sant-Denis, 1981 ; 291 p. : 22 X 15*
Société d'Histoire et de la vie à Aubervilliers. Réédition (1ere édition, l'Amitié par le livre, 1949).

AUB/1986 **Aubervilliers. Préface de Didier Daeninckx**
Livre chronique d'une ville et d'une clase sociale à l'aube du XXe siècle, témoignage sur le monde ouvrier, la naissance du syndicalisme et la banlieue.
BONNEFF Léon ; DAENINCKX Didier.
Roman. L'Esprit des péninsules, Paris 2000 ; 145 p. ; 3,5 X 21 cm.

AUB/32 **Pages d'histoire d'Aubervilliers, luttes ouvrières de 1900 à nos jours.**
CARON Carmen ; FRANCOIS René ; KARMAN André ; RALITE Jack
Brochure. *Comité de ville d'Aubervilliers du PCF, Aubervilliers, (ca 1980); 38 p.; 21 x 15*

AUB/41 **Aubervilliers, du bourg rural à la cité industrielle.**
Brochure
Ville d'Aubervilliers., 1986; 31 p.; 14 x 10
Catalogue de l'exposition "Aubervilliers avant - après au XIXe siècle", Espace Renaudie du 13 décembre 1986 au 31 janvier 1987.

AUB/42 **Ouvriers et ouvrières au XIXe siècle dans l'actuel département de la Seine-Saint-Denis.**
KLAUSNER Lucien
Recueil de documents
1983; 100 p.; 31 x 22. Quatrième publication du Service éducatif des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis. Fascicule 1 - Des mutations profondes, mais inégales - monde ouvrier ou mondes ouvriers ?

AUB/43 **Ouvriers et ouvrières au XXe siècle dans l'actuel département de la Seine-Saint-Denis.**
KLAUSNER Lucien
Recueil de documents. *1984; 134 p.; 31 x 22*
Quatrième publication du Service éducatif des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis.
Fascicule 2 –*« La servitude du travail - la dureté de l'existence ».*

AUB/44 **Ouvrières et ouvriers au XIXe siècle dans l'actuel de la Seine-Saint-Denis.**
KLAUSNER Lucien
Recueil de documents. *1985; 230 p.; 31 x 22*
Quatrième publication du Service éducatif des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis.
Fascicule 3 - L'ouvrier et les autres - l'affirmation du monde ouvrier.

AUB/45 **Le travail industriel des enfants et leur scolarisation au XIXe siècle dans l'actuel département de la Seine-Saint-Denis.**
KLAUSNER Lucien
Recueil de documents. *1980; 24 p.; 31 x 22*
Troisième publication du Service éducatif des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis - Le Raincy, Imp. S. Bernier.

AUB/47 **Un siècle d'activité allumettière à Pantin et Aubervilliers.**
SILBERBERG Marcel
Ouvrage. *Flammes et Fumées, Paris, 1962; 38 p.; 31 x 1,5*

AUB/48 **Feu à volonté ! il y a des allumettes. In : "Regards", n° 34 - 15e année - 29 mars 1946.**
ROCHER-VARGER Michel
Article de presse. *1946; 4 p.; 30 x 21*

AUB/63 **Friches industrielles en Seine-Saint-Denis, problématiques et potentialités.**
DJALILI P.
Mémoire
s.d.; 102 p.; 30 X 42. Unité pédagogique d'architecture n°8.

AUB/65 **On chantait rouge - Mémoires pour l'histoire d'un ouvrier breton devenu révolutionnaire professionnel, chef de guerre et ministre.**
TILLON Charles
Ouvrage. *Robert Laffont, Paris, 1977; 581 p.; 24 X 16*

AUB/68 **Au pays de la mort.**
In : "Regards", 6 juin 1935
SOULILLOU Albert
Article de presse. *1935; 2 p.; 30 x 21,5*

AUB/69 **Aubervilliers, ville chimique.**
In : "Regards", 10 janvier 1935.
SAUVAGE Léo
Article de presse. *La Courneuve, 1935; 4 p.; 30 x 21*

AUB/76 **Les industries chimiques de la banlieue nord de Paris.**
VIGON René
Mémoire
s.d.; 173 p.; 31 x 21
Université de Paris, Faculté des lettres et des sciences humaines. Thèse pour le doctorat de troisième cycle de géographie. Directeur de recherche M. Pierre George.

AUB/77 **L'évolution de l'industrie en Seine-Saint-Denis de 1962 à 1972.**
CAYREL C ; CAZENAVE M.
Mémoire
1972; 55 p.; 31 x 21, 5
I- CAYREL - Approche statistique des mouvements industriels, bilan 1962-1968
II- CAZENAVE - Les mouvements industriels, facteurs et répercussions sur l'homme et l'espace Université de Paris I - Directeur de mémoire : M. Babonaux.

AUB/82 **Croissance urbaine polynucléaire. (Les implantations industrielles en région parisienne, le cas de la Seine-Saint-Denis).**
BAGARRY Véronique ; RICHARD Jean
Mémoire
1976; 187 p.; 31 x 21,7
Université de Paris I - Panthéon Sorbonne - U.E.R N°2, Analyse et politique économique. Sous la direction de M. Boudeville.

AUB/85 **Le travail des enfants dans l'industrie (1780-1870).**
in : "Bulletin de la société d'études historiques et géographique de la région parisienne".
EVRARD F.
Extrait d'ouvrage. *1936; 14 p.; 31 x 21*

AUB/107/1-2-3 **Des enjeux pour la ville : les friches industrielles en Seine-Saint-Denis.**
GOVEHOVITCH Laurent ; REYT François
Mémoire
1984; 496 p.; 31 x 21.
U.P. d'architecture n°1, Paris VI - Sous la direction de Bernard Haumont et claude Hourcade.
I- Introduction et appréhension d'un milieu social (p. 1-141)
II- Analyses des mutations économiques (p. 143-371)
III- Les orientations pour un programme de réutilisation des friches industrielles soutenant une relance de l'emploi productif (p. 378-496 et annexes)

AUB/118 **Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français.**
MAITRON J. ; PENNETIER Claude
Extrait d'ouvrage
Editions Ouvrières, Paris, 1977; 24 p.; 30 x 21
Notices biographiques relatives à Aubervilliers (comprend une notice biographique concernant Charles Tillon, 2 p.).

AUB/152 **Région parisienne - Données statistiques sur les nouveaux départements - Population- habitat, établissements industriels et commerciaux - Département : Seine-Saint-Denis**
Association universitaire de recherches géographiques et cartographiques ; Institut national de la statistique et des études économiques
Brochure
Imprimerie Barré, Sens, 1966; 35 p.; 31 X 24
Recensement général de la population de 1962 (département et communes) ; recensements complémentaires des communes de 1956 à 1965 ; mouvement naturel de population par commune entre 1951 et 1964 ; établissements industriels et commerciaux (nombres par communes suivant les activités et salariés ; liste par communes des établissements de 500 salariés et plus en 1962)

AUB/156 **Griset, le laminage des métaux non ferreux... depuis Louis XV**
Extrait d'ouvrage
s.d.; [7] p.; 30 X 21. Copies - P.11-17

AUB/157 **Griset, un fondeur qui crée ses machines**
ALBERGANTI Michel
Article de presse. 1985; [2] p.; 30 x 21

AUB/158 **Rencontres des industriels et chefs d'entreprise d'Aubervilliers**
Recueil de documents
Ville d'Aubervilliers, 1985; ; 30 x 21. Mairie d'Aubervilliers - Service des activités économiques
Dossier d'information (conférence du 7 novembre 1985 et exposition : 80 entreprises d'Aubervilliers présentent leurs productions)

AUB/177 **Aubervilliers entreprises - Au coeur de la ville dans un tissu industriel dynamique 5400 m2 de locaux d'activités et de bureaux pour PME/PMI**
Brochure
SODEDAT 93/Service économique de la Ville d'Aubervilliers, [ca 1987]; [6] p.; 30 x 21
"Centre d'activités Aubervilliers Entreprises", 72-86 rue André Karman, Aubervilliers -Maître d'ouvrage : Ville d'Aubervilliers - Maître d'ouvrage délégué : Sodedat 93

AUB/185 **Ile-de-France : Comment réutiliser les friches industrielles - Châteaux à prendre ou à laisser**
RAMBERT Francis ; ROBERT Jacques
Revue
s.d.; [6] p.; 30 X 21. Copies - Extraits de publication

AUB/203 **Aubervilliers, une ville pour l'industrie et les activités économiques**
Brochure. *Service des activités économiques de la Ville d'Aubervilliers, s.d.; [6] p.; 30 X 21*

AUB/244 **MEE - La Maquette d'Etude et d'Exposition - Maquettes pour toutes industries**
Recueil de documents
1987; [8] p.; 30 x 21. Plaquette et fiche de présentation de l'entreprise

AUB/299 **De la rénovation à la réhabilitation des tissus de "faubourg" et d'industrie autour de Paris - De 1974 à nos jours**
MALE Christine
Mémoire
1987; 29 p.; 30 x 21. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales - Ecole Normale Supérieure - DEA Sciences sociales, atelier sous la direction de Michel Coste - Etude du site Aubervilliers-Saint-Denis

AUB/323 **Etude sur les fonctions industrielles du département de la Seine-Saint-Denis**
PLUET Nicolas
Etude
(ca 1981); 306 p.; 30 x 21. Convention d'études et de recherches - Département de Seine-Saint-Denis - Université de Paris, Laboratoire de géographie humaine de Paris I

AUB/327/1 **La Plaine Renaissance, groupement des communes d'Aubervilliers, Saint-Denis, Saint-Ouen et du Conseil général de la Seine-Saint-Denis pour le développement de la zone industrielle de la Plaine Saint-Denis**
Brochure. *La Plaine Renaissance, (ca 1986); [12] p.; 30 x 21.*
Document de présentation du groupement de communes

AUB/346 **Inauguration de l'équipement industriel "Aubervilliers -Entreprise I", (2 et 3 décembre 1988)**
Brochure. *Ville d'Aubervilliers, 1988; [8] p.; 21 x 30*

AUB/440 **Le chemin de fer industriel de la Plaine-Saint-Denis et d'Aubervilliers**
in : "la Vie du Rail", n° 1689, 15 avril 1979
ZALKIND Sylvain
Revue. *1979; [5] p.; 30 x 21. Copie d'article - pp. 12-14, 44-45*

AUB/444 **La Villette : Cité des Sciences et de l'Industrie**
in : "Archi - crée", n° 212, juin-juillet 1986
Revue. *Société d'édition et de presse, Paris, 1986; 130 p.; 31 x 24, pp. 104 et suivantes*

AUB/449 **Les déplacements de travail entre Paris et sa banlieue (1880-1914) : première approche**
in : "Villes en parallèle, les crises de la banlieue aux XIXe et XXe s. - emploi et résidence", tome 1, N° 10, juin 1986
FAURE Alain
Revue. Université de Paris X - Nanterre, 1986; [17] p.; 25 X 18, pp. 232-248

AUB/452 **Travail, non travail : deux mondes en parallèle ou quittant le nom du père, le non dupe erre**
FOUSSAT A.
Mémoire. 1990; 122 p.; 30 x 21
Université de Paris VIII, Mémoire de maîtrise en sciences de l'éducation, sous la direction de Ruth Kohn

AUB/465 **L'espace industriel en question Saint-Denis - Aubervilliers (éléments pour une recherche sur le processus de désindustrialisation de la Région parisienne, le cas de la zone industrielle de Saint-Denis - Aubervilliers)**
ADDA Serge ; DUCREUX Maurice
Etude. *1980; 208 p.; 30 x 21*
UDRA ESA - Unité de recherche appliquée de l'école spéciale d'architecture - Compte rendu de fin d'étude d'une recherche financée par la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique

AUB/469 **Le chemin de fer industriel de la Plaine-Saint-Denis et d'Aubervilliers**
in : "Revue de l'Association Française des Amis du Chemin de Fer", n° 154, février 1949
Revue. *1949; [9] p.; 30 x 21. Copie d'article - pp. 11-19. Copie d'article - pp. 21-26*

AUB/473 **Le chemin de fer industriel d'Aubervilliers**
in : "Connaissance du Rail", n° 9, octobre 1980
SOUZE F.
Revue. *1980; [7] p.; 30 x 21*

AUB/475 **Un inventaire du patrimoine industriel bâti dans la Banlieue nord de Paris : Aubervilliers, la Courneuve - Repères méthodologiques**
in : "Revue du CILAC", n°16
BARUCH-GOURDEN Jean-Michel
Revue. *1987; [33] p.; 30 X 2. Copie d'article - pp. 73-106 - Aubervilliers : Société des Etablissements Lagèse et Cazes, Manufacture d'allumettes, Compagnie des Entrepôts et Magasins généraux de Paris*

AUB/482/1/2 **Les crises de la banlieue aux XIXe et XXe s., emploi et résidence.**
in : "Villes en parallèle", n°10-11, juin-octobre 1986
Revue
Université de Paris X - Nanterre / Laboratoire de géographie urbaine, Nanterre, 1986; [551] p.; 25 x 17
Tome 1 (n°10) : évolutions et différenciations sociales en banlieue, rapports entre emploi et résidence (première partie) - 269 p. - Tome 2 (n°11) : rapports entre emploi et résidence (deuxième partie), stratégies d'entreprise, mutations technologiques, politiques urbaines - 282 p.

AUB/485 **Programme officiel de la foire-exposition industrielle, commerciale et artisanale, organisée sous le patronage des organismes professionnels, du 26 mars au 3 avril 1955**
Brochure. *Ville d'Aubervilliers, 1955; [32] p.; 14 x 22*

AUB/486 **Programme officiel de la foire-exposition industrielle, commerciale et artisanale, organisée par la municipalité, du 7 au 15 avril 1956**
Brochure. *Ville d'Aubervilliers, 1956; [32] p.; 14 x 22*

AUB/487 **Programme officiel de la foire-exposition industrielle, commerciale et artisanale, organisée par la municipalité, du 6 au 14 avril 1957**
Brochure. *Ville d'Aubervilliers, 1957; [32] p.; 14 x 22*

AUB/488 **Programme officiel de la foire-exposition industrielle, commerciale et artisanale, organisée par la municipalité, du 1er au 9 avril 1961**
Brochure. *Ville d'Aubervilliers, 1961; [44] p.; 14 x 22*

AUB/489 **Programme officiel de la foire-exposition industrielle, commerciale et artisanale, organisée par la municipalité, du 7 au 15 avril 1962**
Brochure. *Ville d'Aubervilliers, 1962; [32] p.; 15 x 23*

AUB/527 **Ets Lacourt et Cie - Chaudronnerie industrielle**
Recueil de documents
(ca 1990); [9] p.; 30 x 21. Dossier de présentation de l'entreprise - courrier de la direction, plaquette et fiche de renseignements

AUB/529 **Aux origines du savoir agro-alimentaire : la création de l'Ecole Nationale des Industries Agricoles (Douai, 1893)**
in : "Revue du Nord", tome LXXII, n° 285, avril-juin 1990
VIGREUX Pierre
Revue. *1990; [34] p.; 30 x 21*
Copie d'article - Ecole de chimie pour la fabrication du sucre de betterave à Aubervilliers en 1812, dirigée par J. Barruel (p. 259)

AUB/530 **Les effets sur l'emploi de la politique de décentralisation dans le département de la Seine-Saint-Denis (1962-1969)**
APPERT Monique ; MAGUET Raymond
Etude. 1971; 101 p.; 30 x 21

AUB/560 **Le nouveau pont tournant d'Aubervilliers sur le canal Saint-Denis**
in : "Le Génie civil, revue générale des industries françaises et étrangères", tome IX, n° 26, 23 octobre 1886
MAMY Henri
Revue. *1886; [4] p.; 36 x 28. Commentaires de l'auteur pp. 409-410 et planche centrale n° XXX*

AUB/562 **L'industrialisation de la région parisienne dans la première moitié du XXème siècle, les sources de l'histoire des établissements industriels : commentaire critique et traitement cartographique**
FONTANON Claudine
Etude. *Conservatoire national des Arts et métiers, Paris, 1985; 46 p.; 30 x 21*
Ministère de l'environnement, convention N° 80 31163 00 223 75 01

AUB/563 **La banlieue nord-est de paris : structuration des espaces industriels et des zones de résidence (1890-1947)**
in : "Villes en parallèle, les crises de la banlieue aux XIXe et XXe s. - emploi et résidence", tome 1, N° 10, juin 1986
in : "Villes en parallèles"
FONTANON Claudine
Revue. *1986; [24] p.; 25 X 17 - pp. 14-38*

AUB/571 **Meple, une industrie au service de l'étanchéité**
Recueil de documents
1991; [7] p.; 30 x 21. Dossier de présentation de l'entreprise - courrier de la Direction et plaquette

AUB/573 **Mutations urbaines et développement économique : étude de cas dans les communes d'Aubervilliers, de Pantin, du Pré-Saint-Gervais et des Lilas**
CHEUTIN Béatrice
Mémoire
(1990); 183 p.; 30 x 21. Université de Paris I - Panthéon Sorbonne, maîtrise sous la direction de M. Jacques Malezieux

AUB/590 **La muséographie des objets ordinaires**
in : "Revue du CILAC, supplément", n°20-21, juin 1990
PERU Jean-Jacques ; PERU Jean-Michel
Brochure. *1990; 46 p.; 25 X 17*

AUB/596 **Méthodologie d'implantation d'activités sur la Plaine Saint-Denis**
LORTHIOIS Jacqueline
Etude. ECODEV Conseil, 1988; 134 p.; 30 x 21

AUB/597 **La Plaine Saint-Denis et la dynamique de localisation des activités au nord de l'Ile-de-France - Les gisements d'entreprises - Mouvements de main-d'oeuvre et métiers dans le bassin de Saint-Denis**
LORTHIOIS Jacqueline
Etude. ECODEV Conseil, 1988; [237] p.; 30 x 21
Volume 1 : La Plaine Saint-Denis et la dynamique de localisation des activités au nord de l'Ile-de-France (106 p.)
Volume 2 : Annexes - Les gisements d'entreprises (80 p.)
Volume 3 : Annexes - Mouvements de main-d'oeuvre et métiers dans le bassin de Saint-Denis (51 p.)

AUB/598 **Structure industrielle de la Seine-Saint-Denis - Enquête annuelle d'entreprise1987**
Etude. *Chambre de commerce et d'industrie de Paris, 1989; 95 p.; 30 x 21*

AUB/599 **Les établissements de production de Paris - Situation et besoins en locaux**
Etude
Chambre de commerce et d'industrie de Paris, 1989; 83 p.; 30 x 21

AUB/606 **La tertiarisation de l'emploi dans le département de la Seine-Saint-Denis**
Etude. *(1989); 161 p.; 30 x 21. Volume 2*

AUB/611 **Carrefours de l'emploi féminin : conquérir l'égalité**
Ouvrage. *Parti Communiste français, 1984; 191 p.; 22 x 13*
Discours de Jack Ralite, Ministre de l'emploi (pp. 49-60). Article (pp. 373-380) et planche XXIV

AUB/632 **L'industrie du logement : évolution, perspectives et politiques**
Ouvrage. *Publications Administrater - CNAB - Paris-Ile-de-France, Paris, 1991; 231 p.; 24 x 16*

AUB/647 **Greta industriel - Seine-Saint-Denis - Formation continue**
Plaquette. *Education nationale - Académie de Créteil, (1991); [4] p.; 30 x 21*

AUB/707 **Mort de ses brûlures (ouvrier d'une maison de salaisons de la rue du Vivier) - Le feu (Cartonnerie Lourdelet, rue du Vivier)**
in : "Le Journal de Saint-Denis", n° 3277, 21-27 février 1915
Article de presse. *1915; [1] p.; 30 x 42. Copie d'article*

AUB/713/1-2 **Recueil de rapports et d'articles sur le processus de désindustrialisation de la Région Parisienne : le cas de la zone industrielle de la Plaine Saint-Denis**
ADDA Serge ; DUCREUX Maurice
Recueil de documents
1978-1980; [354] p.; 21 x 30 / 30 x 21
1- Désindustrialisation : pouvoirs, pratiques locales : Saint-Denis - Aubervilliers - Tirés à part d'un article paru dans l'Annuaire de l'aménagement du territoire (volume IX, 1978, Grenoble), 21 x 30, 207 p.
2- Eléments pour une recherche sur le processus de désindustrialistion de la Région Parisienne : le cas de la zone industrielle de Saint-Denis - Aubervilliers - Compte rendu de recherche de fin d'étude (UDRA ESA, Unité de recherche appliquée de l'école spéciale d'architecture), mai 1980, 30 x 21, 147 p.

AUB/714 **Le canal Saint-Denis : un site urbain et industriel à mettre en valeur**
CHATEAU Didier
Etude
Direction départementale de l'Equipement - Groupe d'études et de programmation, 1985; 285 p.;
21 x 3. Un site marqué par son passé industriel - Les problèmes actuels - Les perspectives d'avenir - Eléments de réflexion et propositions pour une mise en valeur du canal

AUB/728 **Aubervilliers ou la mutation du secteur secondaire vers le secteur tertiaire**
BARDET Nathalie
Mémoire. *1991-1992; 149 p.; 30 x 21*
Université de Paris IV - Sorbonne - Mémoire de géographie urbaine sous la direction de Michel Carmona

AUB/744 **Mémoires d'usine, mémoires d'avenir**
Ouvrage
Comité d'établissement Alsthom Savoisienne - Usine de Saint-Ouen, 1984-1985; 135 p.; 21 x 25

AUB/757 **Rapport sur les dépotoirs**
in : "Conférence municipale du département de la Seine", n° 3
DECORSE Jules
Rapport d'activité
Typographie Tolmer et Cie, Paris, 1881; 12 p.; 30 x 21
Copies - Exploitation de vidanges : Aubervilliers (Lesage et Cie, rue des Gardinoux), p. 5

AUB/813 **Evolution de la géographie industrielle de Paris et sa proche banlieue au XIXe siècle**
Ouvrage
Centre de documentation d'histoire des techniques, Paris, 1976; 617 p.; 24 x 15
Processus d'industrialisation et de désindustrialisation des quartiers périphériques de Paris et de sa proche banlieue au XIXe siècle (1830-1914), pp. 1 - 335 - Tome 1 : présentation et montée de la grande industrie (1830-1872) ; tome 2 : vers la maturité de l'industrie parisienne (1872-1914), pp. 336 - 617

AUB/822/1-2 **Inventaire du patrimoine industriel - Aubervilliers**
GOURDEN Jean-Michel ; PIERRE Eric
Etude
CAUE 93, 1993; [n] p.; 30 X 21
Etude générale et fiches descriptives de 56 sites - Volume 1 : étude et sites 1 à 28 - Volume 2 : sites 29 à 56

AUB/864 **Mouvement des établissements industriels dans la Région Parisienne**
in : "Les Cahiers de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région Parisienne", volume 1, octobre 1964.
PALIERNE Jean-Louis
Etude
Cahiers de l'IAURP, 9 rue Hamelin, Paris, 1964; 111 p.; 30 x 24
Agrément préalable au permis de construire ; entreprises demanderesses ; description des opérations soumises à l'agrément ; nature des installations demandées ; nature des opérations selon l'activité économique ; désirs des entreprises en fonction de la localisation actuelle ; bilan des emplois par localisation ; variation des surfaces par localisation ; localisation demandées ; directions et distances des transferts.

AUB/941 **L'hygiène et les pollutions industrielles : un exemple de réglements sanitaires appliqués à Aubervilliers (1881-1914)**
MAILLET Christelle
Mémoire
1993-1994; 110 p.; 30 x 2. Université de Paris X - Maîtrise d'histoire, sous la direction de MM. Plessis et Thepot (communicabilité soumise à l'autorisation de l'auteur)

AUB/1013 **Les grands problèmes urbains : la reconstruction des abattoirs de la Villette : la position du syndicat ouvrier sur la question de la reconstruction des abattoirs**
CAT Victor
Brochure.
Editions de la Sté de Recherches documentaires et d'informations municipales, Paris, 1927; 16 ; 30 x 21

AUB/1015 **Visages du mouvement ouvrier (dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français)**
DREYFUS Michel ; PENNETIER Claude ; VIET-DEPAULE Nathalie
Catalogue. *Editions de l'atelier - Les éditions ouvrières, Paris, 1994; 76 p.; 30 x 24*
Exposition et catalogue réalisés à l'initiative de l'Association des Amis du Maitron

AUB/1031 **Les ouvriers à Aubervilliers d'après le recensement de 1901**
Etude. *1995; [n] p.; 30 x 21*

AUB/1035 **Inventaire du patrimoine industriel : la Plaine Saint-Denis (Villes d'Aubervilliers et de Saint-Denis)**
Etude. *SEM Plaine Développement - CAUE 93, (1993); 99 p.; 30 X 21*

AUB/1065 **Le Cinéma Le Studio présente : "Cinéma et mémoires ouvrières" au Théâtre de la Commune Pandora du 24 novembre au 19 décembre 1995**
Brochure. *Société Louyot, 1995; 37 p.; 30 x 21*

AUB/1116 **Centre de recherches d'histoire des mouvements sociaux et du syndicalisme : la population parisienne, usages des territoires, prosopographie, histoire ouvrière et syndicale**
in : "CHMSS", n° 20
PROST Antoine
Revue. *Université de Paris I - Centre national de la recherche scientifique, 1997; 136 p.; 21 x 15*

AUB/1130 **Les transports en Ile-de-France**
in : "La région parisienne industrielle et ouvrière, cultures et recherches", n° 3
GEROME Noëlle
Revue. *DRAC Ile-de-France - U.M.R. 306, CNRS - RATP, 1997; 147 p.; 21 X 15*
Les voies d'eau, patrimoine ferroviaire, métropolitain parisien, politique de l'automobile à Paris des années 1920-70, les routiers, les aéroports de Paris, les faubourgs de Paris...

AUB/1145 **Grandes industries françaises : parfumerie : la maison L.T. Piver**
in : "le Monde illustré", n° 528, 25 mai 1867
Revue. *1867; [4] p.; 30 x 21. Copie d'article - Usine à la Villette, etc*

AUB/1166 **Musée national des sciences, des techniques et des industries**
Etude
Parc de la Villette, Paris, 1982; [222] p.; 30 x 21
Journées d'études sur la Villette, 9 et 10 février 1982
1- Actes des journées 82 (147 p.) - 2- Document de travail : thèmes de l'exposition permanente, esquisses d'intention (résumés), février 1982 (75 p.)

AUB/1199 **L'association histoire et mémoire ouvrière en Seine Saint-Denis**
in : "Mémoires d'usines", n° 12
MAGNIEN Agnès
Revue. *1999; 4 p.; 30 X 21. Parfumerie Piver, Aubervilliers (p. 1)*

AUB/1220 **Des cheminées dans la Plaine : cent ans d'industrie à Saint-Denis, 1830-1930**
Ouvrage
Editions Créaphis, Grâne, 1998; 203 p.; 24 X 21
Edité à l'occasion de l'exposition "des cheminées dans la plaine, cent ans d'industrie à Saint-Denis, autour de Cristofle" (1830-1930) au Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis du 5 juin au 23 novembre 1998, dans le cadre de la manifestation "Cristofle à Saint-Denis"

AUB/1239 **Des moments de l'histoire de notre fédération**
in : "la Voix des industries chimiques"
FINCK Edouard
Revue. *SGP, Paris, (ca 1971); [4] p.; 42 x 30*

AUB/1290 **L'entrée en politique des femmes en banlieue nord - premier bilan**
in : "Mémoires d'usines, mémoires ouvrières", n° spécial
NOC-LE FOLL Carine
Revue. *Université Paris 13 nord - Conseil général de Seine Saint-Denis, 2002; [16] p.; 30 x 21, pp. 10-27 (Aubervilliers, Asnières-sur-Seine, Epinay-sur-Seine, etc.)*

AUB/1373 **Le patrimoine industriel à Epinay-sur-Seine**
Brochure. *Ville d'Epinay-sur-Seine, 2000; 43 p.; 21 x 13*

AUB/1392 **Réaffectation de friches industrielles, fascicule 2 (Seine-Saint-Denis), 5 études de cas**
CHAIX Roger
Etude. *Région d'Ile-de-France - IAURIF, 1990; 129 p.; 30 X 21*
pp. 7-30 : Aubervilliers : Centre d'activités "Aubervilliers entreprises" (anciennes Fonderies Aubry)

AUB/1397 **Musée des arts et traditions populaires : La vie industrielle et ouvrière de la Région parisienne dans les collections du M.N.A.T.P.**
in : "La Région parisienne industrielle et ouvrière, cultures et recherches", n° 2
GEROME Noëlle
Revue. *DRAC Ile-de-France - URA 1738 du CNRS, 1996; [16] p.; 21 X 15 - pp. 81-97*

AUB/1398 **Evolution de l'industrie à Pantin et diversité des formes baties**
in : "la Région parisienne industrielle et ouvrière, cultures et recherches", n° 4
KATZ Cécile
Revue. *DRAC Ile-de-France - UMR 306 du CNRS, 1998; [12] p.; 21 X 15 - pp. 69-81*

AUB/1400 **Le patrimoine industriel**
in : "Sciences humaines", n° 74, juillet 1997
Revue. *1997; [4] p.; 30 x 21. Copie d'article - pp. 44-47*

AUB/1403 **Les établissements industriels de la Seine Saint-Denis en 1971 : enquête auprès de 244 établissements (note de synthèse)**
Etude. *SEMA - SOFRES, Paris, 1972; 4 p.; 30 x 21*

AUB/1405 **La stratégie des groupes industriels en Seine Saint-Denis : fiches signalétiques et groupes**
Etude
Conseil général de Seine Saint-Denis - Université Paris XIII, 1988; 102 p.; 30 X 21
Rapport d'étude réalisé pour le Conseil général de Seine Saint-Denis par le Centre de recherche en économie industrielle de l'Université Paris XIII

AUB/1416 **Inventaire du patrimoine industriel : La Courneuve**
Etude. *CAUE 93, 1993; [n] p.; 30 X 21. Introduction et sites*

AUB/1420 **L'industrie en Seine Saint-Denis : état des lieux, perspectives**
Ouvrage
Chambre de commerce et d'industrie de Paris, 1995; 89 p.; 30 x 21. Vue d'ensemble de l'industrie en Seine Saint-Denis, analyse des 10 premières activités en terme d'emploi, annexes

AUB/1422 **Structure industrielle de la Seine Saint-Denis en 1979 : résultats de l'enquête annuelle d'entreprise**
Etude
Chambre de commerce et d'industrie de Paris - Direction des études, 1983; 131 p.; 30 x 21
Enquête annuelle d'entreprise : introduction méthodologique - Données générales sur l'activité industrielle - Fiches sectorielles

AUB/1425 **L'industrie en Seine Saint-Denis**
Brochure
Chambre de commerce et d'industrie de Paris - Seine Saint-Denis, 1991; 112 p.; 21 x 15
Localisation et emploi - Analyse des qualifications - Investissement - Recherche - Locaux industriels - Exportation

AUB/1440 **Architectures d'usines en Val-de-Marne (1822-1939)**
Ouvrage. *Association pour le patrimoine de l'Ile-de-France, 1988; 143 p.; 30 x 21*

AUB/1443 **Histoire industrielle et ouvrière : le recours aux images, le témoignage des objets (journées d'études 14-15 octobre 1993)**
Recueil de documents. *1993; [n] p.; 30 x 21. Actes du colloque*

AUB/1455 **Les forgerons de Paris**
in : "La région parisienne industrielle et ouvrière", n° 6
Revue. *DRAC Ile-de-France - UMR 306 du CNRS, 2000; 165 p.; 21 X 15*

AUB/1545 **Congrès du monde ouvrier - France - 1870-1940 - Guide des sources**
Ouvrage. *Codhos éditions, Paris, 2002; 169 p.; 24 x 16*

AUB/1546 **Seine Saint-Denis : territoire d'usines**
KATZ Cécile
Ouvrage. *Editions Créaphis, 2003; 214 p.; 24 x 21*
Histoire de l'industrialisation en Seine Saint-Denis - Aubervilliers : pp. 14, 39, 42-43, 46, 56, 63, 65-66, 83, 87, 90-91, 117, 125, 135, 145, 147, 159

AUB/1547 **Les dictionnaires du mouvement ouvrier : lectures, exploitations, apports à l'historiographie**
Recueil de documents
CNRS/GDR 55, 1993; [n] p.; 30 x 21
Colloque international au CNRS - GDR 55, centre Malher "Travail et travailleurs aux XIXe et XXe s", les 19, 22-24 novembre 1993. Programme et résumés des interventions.

AUB/1631 **Le Patrimoine industriel de Pantin**
MOUGIN Nathalie
Etude. *Ville de Pantin - Service Archives et Patrimoine, 1999; [n] p.; 30 x 21.*
Parcours architectural du 24 octobre 1999, visite commentée

AUB/1662 **Texte en japonais (Histoire ouvrière et sociale notamment à Aubervilliers)**
MURAKAMI Mayumi
Brochure. *s.d.; 20 p.; 18 X 26. pp. 1 à 20 (extrait d'une publication collective pp. 222-241)*

AUB/1721 **Usines, silos, bureaux : regard sur le patrimoine industriel en Seine-Saint-Denis (1876-1995) in : "Patrimoine en Seine-Saint-Denis", n° 5**
Plaquette
Conseil général de Seine-Saint-Denis, Bobigny, 2005; 8 p.; 21 x 15
Christofle (Saint-Denis, 1876), Sté des tubes de Montreuil (Le Blanc-Mesnil, 1922-1952), L'illustration (Bobigny, 1933), Unibéton (L'Ile-Saint-Denis, 1947) et Nozal-KDI (173 boulevard Félix Faure, Aubervilliers, 1995)

AUB/1734 **Dangereux, insalubres et incommodes. Paysages industriels en Banlieue parisienne, XIXe - XXe s.**
GUILLERME André ; JIGAUDON Gérard ; LEFORT Anne-Cécile
Ouvrage. *Editions Champ Vallon, Seyssel, 2004; 343 p.; 21 x 16*
- Aubervilliers : pp.10, 114, 156, 166, 168-169, 175, 200, 203, 210-212, 217, 219-220, 222-223, 228-229, 247-248, 256-263, 271-272, 274-280, 282-285, 287, 289-290, 292, 309-310
- La Plaine-Saint-Denis : pp. 6, 10, 200-201, 203, 228, 247-249, 276-280, 286, 319-320

AUB/1742 **Grandes industries de France : la Maison L.T. Piver de Paris**
in : "Le Monde illustré", journal hebdomadaire, 13e année, n° 658, 20 novembre 1869
BERNARD Léo de
Article de presse. *1869; [2] p.; 37 x 27*
- Page 333 : 3 planches : "Parfumerie, galerie des ouvrières (eau de cologne)", "savonnerie, galerie des chaudières" et "vue générale de la nouvelle usine d'Aubervilliers (L.T. Piver, parfumerie, savon de toilette)
- Page 335 : "La Maison L.T. Piver de Paris", article par Léo de Bernard

AUB/1805 **La décentralisation industrielle et le Bassin parisien (jusqu'à 250 km de Paris).**
in : "Les Cahiers de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région parisienne", volume 6, novembre 1966
PALIERNE Jean-Louis ; RIQUET Pierre
Etude. *Cahiers de l'IAURIF, Paris, 1966; 107 p.; 30 x 24*
Villes et campagnes ; dépeuplement rural et industrialisation ; le semis urbain ; les migrations de 1954 à 1962 ; la population active, répartition régionale ; la qualification de la population active ; caractères originaux es établissements ; le choix de l'implantation ; les réseaux industriels.

AUB/1807 **Mobilité des entreprises industrielles en Région parisienne**
in : "Les cahiers de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région parisienne", volume 11, mai 1968
AHTIK Vitomir ; CASTELLS Manuel ; OSTROWETSKY-ZYGEL Sylvia ; TOURAINE Alain
Etude. *Cahiers de l'IAURP, Paris, 1968; 87 p.; 30 x 24*
Typologie des entreprises ; comportement spatial ; systèmes d'hypothèses : types d'entreprises et types d'espaces ; démonstration des hypothèses : orientations spatiales ; types d'orientation spatiale et besoins en surfaces nouvelles, types d'entreprises et classes d'entreprises ; extensions sur place.

AUB/1824 **Le gaz en Ile-de-France : histoire du premier service public local**
Ouvrage. *Sigeif, 66 rue de Monceau Paris, 2006; 262 p.; 29 x 23*

AUB/1874 **Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier : Maghreb. Algérie : engagements sociaux et question nationale. De la colonisation à l'indépendance de 1830 à 1962.**
GALLISSOT René
Ouvrage

AUB/1811 **Prévisions d'implantation de bureaux en Région parisienne, hiérarchie spatiale des activités en banlieue de Paris et localisation des grands établissements industriels (effets internes et externes)**
in : "Les Cahiers de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région parisienne", volume 22, janvier 1971
DELSAUT Pierre ; LEBEL Noël ; MERLIN Pierre ; PIETRI Jacques ; VIGNAUX Dominique
Etude. *Cahiers de l'IAURP, Paris, 1971; [143] p.; 30 x 24*
Prévisions d'implantation de bureaux (36 p.) ; hiérarchie spatiale des activités (55 p.) et localisation des grands établissements industriels (52 p.)

AUB/1891 **Aubervilliers à la page n°18. - Evolution du contexte local : des difficultés et des perspectives.**

- Au fil du temps de l'agraire à l'industrie,
- Un défi ! Sortir de la précarité
- Des origines ouvrières et cosmopolites,
- L'enseignement : relever le défi de la qualité,
- La protection de l'enfance, un effort soutenu,
- Un secteur économique en mutation et à redynamiser,
- Le chômage, un dur constat,
- De bas revenus,
- Le recours aux aides financières,
- Des difficultés d'accès aux soins,
- L'amélioration d'un parc de logements de médiocre qualité,
- Réussir à diversifier l'offre de logements,
- Les mutations immobilières,
- Après une stagnation des bases de taxe professionnelle, une sensible amélioration s'amorce,
- Des dispositifs d'intervention pour redynamiser l'ensemble,
- Les chiffres clefs,
- Les sigles,
- Les publications de l'Observatoire de la Société locale,
- Index thématique,

FOUSSAT Anne. Etude. *Observatoire de la Société Locale, Aubervilliers, 2008; 59 p.; 21 X 29,7 cm*

AUB/1938 **Les grands moulins de Pantin. L'usine et la ville.**

Les Grands Moulin de Pantin constituent l'un des sites les plus spectaculaires du patrimoine industriel français.

Cet ouvrage riche de nombreuses images anciennes sur la ville et l'activité industrielle du lieu présente aussi des clichés des hommes et des machines oeuvrant à sa métamorphose.

LOHR, Evelyne ; MICHEL Geneviève ; PIERROT, Nicolas

Ouvrage. Lieux Dits, Lyon, 2009; 211 p.; 25 X 30 cm

AUB/1966 **Léon Jouhaux, d'Aubervilliers au prix Nobel.**

Cet ouvrage reprend les travaux du colloque national organisé à l'initiative de la ville d'Aubervilliers, de l'association des Amis de Léon Jouhaux dans les anciens locaux de la fabrique d'allumettes où Léon Jouhaux mena ses premiers combats syndicaux.

Léon Jouhaux a été l'un des principaux inspirateurs de l'action syndicale en France. Il a joué un rôle important dans plusieurs institutions internationales et a été le premier militant ouvrier à recevoir le prix Nobel de la Paix.

Pages 7 à 9 : intervention de Jacques Salvator, Maire d'Aubervilliers.

Pages 10 à 12 : intervention de Marc Blondel, ancien secrétaire général de la CGT-FO, président des Amis de Léon Jouhaux.

Pages 13 à 16 : intervention de Jean-François Trogrlic, directeur du Bureau international du travail France.

BLONDEL, Marc ; SALVATOR, Jacques ; TROGRLIC, Jean-François

Ouvrage. *Les Editions de l'Atelier, Ivry-sur-Seine, 2006; 605 p.; 24 x 16*

AUB/1970 **Les Ouvriers, la Patrie et la Révolution. Paris 1914-1919,**

Etudiant l'évolution de l'attitude des ouvriers et du mouvement ouvrier jusqu'à la grève massive des "métallos" de juin 1919, le livre examine les rapports entre la classe et nation.

Pages 354 à 356 : "la grève revendicative : Aubervilliers".

ROBERT Jean-Louis

Ouvrage. *Annales littéraires de l'Université de Besançon., Paris Veme, 1995; 484 p.; 16 cm X 24 cm*

AUB/1986 **Aubervilliers.**

Préface de Didier Daeninckx.

Livre-chronique d'une ville et d'une classe sociale à l'aube du XXe siècle, témoignage sur le monde ouvrier, la naissance du syndicalisme et la banlieue.

BONNEFF Léon ; DAENINCKX Didier

Roman. *L'Esprit des péninsules, Paris, 2000; 245 p.; 13,5 X 21 cm*

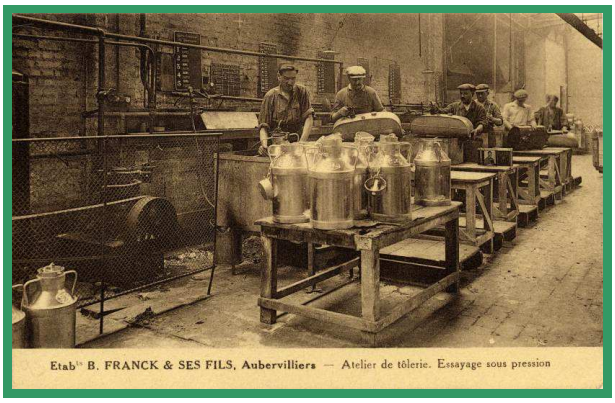
AUB/1831 **Saint-Ouen, images d'usines. Parcours. Photographies d'Emmanuelle Blanc.**
Brochure
Ville de Saint-Ouen - Service Archives-Documentation, 2006; 25 p.; 16 x 20
Campagne photographique consacrée au patrimoine industriel dans le cadre de l'édition 2006 des Journées du patrimoine.

AUB/1925 **Les Grands Paris de Paul Delouvrier.**
Préface de Jean-Paul Huchon
A l'heure où le "Grand Paris" est au centre du débat politique, le Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de 1965 mis en oeuvre par Paul Delouvrier est souvent cité comme une référence et une source d'inspiration pour les décideurs d'aujourd'hui.
Plus de quarante ans après son lancement, le Schéma directeur a abouti à des réalisations (RER, périphérique, villes nouvelles...) qui ont changé le quotidien des franciliens. Ce recueil de témoignages jette un regard nouveau sur le "Grand Paris".
GIACONE, Alessandro
Recueil de documents. *Descartes et Cie, France, mars 2010; 142 p.; 13 cm X 21 cm*

AUB/1938 **Les grands moulins de Pantin. L'usine et la ville.**
Les Grands Moulin de Pantin constituent l'un des sites les plus spectaculaires du patrimoine industriel français.
Cette ouvrage riche de nombreuses images anciennes sur la ville et l'activité industrielle du lieu présente aussi des clichés des hommes et des machines œuvrant à sa métamorphose.
LOHR, Evelyne ; MICHEL Geneviève ; PIERROT, Nicolas
Ouvrage. *Lieux Dits, Lyon, 2009; 211 p.; 25 X 30 cm*

ANNUAIRE

AUB/AN/22-1995 **Répertoire des zones d'activités (industries, artisanat, tertiaire) - Seine Saint-Denis**
Annuaire
Comité d'expansion de la Seine Saint-Denis - Editions Jangil, 1995; 352 p.; 15 X 21
Aubervilliers : ZI Landy, ZI quartiers Christino Garcia, Marcreux, la Villette (pp. 27-47)


Etabts B. FRANCK & SES FILS, Aubervilliers — Atelier de tôlerie. Essayage sous pression

Annexes

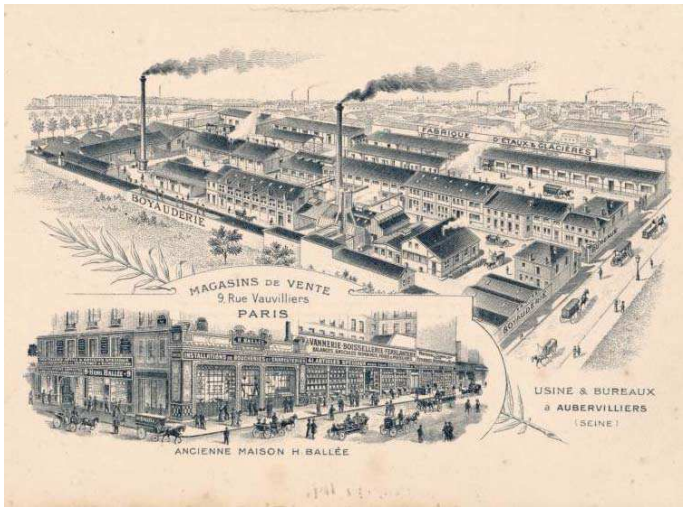
36. - AUBERVILLIERS. - L'usine Saint-Gobain • G. F
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
5c
POSTES

Dans : http://www.atlas-patrimoine93.fr/documents/diagnostic_patrimonial_aubervilliers.pdf

2. Aubervilliers ville industrielle

Encore exclusivement vouée à l'agriculture en 1840, Aubervilliers devient en 50 ans une des communes les plus industrialisées de la région parisienne. Cet essor exceptionnel est lié à la proximité de Paris dont l'extension va fournir les conditions nécessaires au développement des communes périphériques.
La constitution du réseau des canaux de Saint-Martin, de Saint-Denis et de l'Ourcq et de leur jonction au bassin de La Villette est le premier chapitre de cette histoire. Le canal de Saint-Denis, mis en eau en 1821, offre à Aubervilliers un pôle d'attraction industrielle exceptionnel.

Toutes les terres situées à l'ouest du canal, sur la Plaine, vont être progressivement investies par l'industrie.
La première à s'implanter, en 1841, est un abattoir à chevaux de la Ville de Paris qui s'installe sur l'actuelle rue des Gardinoux. Première véritable entreprise de la commune, elle va drainer dans son sillage des établissements de traitement des résidus organiques (os, peaux, boyaux, graisse...). Ainsi s'ouvrent progressivement à ses abords des fabriques de colles et de gélatine, d'engrais, de corps gras et des boyauderies dont la plus importante est la société Fabre sur la rue de la Haie-Coq : c'est le point de départ d'une industrie chimique qui donne à la ville une spécialisation qui ne sera jamais démentie.
L'annexion en 1860 des communes périphériques à la Capitale et le recul des barrières de l'octroi ont constitué
un nouveau facteur de développement industriel d'Aubervilliers. La disponibilité de vastes terrains peu coûteux et bien desservis persuade définitivement les entrepreneurs parisiens de s'installer en banlieue. Mais si la production se fait en dehors des murs, les services administratifs et les magasins restent dans Paris intra-muros pour conserver à l'entreprise un siège dans la Capitale et rester au plus près de la clientèle.



Ces entreprises s'implantent le long des grands axes de communication. En l'absence de lignes de chemin de fer sur Aubervilliers, c'est la route de Flandre (actuelle avenue Jean Jaurès) qui va être progressivement investie.
Son développement s'accélère lors de l'ouverture du marché et des abattoirs de La Villette en 1866. En effet, débouchant directement sur les abattoirs, elle devient un axe privilégié d'implantation d'une seconde génération d'usines chimiques. Des parfumeries et savonneries sont ainsi transférées du quartier de la Villette vers les deux communes de Pantin et d'Aubervilliers. La grande parfumerie L.T. Piver s'implante à Aubervilliers en 1869, au milieu de l'avenue Jean-Jaurès, à côté du fondeur de graisse Ruech qui lui fournit sa matière première. Le développement industriel se propage au quartier des Quatre-Chemins, puis, le long des axes de liaison, rue de la République et rue du Vivier (actuelle rue Henri Barbusse). Celles-ci, qui ne comprenaient aucune grande entreprise en 1859, vont en regrouper huit 30 ans plus tard. Les activités sont majoritairement orientées vers l'industrie chimique, manufacture d'allumettes, usine de peinture, fonderie de suif, savonnerie, etc... Leur présence attire sur cette frange du territoire une importante population ouvrière qui trouve à se loger dans la Cité Demars et autres " casernes " qui ont retenu l'attention de Léon Bonneff dans son ouvrage sur la commune.
Ce qui avait été initié sur la Plaine autour des abattoirs à chevaux s'amplifie également sous l'impulsion de ceux de la Villette. Le canal, permettant d'apporter tous les déchets des abattoirs, attire de nouvelles entreprises de retraitement.
A ces matières premières s'ajoutent les eaux vannes et usées de Paris, dont une partie est acheminée par voie d'eau et une seconde par les égouts qui se jettent dans la Plaine (égouts de la Chapelle le long des rues des Fillettes et du Landy).
Elles sont récupérées, à l'instar des os, pour la production d'acide sulfurique et de superphosphates permettant la fabrication d'engrais et de colles. La première grande entreprise à se spécialiser dans cette branche est la société Saint-Gobain implantée en 1866 sur la rue du Landy. Elle est suivie trois ans plus tard par la société Sachs qui s'installe un peu plus au nord du canal, sur l'actuel quai Adrien Agnès. Ce quai s'industrialise progressivement entre 1860 et 1880.
La darse, bassin relié au canal, dont la construction avait donné lieu à l'ouverture de la rue de la Gare, va être reliée par rails aux premiers bâtiments de la Compagnie des Entrepôts et Magasins Généraux de Paris (EMGP). Cette entreprise dont l'activité est encore étroitement liée au marché parisien acquiert, entre 1850 et 1880, la majeure partie des terrains situés entre Paris, la rue des Gardinoux, le canal et la rue des Fillettes. La construction d'entrepôts s'intensifie à partir de 1880 sous l'impulsion d'un réseau ferré en plein développement.

L'aménagement de la " ligne de chemin de fer de la Plaine Saint-Denis à Pantin " ,au sud de la commune, permet aux EMGP d'être reliés à la nouvelle gare de marchandise de Saint-Denis et au réseau est. A partir de 1884 ce ne sont plus les seuls EMGP qui bénéficient du rail mais toutes les entreprises de la Plaine qui ont signé un contrat d'exploitation auprès de la Compagnie du chemin de fer industriel. Cette société dionysienne a constitué un réseau privé de voies permettant aux entreprises d'être reliées entre elles et aux réseaux ferrés nationaux. La première sur Aubervilliers à bénéficier de ces lignes est Saint-Gobain, dont la production ne cesse d'augmenter depuis l'aménagement d'un port entre les actuels ponts du Tournant et de Stains.

Alors que dans les années 1890 la métallurgie prend de plus en plus d'importance sur les communes de Pantin et de Saint-Denis, Aubervilliers conserve son statut de capitale de la chimie en concentrant la quasi-totalité des entreprises de fabrication d'engrais, de colles et de corps gras de la région. Cependant à cette première phase durant laquelle les activités étaient principalement induites par la présence des abattoirs parisiens, succède une seconde phase où ce lien est moins prégnant. A la lisière des années 1880-1890, de nouvelles industries s'implantent aux côtés de la chimie. Le prolongement de voies existantes, ou la création de nouvelles, leur fournissent les terrains nécessaires. L'ouverture de l'actuel boulevard Felix Faure offre des espaces desservis par le canal et reliés à Paris. En 1891, une cartonnerie semble être la première à s'implanter sur cette voie. En 1900, au moins trois autres entreprises pratiquaient cette activité, fournissant en cartons l'industrie du meuble, de la chaussure et de la maroquinerie.

Elles travaillaient également pour les parfumeries, l'industrie pharmaceutique et les manufactures de tabacs alentour à qui elles procuraient les emballages. La plus ancienne des cartonneries, Lourdelet et Maricot, était installée à l'emplacement du château de la rue du Vivier (actuelle rue Henri Barbusse) depuis 1851. Sa présence a, semble-t-il, attiré des établissements similaires puisque, en 1920,
deux autres cartonneries se sont ouvertes dans cette rue (sur un total de neuf cartonneries à cette date).

De manière générale la rue Henri Barbusse s'industrialise considérablement entre 1890 et 1910, entraînant avec elle l'industrialisation de la rue des Cités.

La métallurgie et la mécanique semblent prendre le pas sur la chimie et la cartonnerie. La fabrique de roulements à bille et d'engrenages, Malicet et Blin, s'ouvre en 1905 au croisement de l'avenue de la République et de la rue Henri Barbusse. Puis c'est au tour de la ferblanterie Franck, rue Henri Barbusse, qui fournit en boîtes métalliques les nombreuses entreprises alimentaires de la commune et probablement sa voisine, la Nationale.

Les rues de la République, Henri Barbusse, des Cités, de la Goutte d'Or (actuelle rue André Karman) sont occupées par la métallurgie et la mécanique. Ce mouvement se déplace sur le secteur de la Plaine entre 1910 et 1920, amplifié par la production de guerre et la forte densité d'établissements métallurgiques sur la commune voisine de Saint-Denis. La rue Saint-Gobain, créée à la fin du XIXe siècle, puis la rue des Fillettes, proposent les derniers grands terrains libres de la Plaine, raccordés au réseau ferré national. Les aciéries de Longwy ouvrent, face à Saint-Gobain, leur dépôt de Paris. De l'autre côté du canal, sur le boulevard Félix Faure, ce sont les aciéries de Micheville qui y installent leur dépôt. La rue de Paris (actuelle avenue Victor Hugo) jusqu'ici occupée par les EMGP et les industries chimiques, se convertit à son tour à la métallurgie avec l'implantation de la Compagnie des chaînes Simplex en 1906.

Il en est de même pour le boulevard Anatole France qui, encore vide d'activité au début du XXe siècle, accueille l'émaillerie Edmond Jean.

L'Entre-deux-guerres signe l'apogée de l'industrie albertivillarienne. Sur le secteur de la Plaine, et audelà du canal, de part et d'autre du boulevard Félix Faure, les entreprises occupent quasiment tout l'espace. Les implantations le long des rues Sadi Carnot et André Karman créent une continuité avec l'industrialisation déjà ancienne des grands axes et des Quatre-Chemins.

Après une période de stagnation, l'après-guerre est marquée par un net ralentissement de l'activité industrielle. La chimie toujours très présente est en perte de vitesse face à la métallurgie de transformation et à la mécanique. Les avancées techniques et les nouveaux brevets du domaine de la chimie ont eu des répercussions lourdes sur l'activité principale d'Aubervilliers. Malgré l'adaptation de certaines entreprises qui se sont reconverties dans la fabrication de produits d'entretien, d'autres ont dû fermer leurs portes. Repris rapidement pour d'autres activités, les bâtiments ont été modifiés en conséquence, ce qui en complique la lecture aujourd'hui.

Parallèlement à la constitution de zones d'habitations sur le secteur du Montfort, de nouvelles terres sont progressivement investies par l'industrie et l'entreposage. Le secteur du Marcreux, et plus particulièrement les rues de Saint-Denis et du Port, se développent en ce sens entre 1945 et 1965.

Les lois de décentralisation industrielle des années 1960 touchent de plein fouet Aubervilliers. Le déclin industriel commence et s'amplifiera dix ans plus tard avec la crise pétrolière des années 1970. Les fermetures de sites industriels se multiplient et les réouvertures sont rares. Certains terrains vont être réutilisés pour y construire des logements collectifs tandis que d'autres sont laissés en friche. Dans le milieu des années 1980, la commune tente de relancer l'activité industrielle en constituant des programmes de construction de sites mieux adaptés au marché. C'est dans ce cadre qu'a été édifiée en 1984 la " cité industrielle " de la rue Sadi-Carnot. D'autres programmes d'initiatives privées proposent de réhabiliter d'anciens lieux de production pour y installer des activités de services. Ainsi Saint-Gobain accueille aujourd'hui le centre de recherche de l'entreprise et l'ancienne manufacture d'allumettes abrite la Documentation française. Enfin, des associations culturelles et artistiques ont su saisir l'opportunité qu'offrent les vastes espaces industriels pour y installer leurs locaux et ateliers. La plus récente, la " Villa Mais d'Ici ", a réinvesti un ancien dépôt de charbon situé au 77, rue des Cités. Elle accueille dans ce lieu différentes structures (compagnies de théâtres, plasticiens...), tout en ayant pour souci de s'ouvrir au public.

Caractéristiques du patrimoine industriel d'Aubervilliers

Un premier inventaire du patrimoine industriel d'Aubervilliers a été réalisé en 1993 par Jean-Michel Gourden et Eric Pierre, sous l'égide du Conseil d' architecture, d'urbanisme et de l'environnement de la Seine-Saint-Denis (CAUE 93). Ce travail a donné lieu à une publication scientifique présentant, sous forme de fiches, 54 sites industriels de la commune. En 2004, dans le cadre du diagnostic patrimonial d'Aubervilliers, le Bureau du patrimoine a mis à jour cette étude. L'élargissement de l'inventaire aux sites postérieurs à 1950 et aux vestiges d'entreprises (bâtiment administratif, maison de maître, entrepôts etc.), a enrichi le corpus de plus de 60 fiches de sites. Cette approche du patrimoine industriel, plus diversifiée dans son contenu, nous a permis de mieux assimiler les mécanismes de l'évolution spatiale de la ville et d'identifier les caractéristiques spécifiques de l'industrie albertivillarienne. Depuis le premier inventaire, seuls cinq sites industriels ont été démolis. Ce chiffre qui pourrait être considéré comme positif quant à la préservation du patrimoine industriel de la commune, dissimule en fait une dégradation progressive des sites. Malgré quelques réhabilitations de qualité, sur l'exemple de l'ancienne manufacture d'allumettes, les bâtiments industriels sont menacés de disparition ou dénaturation par manque d'entretien ou par l'effet de modifications hasardeuses. Par ailleurs, certains bâtiments de qualité et témoins de l'identité communale, ne peuvent faire face à une pression foncière grandissante.

Une partie des EMGP en a déjà fait les frais, et laisse présager les évolutions à venir sur la Plaine. Au-delà de ces considérations sur l'état actuel et l'avenir du patrimoine industriel albertivillarien il est important d'en déterminer les caractéristiques.

L'historique, établi précédemment, nous apprend que l'industrie albertvillarienne se caractérise par son ancienneté, la prédominance de l'activité chimique et la taille importante des sites.

Industrialisée principalement durant le dernier quart du XIXe siècle, Aubervilliers présente encore aujourd'hui quelques témoins architecturaux de cette époque. Il s'agît principalement d'anciens établissements de production chimique comme Saint-Gobain, Fenaille et Despeaux, la boyauderie Fabre, etc...

La grande majorité du patrimoine industriel bâti encore en place est postérieur à 1900. L'évolution de la production a nécessité la construction de bâtiments en ajout ou en remplacement des premières implantations.

Ainsi malgré l'existence d'une occupation ancienne sur un site, les bâtiments en place aujourd'hui datent rarement de l'époque d'implantation originelle. Aujourd'hui, une forte proportion de sites industriels albertivillariens résulte de campagnes successives de constructions. Leur lecture en détail et leur datation précise sont rendues complexe et ce, d'autant plus que les archives manquent. Toutefois il est intéressant de noter la présence assez importante de bâtiments à structure en bois, qui peuvent témoigner de l'existence d'une architecture liée à une activité ancienne (Saint-Gobain). Cependant c'est le métal qui apparaît comme le matériau le plus répandu sur la commune pour l'édification des sites industriels.

La production chimique est, sans conteste, la spécialité industrielle de la commune. Initiée dès les années 1850, elle s'est maintenue durant près d'un siècle. Pourtant, elle ne semble pas avoir généré de forme architecturale spécifique. De manière générale, la préoccupation des industriels était de rationaliser l'espace, d'adapter les bâtiments au système productif et surtout à la forme de la parcelle. Loin d'être une spécificité uniquement albertvillarienne, elle n'en est pas moins la plus facilement identifiable comparativement aux communes voisines. Ainsi, l'implantation du bâti et souvent l'architecture ont été guidées par la forme des parcelles en longues lanières, héritées du passé agricole. Il est frappant de voir comment le bâti des grands sites industriels de la Plaine, tels les EMGP, s'inscrit dans la trame parcellaire.

Nous verrons plus loin, dans l'approche par secteur, que ce principe, qui préside tous les autres, se retrouve sur toute la commune.

L'importante emprise foncière des entreprises est également une caractéristique de l'industrie albertivillarienne.

Les grandes entreprises se retrouvent en priorité sur la Plaine et le long des grands axes.

Leur taille est directement liée au niveau élevé de la production et aux activités elles-mêmes. Les usines de production chimique, si elles ne peuvent être assimilées aux " usines-chantiers ", ont des besoins en espace de stockage pour les matières premières, les cuves etc...

Si la grande industrie domine le paysage industriel d'Aubervilliers, on ne peut ignorer la présence des petites et moyennes entreprises qui se sont insérées au sein du tissu urbain. Aux Quatre-chemins tout

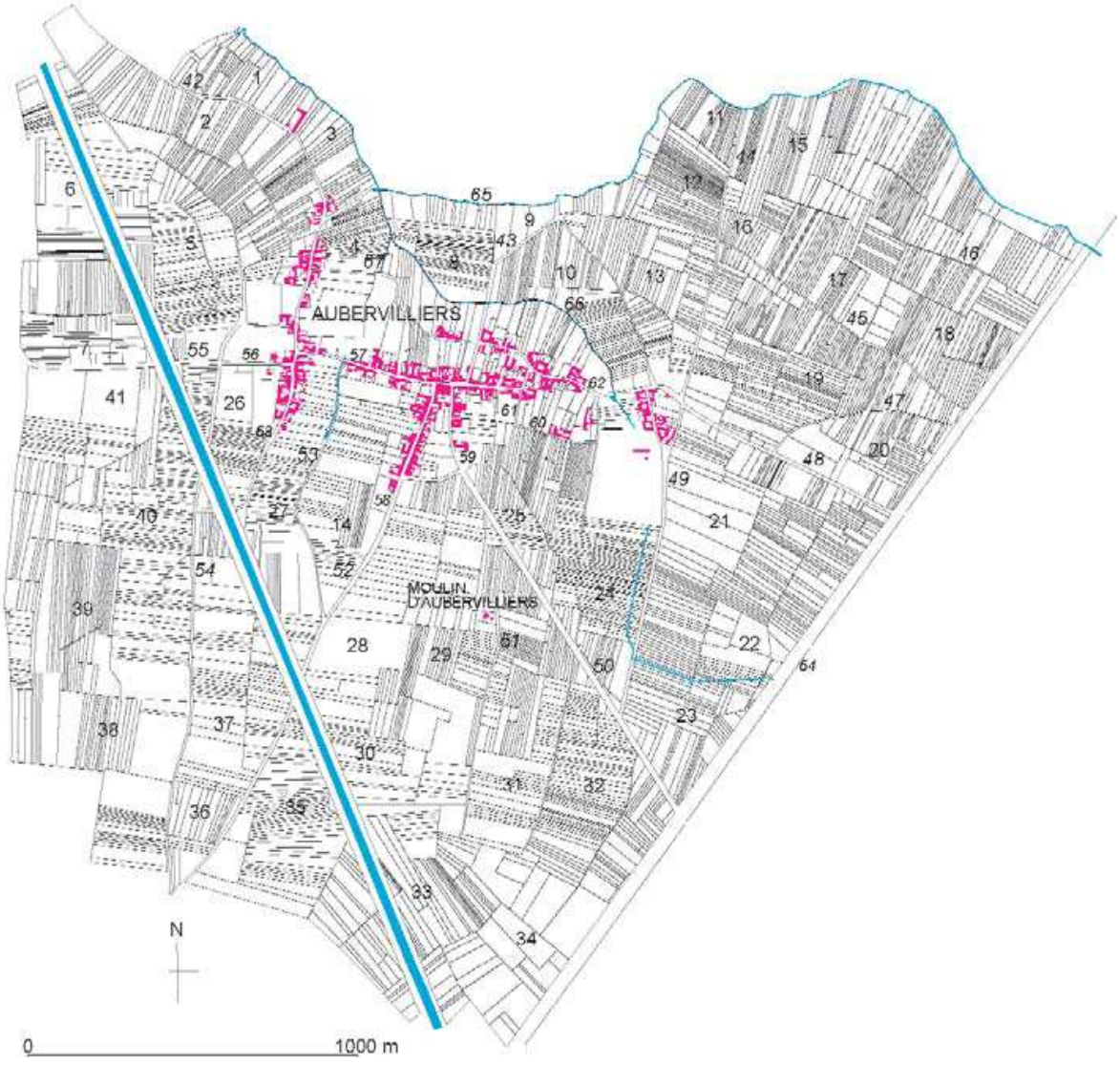
d'abord, puis le long des rues prolongeant le centre-ville, cette micro-industrie s'installe en coeur d'îlot ou sur rue, au milieu des habitations. Dissimulant rarement leur activité aux yeux du passant, ces entreprises sont encore bien visibles sur la commune. Leur production très variée devait correspondre davantage aux besoins du marché local que régional. Si nous pouvons assurer la pertinence des liens de sous-traitance qu'entretenaient ces petits établissements avec les plus grands, il nous est plus difficile d'en détailler les tenants exacts.
Le recoupement des diverses caractéristiques évoquées plus haut nous permet de proposer une description du site industriel albertivillarien typique : une ancienne usine chimique implantée sur de vastes terrains et se composant de bâtiments à structure métallique. Cet archétype sommaire apparaît bien comme le modèle le plus répandu sur la commune. L'architecture est souvent modeste, guidée davantage par des soucis de rationalisation et de rentabilité que par des choix esthétiques. La Plaine, espace strictement réservé à l'industrie, n'avait pas pour vocation d'accueillir des unités de production modèles. A l'inverse, les sites implantés le long des grands axes offrent quelques très beaux exemples d'architecture industrielle, uniques sur le département (ainsi l'ancienne parfumerie Piver sur l'avenue Jean-Jaurès).
Il est à noter par ailleurs que la commune d'Aubervilliers, à la différence de celle de Pantin, ne possède que peu de bâtiments couverts de toits en shed. Leur rareté s'explique en partie par le peu d'entreprises dont l'activité nécessite d'organiser et de regrouper dans un même bâtiment plusieurs phases de production. Les édifices en béton sont également peu répandus sur le territoire. Mais les quelques sites mettant en oeuvre ce matériau sont de grande qualité (voir par exemple la SUDAC quai Adrien Agnès ou l'entreprise Griset rue Léopold Réchossière).
Ce sont les halles de plain-pied à structure métallique hourdie de briques, et au toit à deux pentes, puis l'enfilade d'ateliers, qui constituent l'essentiel du bâti industriel. Ces architectures sont souvent dues à la forme longiligne de la parcelle et au type d'activité. Elles ont participé à la composition d'un paysage spécifique aujourd'hui en pleine mutation. Les cartes postales anciennes, papiers à en-têtes et autres documents iconographiques présentent des vues parsemées de cheminées d'usine.
Actuellement seules quatre sont encore debout. Elles témoignent d'un pan entier de l'histoire de la commune et apportent des repères urbains importants dans un tissu en recomposition.

De gauche à droite
Cheminée de l'ancienne manufacture d'allumettes, 124 rue Henri Barbusse (1904). Photo : Willy Vainqueur.
Cheminée de l'ancienne blanchisserie Moderne, 13, rue des Noyers (1907).
Cheminée tronquée de l'ancienne entreprise Trimétal (premier quart du XXe siècle),. 63 avenue de la République.
Cheminée de l'ancien laboratoire de l'Organotechnie, 32 rue Trevet (1918).
Photos : CG93 Bureau du Patrimoine, A. Furio.

3. Evolution générale de la ville

Début du XIXe siècle

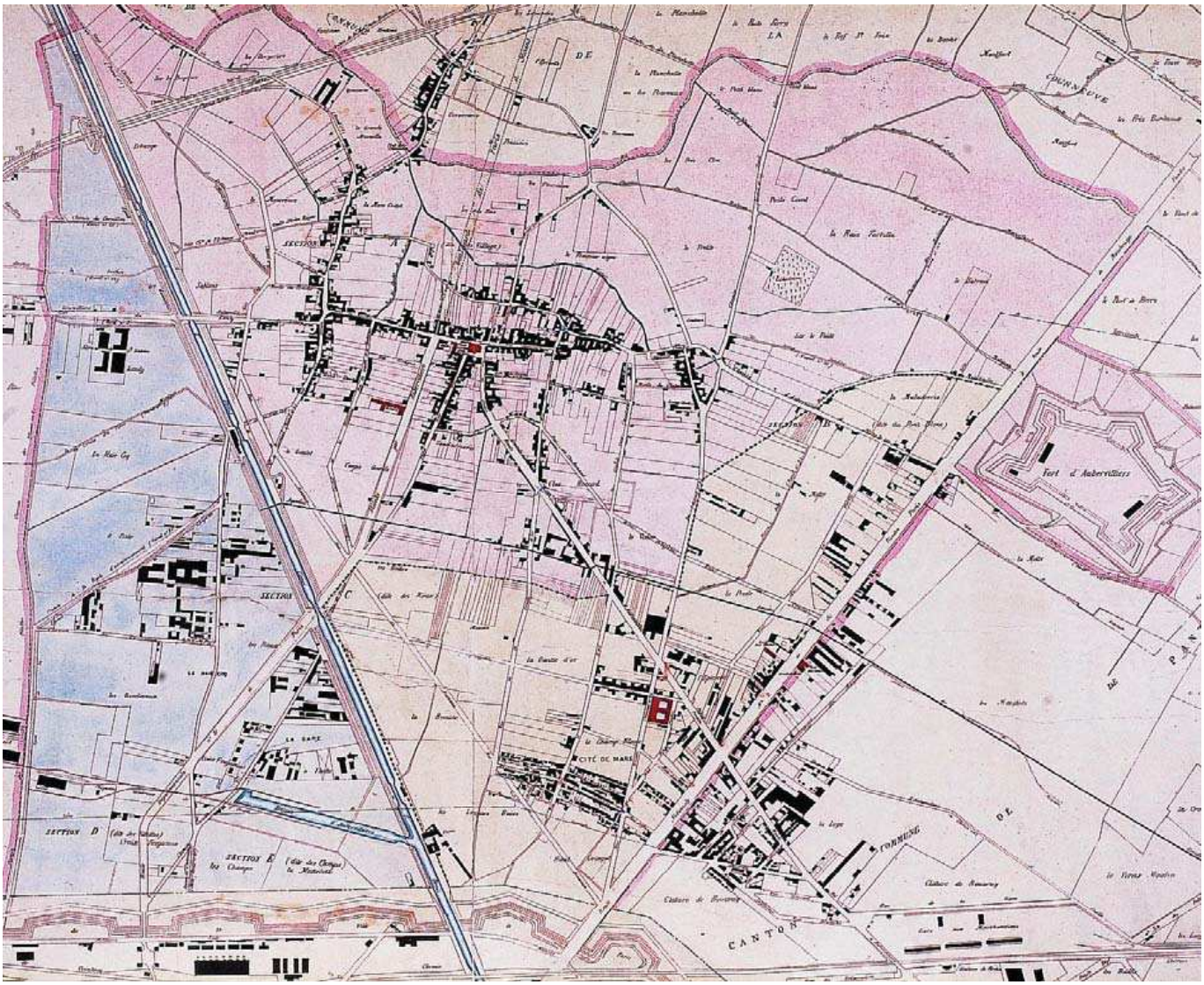
Le premier plan fiable est le cadastre napoléonien. A l'observation de ce plan, la première chose qui apparaît est l'existence d'un réseau viaire et d'un parcellaire qui varieront peu et sur lesquels viendront s'appuyer les futures infrastructures et constructions de la ville. Les axes principaux sont déjà en place, pour l'essentiel orientés approximativement nord/sud, le long des grandes divisions parcellaires, excepté pour l'avenue de la République. Le bourg est rassemblé aux abords de l'église, les constructions serrées en grande partie le long des rues du Moutier, Charon, Chapon, dans le prolongement des rues du Landy et Léopold-Réchossière, axe transversal entre la Plaine-Saint-Denis et la Route de Flandre, ainsi que des rues Heurtault et de la Commune de Paris, respectivement routes de Saint-Denis et de Paris. Le tissu parcellaire est en lanières très étroites, découpées perpendiculairement aux chemins. La représentation du canal Saint-Denis,
en chantier à cette époque, permet de vérifier l'importance de la coupure créée et l'isolement qui s'en suit des terres situées à l'ouest. Une des spécificités de la ville aujourd'hui est la persistance de l'organisation pré-industrielle de son territoire. Aubervilliers l'industrielle s'est construite sur les fondations d'Aubervilliers la paysanne sans la renier. Chaque tracé de rue rappelle celui des parcelles qu'il a longé, chaque organisation d'immeuble ou d'usine s'inscrit dans la lanière agricole. Pour vérifier la persistance de ce découpage ancestral, il suffit d'observer les percements artificiels tels que l'avenue de la République (qui remonte pourtant à 500 ans) et le boulevard Edouard-Vaillant. Nombre de constructions ignorent l'alignement pour s'implanter obliquement suivant la direction des parcelles.



Le territoire communal en 1808-1812, d'après les plans de sections du cadastre " napoléonien ". Doc. Département de la Seine-Saint-Denis. Bureau du patrimoine.

Deuxième partie du XIXe siècle

La carte ci-dessous, explicite par son titre, montre l'importance d'un quartier nouveau, apparu ex-nihilo aux alentours de 1850, à cheval sur Pantin et Aubervilliers, à proximité de La Villette : les Quatre-Chemins. On observe que la densification de ce nouveau quartier s'effectue selon deux directions, la route de Flandre et la zone non aedificandi des fortifications de Paris. Avec ce dernier, la ville comporte trois secteurs bâtis, le bourg ancien qui a peu bougé, et le pôle sinier dans la Plaine. A cette époque, les industries sont installées rue du Landy et à proximité du canal entre la darse, au sud, et la rue du Pilier, au nord. Les avenues de la République et Jean-Jaurès se bâtissent peu à peu, accueillant usines et habitat. La ville est passée de 1 834 habitants en 1801 à 3 842 en 1856 et 13 340 en 1876 (soit plus d'un triplement de la population en l'espace de 20 ans).

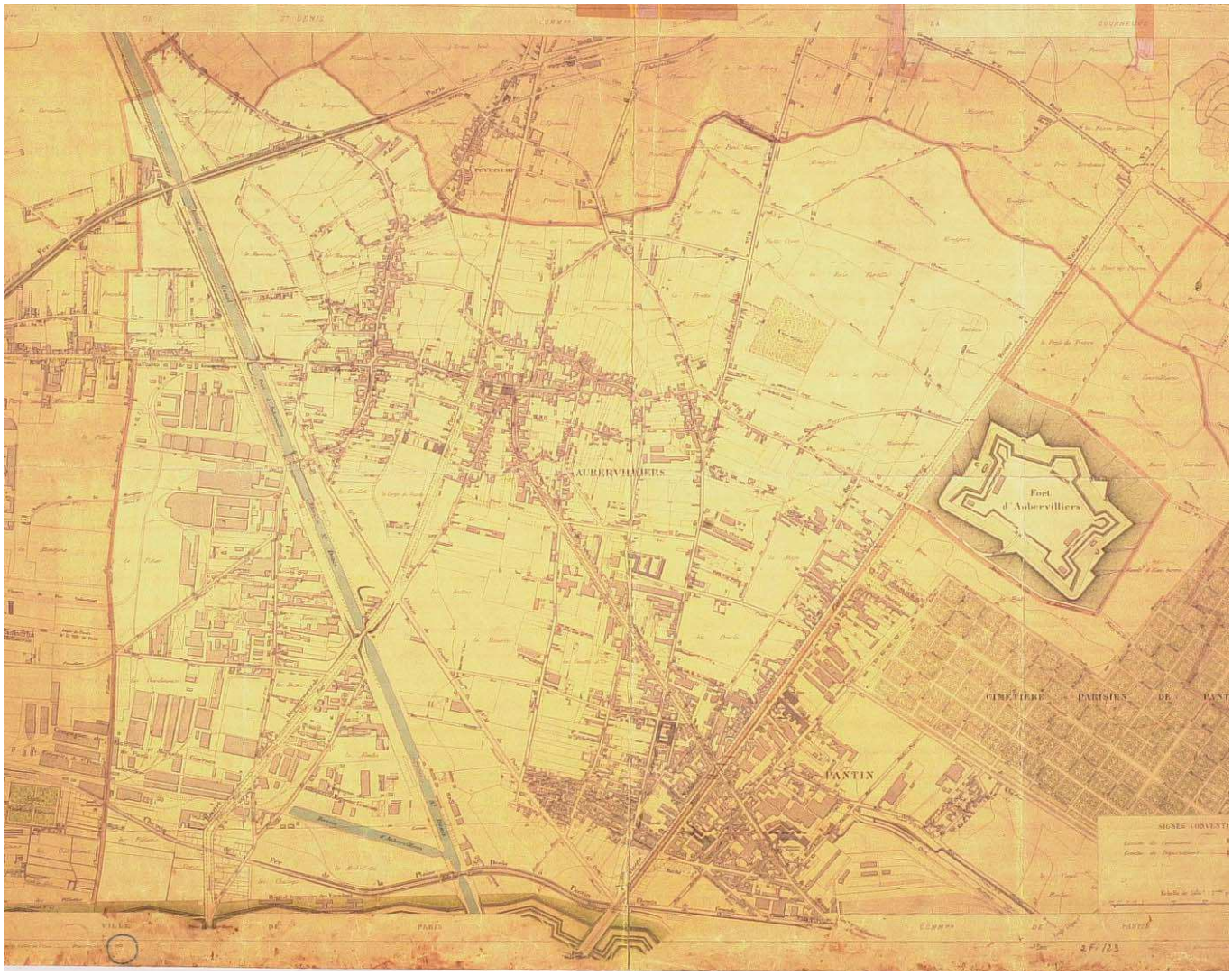


1873, Plan général de la commune d'Aubervilliers et des villes voisines pour le projet de commune indépendante du quartier des Quatre-Chemins. Photo : Mairie d'Aubervilliers, Willy Vainqueur.

Début du XXe siècle

Le plan ci-dessous témoigne des grands aménagements de voirie de la fin du XIXe siècle. Un nouveau réseau d'avenues et de boulevards se met en place lentement et, à l'exception du boulevard Félix-Faure (vers 1890) qui longe le canal, rayonne à partir du bourg ancien : avenue Victor-Hugo (vers 1870), boulevard Anatole-France (1870-1880), prolongement de l'avenue de la République en 1910 et enfin en 1930, avenue du Président-Roosevelt. La ville se dote " d'embellissements ", comme le square Stalingrad, et de nombreux équipements. La Plaine est, au tournant du siècle, quasiment saturée au sud de la rue du Landy.

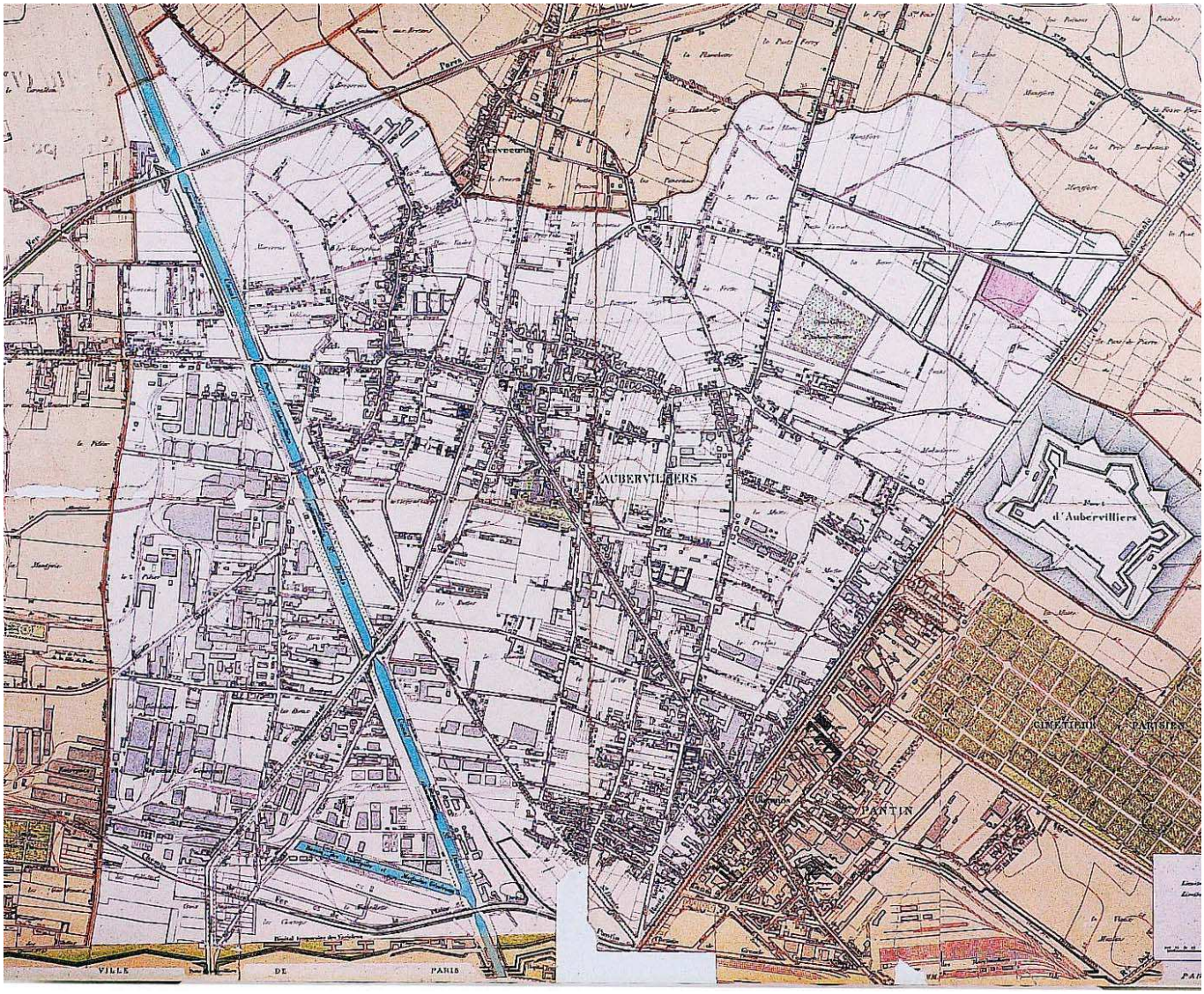
Les nouveaux moyens de transport sont apparus au milieu du siècle. A l'exception du réseau industriel sur la Plaine, le chemin de fer aura de faibles conséquences morphologiques sur le territoire puisqu'il ne le traverse qu'à l'extrême nord. Le tramway, en service entre 1877 et 1936, n'apportera pas de modifications du tracé viaire puisqu'il emprunte dans un premier temps les voies étroites existantes : avenue de la République, du Docteur-Pesquè (1ère ligne, Aubervilliers-République), puis du Moutier et Heurtault (2e ligne, Aubervilliers-Saint-Denis). Les lignes se multiplieront après 1900 suivant, en général, les nouvelles avenues. En revanche, on constate la naissance du réseau ferré industriel (à partir de la ligne des chemins de fer du nord) irriguant les usines de la Plaine sur le territoire d'Aubervilliers. En 1901 la population atteint 31 215 habitants.



Plan général
Plan général de la commune d'Aubervilliers dressé par le service des Ponts et Chaussées du département de la
Seine en 1899. Photo : Mairie d'Aubervilliers, Willy Vainqueur.

Première partie du XXe siècle

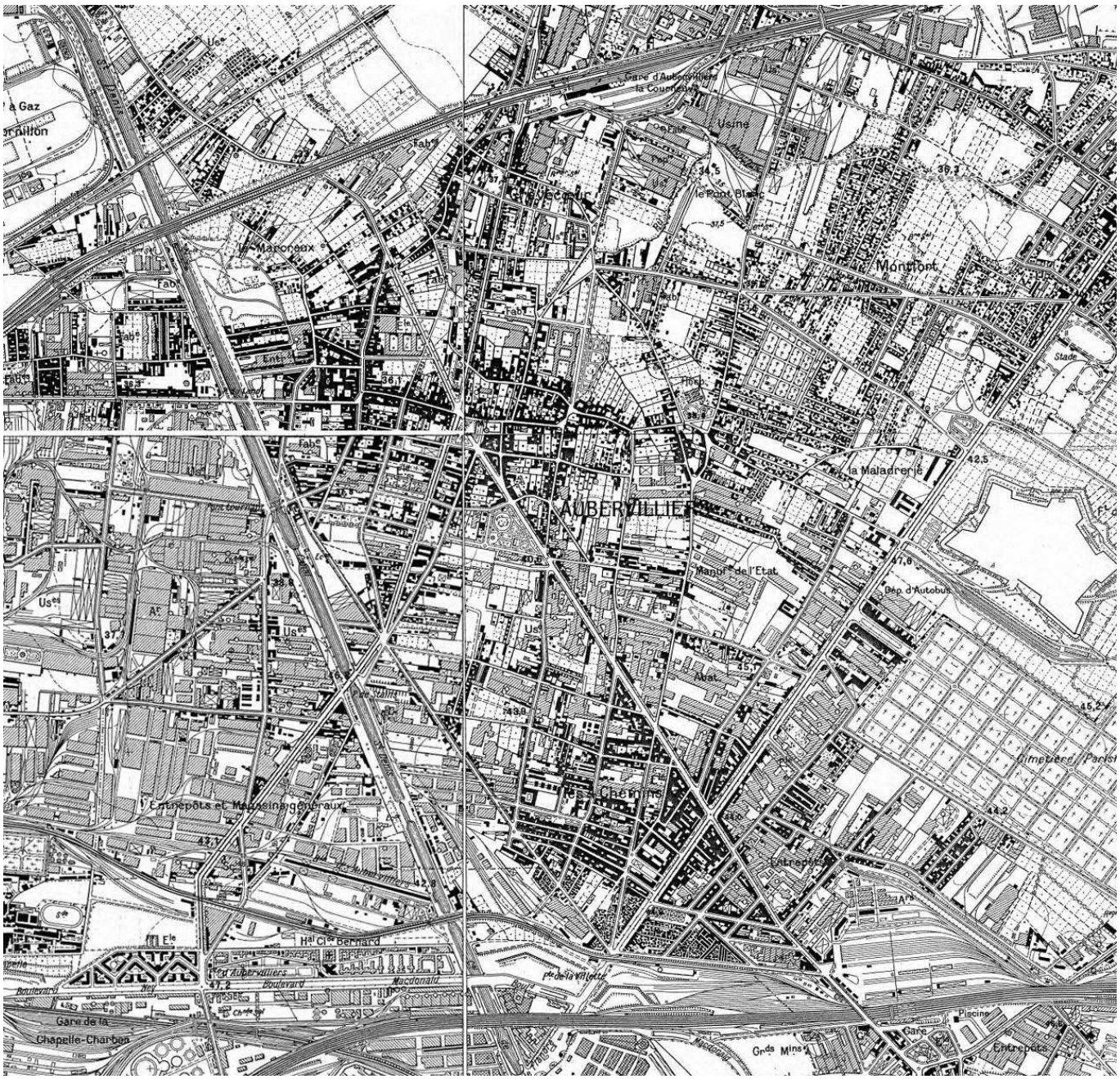
Entre 1899 et 1922, on observe que le réseau viaire s'est densifié, notamment dans le secteur des Quatre-Chemins, et qu'il se développe au Montfort avec, en particulier, l'ouverture du boulevard Edouard-Vaillant (vers 1920). De part et d'autre du canal, au nord de la rue du Landy, dans le quartier éponyme et dans celui du Marcreux, se tisse un réseau de ruelles étroites, amorce d'un paysage tout à fait particulier. Cependant ces secteurs restent essentiellement agricoles, de même que les terres situées au nord de l'axe Charon/des Noyers. Le réseau ferré industriel se développe au sud de la rue Pierre Larousse pour se raccorder à la ligne de chemin de fer de la Plaine à Pantin.
Dans la Plaine, les usines ont franchi le canal et rejoignent le boulevard Félix-Faure. Le quartier Paul-Bert voit les emprises usinières se développer. Le bourg commence à sortir de ses limites anciennes et à s'étendre le long des rues avoisinantes, pré-existantes ou nouvelles. La population, en 1921, est de 40 632 habitants.



Plan général de la commune d'Aubervilliers, département de la Seine, 1922. Photo : Mairie d'Aubervilliers,
Willy Vainqueur.

Milieu du XXe siècle

L'entre-deux-guerres est la période où la mise en place du réseau viaire est quasiment achevée. Sur le plan directeur de la Région de Paris (1933-36), il apparaît que les territoires déjà urbanisés poursuivent leur densification (ex : le tissu industriel sur la Plaine). Le développement vers le canal se fait lentement.
Le sud de la rue Sadi-Carnot est entièrement construit, l'extension du bourg ancien continue et les coeurs d'îlots se remplissent. Les ruelles du Marcreux et du Landy ainsi que les impasses des Quatre-Chemins se développent. L'élément le plus notable sur ce plan est l'urbanisation des derniers secteurs " vierges ". En particulier le Montfort, où se créent des lotissements pavillonnaires. Les années 1920-30 correspondent également à une vague d'équipements, dont la qualité architecturale fait aujourd'hui encore des fleurons du patrimoine albertivillarien. Enfin, et surtout, les premières opérations de logements sociaux voient le jour, de maîtrise d'ouvrage publique ou privée. La population en 1936 compte désormais 55 871 habitants.



Plan directeur de la région de Paris. 1933-1936.

Deuxième partie du XXe siècle

Les documents d'après guerre nous montrent l'achèvement de l'urbanisation d'Aubervilliers. Le nord du Marcreux s'industrialise. Les derniers terrains libres sont occupés par de vastes opérations de logement social, notamment au nord, dans les quartiers du Montfort, et de part et d'autre de la rue Hemet. Dans le centre, ce phénomène concerne le quartier Paul-Bert, et les parcelles situées entre les rues Edouard-Poisson et Sadi-carnot. Les Quatre-Chemins sont métamorphosés par la destruction d'îlots insalubres et la construction de la dalle Villette. Le quartier Paul-Bert verra dans les années 1970-80 la disparition de ses usines, remplacées par la construction de logements sociaux et d'équipements scolaires.

Ces opérations tranchent avec l'urbanisme d'avant guerre par leur taille et surtout leur désolidarisation à la fois du tracé viaire et de la parcelle. La population fait un bond entre 1954 et 1968, en passant de 58 740 à 74 120 habitants ; elle aura tendance à décroître ensuite, s'abaissant à 67 719 habitants en 1982, puis à 63 132 en 1999.

IGN. Scan 25.

Aubervilliers aujourd'hui

A l'exception notable de la coupure opérée par le canal et du tracé de l'A86 à l'extrême nord-est, la ville a échappé aux grands aménagements routiers ou ferrés d'Ile-de-France. A l'est du canal, elle s'est formée rapidement, pendant une période d'environ 150 ans, en tache d'huile, à partir des deux pôles principaux que constituaient le bourg ancien et les Quatre-Chemins. Ces deux secteurs ont en commun d'avoir des noyaux relativement homogènes, car construits ou reconstruits dans des périodes de temps assez brèves. En s'en éloignant, les rues se sont bâties de façon plus lente et plus désordonnée, édifiant ainsi des quartiers composites mais au caractère fort.

Derrière les immeubles se cachent parfois
Photo : **quelques îlots oubliés du temps.***
Willy Vainqueur.

Les grandes opérations d'urbanisme de l'après-guerre se sont insérées dans le tissu urbain existant sans le remettre en cause de manière générale. Bien sûr, la hauteur des tours, la longueur des barres, leur implantation, ont profondément modifié le paysage de certains quartiers. A côté de réalisations qui ont inspiré l'humour noir de l'écrivain local le plus célèbre, Didier Daeninckx [1]" ... des cohortes d'architectes ont fait leurs brouillons-cubes là où l'on broyait les squelettes venus des abattoirs... " * nombre d'immeubles peuvent assumer leur hauteur ou leur gabarit imposant, et revendiquer une architecture de qualité, parfois très innovante, comme c'est le cas à la Maladrerie. De fait, la fracture avec l'existant se situe plus au niveau de l'implantation de quelques opérations qui, résultant d'une interprétation sommaire de la Charte d'Athènes [2], rompent avec la logique de la rue et, en conséquence, créent des ruptures urbaines importantes, comme c'est le cas avenue de la République, avec notamment la tour Lénine ou la cité des Fusains.**
Ces opérations restent ponctuelles et n'ont pas remis en cause le fonctionnement global de la ville.

Contrairement à nombre de communes de banlieue qui ont voulu faire table rase du passé et se débarrasser de centres anciens jugés obsolètes et sans valeur patrimoniale, Aubervilliers a conservé le sien.
Mais loin d'en faire un lieu historique sans vie, elle lui a laissé son rôle de centre ville, administratif, commercial, culturel et social ; elle a également maintenu sa fonction de carrefour des principales voies de communication.

Ce bourg ancien, bien qu'assez récent puisqu'il a été en grande partie reconstruit dans la seconde moitié du XIXe siècle, garde la mémoire du passé agricole de la ville grâce à la survivance de quelques maisons de culture, qui mériteraient en tant que derniers témoignages de cette histoire révolue, d'être préservées au moins dans le respect de leur architecture.

Ce bourg ancien, bien qu'assez récent puisqu'il a été en grande partie reconstruit dans la seconde moitié du XIXe siècle, garde la mémoire du passé agricole de la ville grâce à la survivance de quelques maisons de culture, qui mériteraient en tant que derniers témoignages de cette histoire révolue, d'être préservées au moins dans le respect de leur architecture.

A une époque où l'on entend dire que la classe ouvrière a disparu, la ville a également gardé ses quartiers à l'atmosphère si particulière, comme les Quatre-Chemins, le Marcreux ou le Landy, et emblématiques chacun à sa façon, des quartiers populaires. Ils ne valent pas pour une architecture flamboyante mais plus pour des paysages urbains et des ambiances, qu'ils rappellent ceux des faubourgs comme aux Quatre-Chemins ou qu'ils soient tout à fait originaux comme au Landy et au Marcreux. L'extrême modestie des ruelles de ces derniers les rendent fragiles, mais constituent des lieux hors du temps qui devraient trouver leur place dans les aménagements du canal. Elles évoquent irrésistiblement la nostalgie exprimée par Jacques Réda, dans son poème, 'En guise d'adieu [3]' * :**

" J'aurai beaucoup aimé vos charmes équivoques,
Villas, petits manoirs, usines et bicoques
Perdus au bout d'un parc qu'on défonce ou, tassés
Dans des jardins étroits qui n'ont jamais assez
De dahlias, de choux et parfois de sculptures
En fil de fer levant par-dessus les clôtures
Des visages de dieux taillés dans l'isorel... "

---

1 *Daeninckx Didier, Banlieue bannie, Cahiers du CCI, numéro spécial, Tout autour, Banlieues d'image et d'écriture, Centre Georges Pompidou/CCI, Paris 1986.

2 **Le Corbusier, la Charte d'Athènes, Point Seuil, 1942, première édition.

3 ****Réda Jacques, En guise d'adieu, Cahiers du CCI, numéro spécial, Tout autour, Banlieues d'image et d'écriture, Centre Georges*
Pompidou/CCI, Paris 1986.

Enfin le Montfort, secteur plus récent, trouve son unité dans les nombreuses constructions édifiées dans les années 1930, qui, loin de disparaître entre les grands ensembles, impriment par le rouge de leur brique, auquel répond celui des logements sociaux rue du Pont-Blanc, un ton bien particulier.

Aubervilliers présente donc des paysages très variés où maisons de culture, immeubles bourgeois ou de faubourg, usines, entrepôts, équipements austères de la Troisième République ou en belle brique rouge des années 1930, tours HLM, etc…, se côtoient parfois en harmonie parfois en opposition. Cet inventaire ne penche cependant pas du côté de Prévert et nous nous sommes efforcés au contraire de faire ressortir les logiques qui ont conduit à ces juxtapositions. Nous avons également tenté de faire ressortir la valeur singulière du patrimoine albertivillarien.

Dans : Aubervilliers mensuel, novembre 1987, p. 38-39

LA NAISSANCE D'UNE CITÉ INDUSTRIELLE

histoire

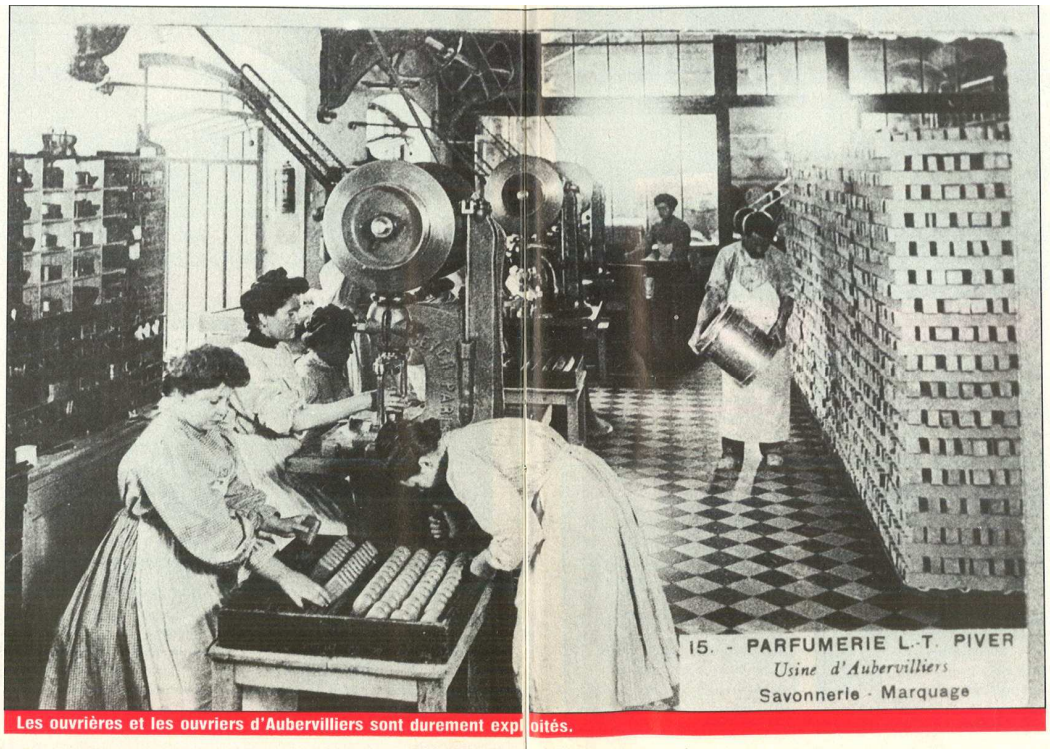
Jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'activité industrielle à Aubervilliers se limite à quelques fabriques dont les ouvriers sont recrutés parmi les provinciaux et les étrangers qui affluent vers la capitale. Longtemps, elles vont susciter l'hostilité des cultivateurs qui, soucieux de préserver leurs intérêts, dénoncent ces établissements industriels et leurs ouvriers comme un danger pour la santé et la sécurité des habitants de la commune. Sous le second empire, les légumes d'Aubervilliers sont cependant de plus en plus concurrencés par les usines. Après la guerre de 1870, ces dernières se développent « *avec une intensité extraordinaire, envahissant la plupart des terrains qu'occupait jadis l'agriculture* ». Aubervilliers perd ainsi son caractère de bourg rural pour devenir à la fin du XIXe siècle l'une des villes industrielles les plus importantes de la Région Parisienne.

DE NOMBREUX ATOUTS POUR L'INDUSTRIE

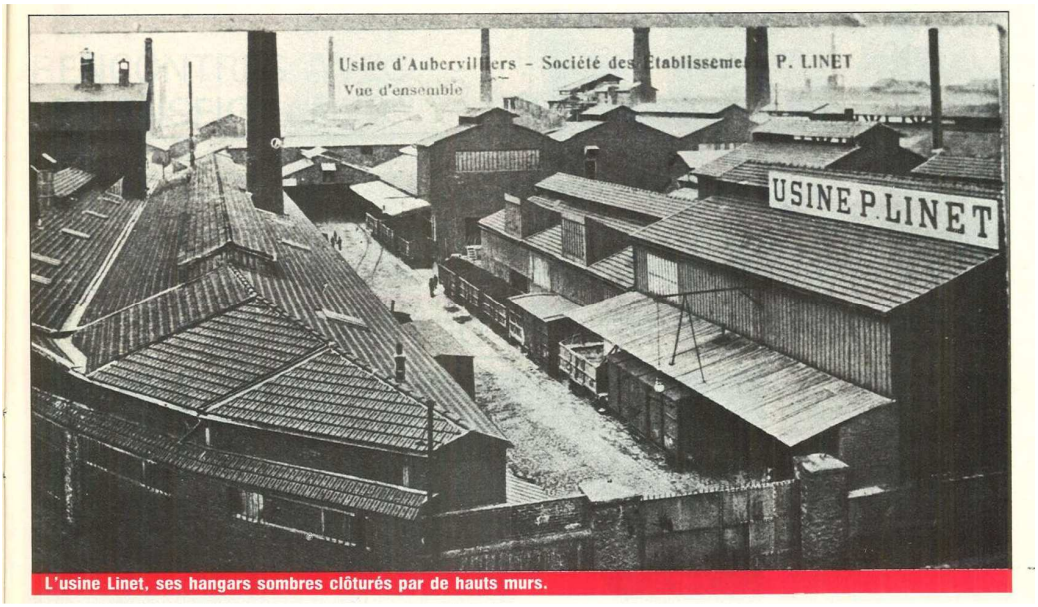
La situation géographique de la ville est l'un des principaux facteurs de son industrialisation. La proximité de Paris assure en effet aux industriels un important marché d'écoulement de leurs produits ainsi qu'un immense réservoir de main-d'œuvre. Dans le même temps, la volonté de limiter le développement industriel de la capital attire de nombreux chefs d'entreprise à Aubervilliers où ils disposent de terrains plus vastes, de voies de communication nombreuses et variées et où ils échappent à l'Octroi ; les limites de cet impôt prélevé sur les matières premières entrant dans Paris ont été étendues jusqu'à la commune de La Villette qui depuis 1860 est rattachée au territoire de la capitale.

La présence des abattoirs de La Villette contribue également à l'industrialisation d'Aubervilliers. Situés non loin du quartier des Quatre Chemins, les abattoirs emploient de nombreux albertivillariens comme boucher, charcutier, sanguin ou trieuse de foie. Ce voisinage favorise surtout l'implantation d'une industrie chimique fondée sur la récupération des déchets d'origine animale (os, sang, graisse, peau...). Des fabriques d'engrais (Saint-Gobain, Linet), de cuirs vernis (Husson et Vaillant), de colle (Tancrède), des huileries (Quervel et frères), des parfumeries et des savonneries (Piver) se multiplient sur la commune.

La prédominance de ce secteur à Aubervilliers comme dans l'ensemble des communes périphériques répond à la volonté d'assainir une capitale surpeuplée et polluée. Elle confirme l'image d'une banlieue



Les ouvrières et les ouvriers d'Aubervilliers sont durement exploités.



L'usine Linet, ses hangars sombres clôturés par de hauts murs.

marginalisée, un sous-Paris où « *confluent les déchets, les résidus, les immondices sans nom que produit la vie d'une capitale* ». C'est ainsi qu'en 1865, la parfumerie Piver quitte Paris pour installer ses établissements insalubres route de Flandre (aujourd'hui avenue Jean Jaurès). En 1870, l'industrie chimique représente 60 % des usines implantées à Aubervilliers ; en 1900, elle devient « *l'occupation première de ses habitants* ».

AUBERVILLIERS, SYMBOLE DE LA MISÈRE OUVRIÈRE

Le caractère intensif de l'industrialisation s'est accompagné d'une urbanisation sauvage faisant naître « *une ville incohérente* » où les familles ouvrières vivent, faute de logement, dans « *des roulottes, des baraques de bois et de vieilles maisons croûlantes.* ». Ces habitants sont souvent situées près des usines dont les cheminées laissent échapper des odeurs épouvantables mélange de sang et de viande cuits, de graisse chaude et de produits chimiques.
La plupart des ouvriers et des ouvrières occupés dans ces usines exercent des « *métiers terribles* » comme boyaudière, équarisseur, pêcheur et fondeur de suif, vidangeur ou chiffonier. Ces travaux insalubres consistent à « *faire de tout avec rien en prenant des déchets, des cadavres et des restes de toute sorte* ».
« *Le type même de l'ouvrier albertivillarien* » est le journalier « *travaillant chez Saint-Gobain et habitant le Landy* ». Ce travailleur au titre anonyme est employé à des travaux physiques pénibles et monotones tels que l'abattage du superphosphate (engrais chimique) ou le traitement des pyrites (produits nécessaire à la fabrication de l'acide sulfurique) qui l'oblige à respirer quotidiennement « *des gaz délétères, des vapeurs d'acide sulfureux ou des poussières d'engrais* » ; poumons brûlés, mains attaquées par l'acide, mâchoires rongées par le souffre, tel est le sort réservé à cet ouvrier.
La dure condition de ces journaliers demeura longtemps attachée à l'image d'Aubervilliers qui, en s'imposant comme la seconde ville ouvrière de la banlieue parisienne au début du XX^{e} siècle devient en même temps le symbole de la misère ouvrière. Vers 1950, Léo Ferré chante encore la triste renommée des ouvriers qui vivent à Aubervilliers, « *un petit coin perdu au bout de la misère où pour durer faut lutter* ».

Sophie RALITE ■

Dans : Aubervilliers mensuel, septembre 1990, n°40, p. 40-41.

histoire

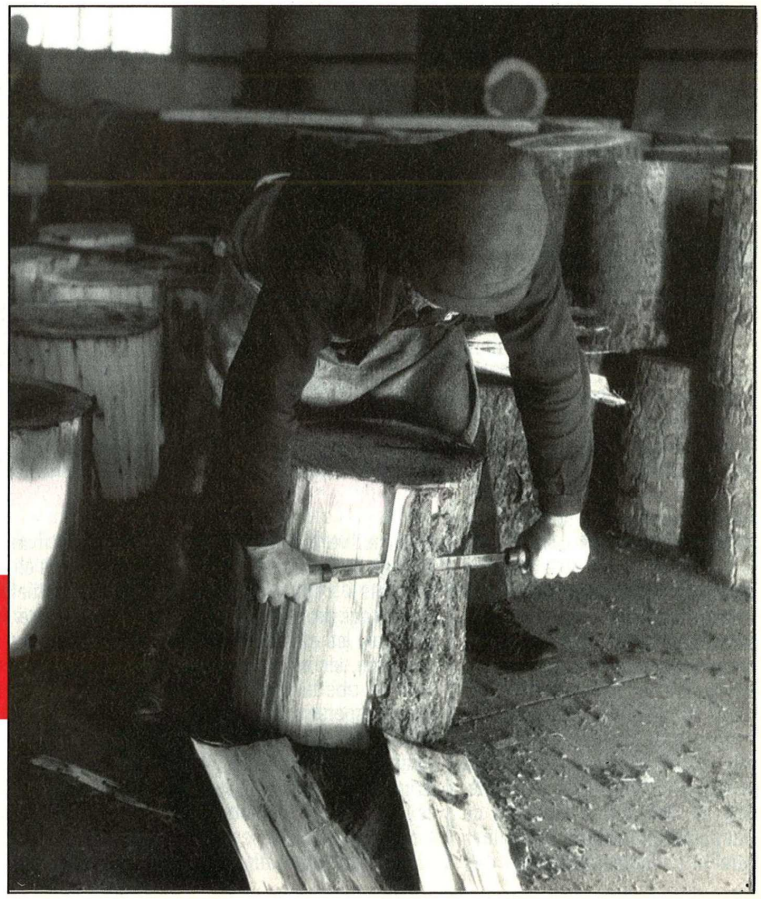
Aubervilliers

L'industrie allumettière nationale fête cette année son centenaire.
La manufacture de la rue Henri Barbusse fut en son temps de première importance.

« LES ALLUMETTES »

La manufacture d'allumettes d'Aubervilliers fut jusqu'en 1962, année de sa fermeture, l'un des plus importants centres allumettiers de France. Avec 12 milliards d'allumettes produites par an, l'usine installée rue Henri Barbusse, autrefois rue du Vivier, fournissait le quart de la production totale du service d'exploitation industrielle des tabacs et allumettes, le célèbre SEITA.

« C'était vraiment une belle usine, se souvient Robert Taillade. *Je l'ai visitée pour la première fois à la Libération. Les ouvriers avaient organisé une fête pour célébrer l'évènement. J'ai découvert les machines, des ateliers très clairs, vraiment une belle usine ».* Depuis 1904, rien ne subsiste de ce que fut l'infâme fabrique « d'allumettes chimiques » construite en 1867, au 124 de la rue du Vivier. D'abord privée, la fabrique est étatisée dans le cadre des lois de 1872, puis de 1890, qui instaurent le monopole d'état sur la fabrication, la vente et l'importation d'allumettes en France. Ce changement de statut ne modifiera que progressivement les conditions effroyables de la production. La confection des allumettes nécessite en effet à cette époque l'emploi du phos-



Les fûts de peupliers écorcés à la plane servent aussi à fabriquer les boîtes.

phore blanc. Ce produit est très inflammable mais il est surtout responsable chez les ouvriers de très graves nécroses. En 1895, un journaliste rapporte dans "l'Eclair" ce qu'il a vu lors de la grande grève nationale des allumettiers suivie par les six cent quatre-vingt ouvriers et ouvrières d'Aubervilliers et de Pantin, pour la suppression du phosphore blanc.

« *Un à un*, raconte-il, *ceux et celles que le phosphorisme n'a pas encore conduits au charnier, au cabanon, que l'hôpital n'a pas gardés ou repris, montrent d'un geste uniforme le ratelier qui remplace leurs dents, leurs gencives, leurs palais (...). Ce n'est que plaies, trous béants, cicatrices vides creusés par l'outil du chirurgien. A Billau, on a enlevé la moitié du palais ; à Marie Harpp, une jeune femme, il manque la moitié de la voute palatine ! (...) Voilà ce qui existe dans notre pays de France, aux portes de Paris. Voilà ce que j'ai vu.* »

À L'HONNEUR DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

L'intoxication au phosphore blanc est également responsable de très nombreuses fausses-couches et d'enfants morts-nés. Dans les magazins, les produits sont stockés sans soins. Les ateliers chauffés par des poêles à charbon sont sans aération et les cheminées dépourvues de hottes font pleuvoir sur tout le quartier un déluge de débris charbonnés, comme en témoigne la protestation que 360 riverains font parvenir aux autorités en 1878.

En 1904 sont enfin inaugurés les nouveaux locaux, tels que l'on peut encore les voir aujourd'hui. En 1961, elle s'étendra sur trois hectares. La manufacture produit elle-même son électricité en récupérant une partie de la vapeur qui sert à chauffer les ateliers. Elle dispose également d'une scierie où sont débités les billots de peupliers, en tige d'allumettes. Les trois-quarts des travailleurs de la manufacture sont des femmes, mais il faudra attendre 1948 pour que la direction finisse par donner satisfaction à leurs revendications et construise à l'intérieur du site une crèche avec tous ses équipements.

L'invention en 1898 d'une pâte chimique révolutionnaire, le « sesqui-clorate » permet d'éliminer le phosphore blanc dans la fabrication des allumettes soufrées. Ce procédé sera adopté dans le monde entier. La mise au point de la machine « SC » permettra de réaliser en continu les opérations autrefois distinctes du souffrage, du chimicage, et même de l'emboitage. Elle sera une des attractions de l'Exposition universelle de 1900.

Chaque ouvrier produisait en moyenne 43 000 allumettes par jour.

Modernisée, plus saine et automatisée, la fabrication des allumettes n'en demeure pas moins dangereuse. « *Il n'était pas rare,* se souvient Madame Raës, *que des plateaux d'allumettes ou des machines entières s'enflamment. Imaginez un peu une machine chargée de 10 millions d'allumettes !...* ». Marguerite Raës, Margot comme l'ont affectueusement surnommée tous ceux des allumettes pendant près de trente ans, explique : « *Par rapport à nos camarades du « privé », nous avions un statut qui nous garantissait notre salaire et notre emploi. Nous étions des travailleurs de l'Etat, le personnel « gratin » comme on disait à l'époque. Quand je travaillais dans la bonneterie, je touchais 450 francs par mois. A la manufacture en 1937, je gagnais 800 francs par mois, à l'emboitage. Ce qui ne nous a pas empêchés de nous bagarrer, au contraire* ».

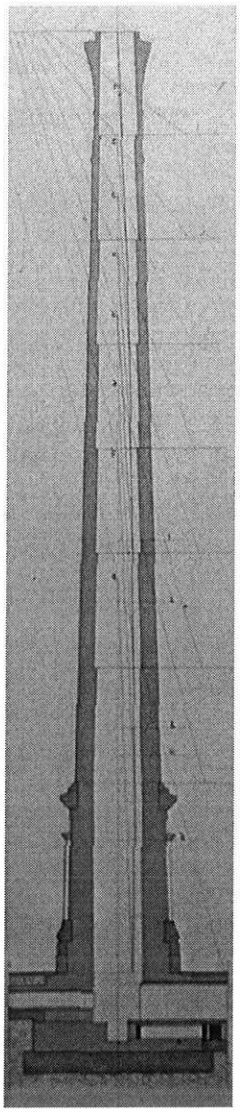
En 1961, la direction prend prétexte de l'ouverture du Marché Commun et de la concurrence étrangère pour annoncer le départ des productions d'Aubervilliers et la fermeture des portes de la manufacture. Les travailleurs obtiendront des reclassements et des mises à la retraite. « *Nous avons appris quelques temps plus tard,* remarque Madame Raës, *que nos machines avaient été vendues en Belgique...* ». En 1974, la vente des allumettes en France sera ouverte aux productions étrangères...

Thierry MARCK ■

L'entreprise fut l'une des premières à avoir des chaînes de fabrication entièrement automatisées.

Les photos publiées avec l'aimable autorisation de son auteur sont extraites d'un reportage effectué en 1946 par Willy Ronis.

Une cheminée [monument historique]



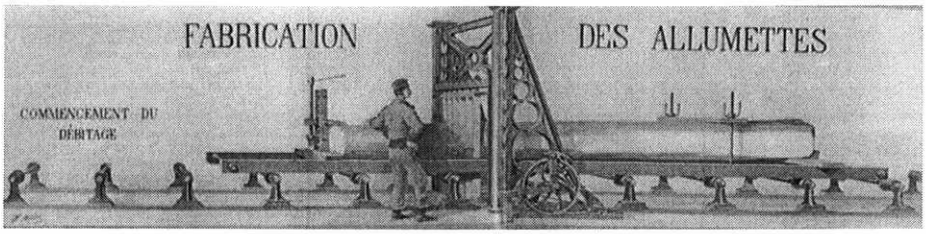
Par arrêté en date du 7 avril 2005, la cheminée de l'ancienne manufacture d'allumettes au 124 rue Henri-Barbusse à Aubervilliers a été protégée au titre des monuments historiques.

Considérée en 1904, à l'époque de sa construction, comme l'une des plus belles cheminées d'Europe, elle domine du haut
de ses quarante-cinq mètres un site d'où l'industrie s'est retirée depuis les années 1960. Les ateliers et magasins qu'elle surplombe, s'échelonnant du début du XXe siècle à la fin des années 1950, sont occupés de nos jours pour partie par la Poste et pour partie par La Documentation française. C'est l'une des dernières hautes cheminées encore debout dans un département qui en a compté des centaines. Elle est visible de loin, ponctuant les paysages et marquant la mémoire de cette banlieue formée par l'industrie.
Si elle est haute, c'est parce que, comme toute cheminée d'usine, sa hauteur même servait à créer le tirage dans les chaudières des machines à vapeur, faisant tourner des appareils mécaniques mais aussi, à Aubervilliers, des générateurs électriques.
Calculée pour résister aux pressions du vent – sa maçonnerie de brique, de meulière et de pierre de taille

pèse 1 220 tonnes –, elle servait également à rejeter loin dans l'atmosphère non seulement les fumées de charbon mais d'autres fumées encore, "jaunes, très lourdes et absolument suffocantes", selon des plaintes du voisinage.
Si elle est belle, avec son piédestal et son chapiteau appareillés de motifs géométriques en briques rouges et blanches, c'est que, dessinée par des ingénieurs polytechniciens au service d'une industrie monopolisée par l'État, elle signalait une manufacture qui se voulait modèle, conçue d'un trait, savamment et symétriquement ordonnée, éclairée à l'électricité, chauffée à la vapeur, dotée de machines "continues" d'invention toute récente et devant tourner la page sur un chapitre dramatique de maladies professionnelles et de grèves retentissantes.

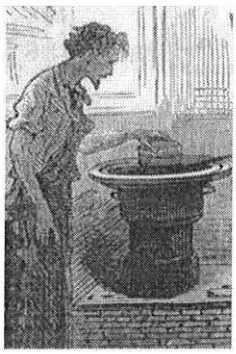
L'allumette [chimique], un feu nouveau

Feu instantané à la portée de tous, " la démocratisation du don de Prométhée ", l'allumette chimique est l'une des inventions majeures du XIXe siècle.



2. Aquarelle d'E. Hellé vers 1878 (*Flammes et Fumées*, n° 82, été 1979).

L'allumette, un bout de bois sec trempé à son extrémité dans du soufre, est connue depuis l'Antiquité. Mais l'allumette chimique qui sert à *produire* du feu, et pas simplement à le transporter d'un corps déjà en combustion, est une nouveauté qui ne se propage qu'au cours des années 1830. L'invention consistait en celle d'une pâte mélangeant, avec d'autres produits (gomme arabique, matières colorantes, sable fin ou verre pilé), un agent comburant - le chlorate de potasse - et un agent combustible - le phosphore blanc - fabriqué industriellement à partir d'os calcinés.

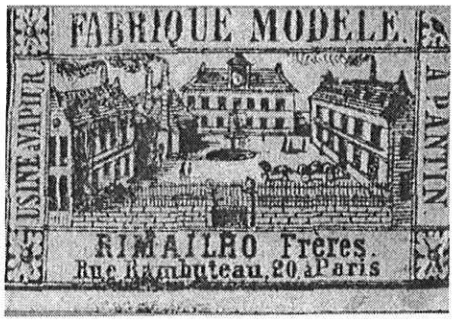


3. Trempage des allumettes chimiques opéré à la main
Louis Figuier "Le phosphore et les allumettes chimiques", Les merveilles de l'industrie ou description des principales industries modernes, tome 3, Paris, 1875.

Par trempage, cette pâte chimique formait le bouton de l'allumette, s'enflammant par frottement sur toute surface rugueuse, même l'étoffe d'un pantalon. Presque anonyme - attribuée par les uns à un droguiste anglais, par d'autres à un étudiant franc-comtois -, l'invention rencontre un vif succès auprès des consommateurs de toutes les classes, en ville et à la campagne, remisant rapidement au rayon des antiquités l'appareillage peu commode requis jusqu'alors pour faire du feu : briquet en acier, silex et amadou. Son succès se mesure à la multiplication de brevets déposés à partir des années 1840, notamment pour des procédés de débitage des tiges de bois, et par le nombre d'industriels qui se lancent dans sa fabrication. Une enquête de 1847 en dénombre 43 à Paris, employant environ 700 ouvriers. Mais cette statistique ne concerne que les douze arrondissements de la capitale d'avant 1860, ne prenant en compte ni les petits ateliers familiaux ni les fabriques plus importantes qui commençaient à s'établir en dehors de la ville.

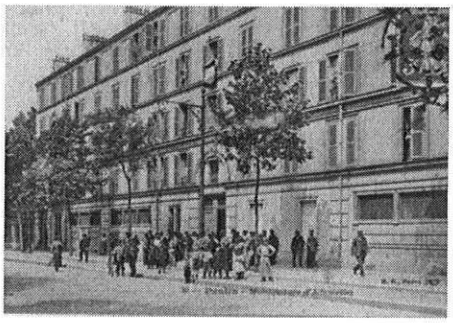
Une [industrie de banlieue], Pantin et Aubervilliers

En raison des dangers d'explosion ou d'incendie, la loi de 1810 relative aux manufactures et ateliers insalubres, incommodes ou dangereux s'appliquait aux fabriques d'allumettes.



4. Portefeuille d'allumettes de la fabrique Rimailho frères à Pantin

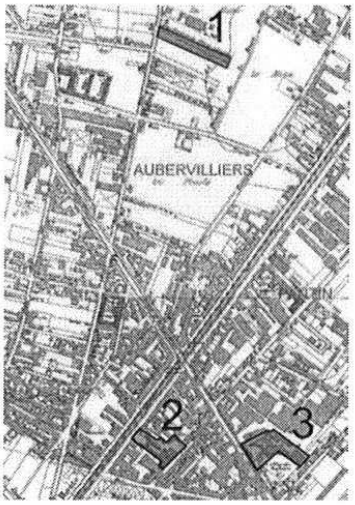
Leur installation n'était autorisée qu'éloignée des habitations particulières et après une enquête publique dite de *commodo et incommodo*. De ce fait, des fabricants de Paris ou de La Villette se mettaient à la recherche de terrains isolés, et moins chers, dans les communes limitrophes de Paris. Trois fabriques d'allumettes sont attestées à Pantin dès les années 1850, celle du sieur Cornu, celle du sieur Gay et celle des sieurs Lancastets et Rimailho, autorisée en 1858 – avec emploi d'appareils à vapeur – sur la route d'Aubervilliers, l'actuelle avenue Édouard-Vaillant dans le quartier des Quatre-Chemins. À Aubervilliers, une autorisation préfectorale est donnée le 12 septembre 1867 à la Dame Veuve Lequin, née Bouvier et dite Delabarre, domiciliée rue de Flandre à La Villette, pour établir une fabrique d'allumettes au lieu-dit La Motte, rue du Vivier (rue Henri-Barbusse depuis 1945).



5. Pantin, Manufacture d'Allumettes, carte postale, début du XXe siècle.
Le bâtiment sur la rue servait de logement pour une trentaine de membres du personnel, contremaîtres ou ouvriers de la section des machines.
Comme les ateliers qui se déployaient derrière, il a été démoli au début des années 1960, cédant la place au groupe scolaire Jean-Lolive.

C'est cet établissement qui est à l'origine de la manufacture actuelle, entièrement reconstruite à partir de 1902.Nous ne savons pas grand-chose de sa configuration primitive, sauf qu'elle était effectivement isolée des habitations. Clos de murs, une maison d'habitation et une douzaine d'ateliers et hangars couvraient 4 300 m2 d'un terrain de 5 000 m2, une parcelle en "lanière" comme celles qui l'avoisinaient, encore vouées à la culture maraîchère et aux arbres fruitiers. No us savons aussi qu'en 1872 cette fabrique Delabarre employait 80 personnes : 20 hommes, 20 femmes et 40 enfants.

L’allumette [support fiscal]



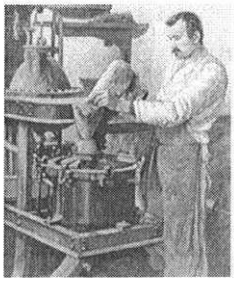
6. Le quartier des Quatre-Chemins vers 1900
1. Manufacture d'Aubervilliers. 2. Site de Sainte-Marguerite à Pantin. 3. Manufacture de Pantin (rue d'Aubervilliers).

Au lendemain de la guerre franco-allemande et de la Commune, le gouvernement d'Adolphe Thiers décide de créer un impôt sur les allumettes.

Perçu au moyen d'une vignette collée sur les boîtes, cet impôt, institué par la loi du 4 septembre 1871, faisait partie d'une série de mesures fiscales destinées à faire face aux charges laissées par la guerre et par l'indemnité à payer à l'Allemagne. Le 2 août 1872, une nouvelle loi fit de la fabrication et de la vente des allumettes chimiques un monopole d'État. Toutes les fabriques existantes - plus d'un millier sur l'ensemble du territoire - furent expropriées. Pour leur usine de Pantin, d'une superficie de 8 300 m2, les frères Rimailho auraient touché 1 180 000 francs d'indemnité ; le fils Lequin reçut 380 000 francs pour la fabrique d'Aubervilliers.

Afin d'éviter la création de postes de fonctionnaires, l'État choisit de concéder l'exploitation du monopole à une compagnie privée, moyennant une redevance fixe basée sur la vente annuelle de 40 milliards d'allumettes. Cette Compagnie générale des Allumettes chimiques conserva une douzaine de sites de production, parmi lesquels les deux usines de Pantin et d'Aubervilliers, réunies alors en une seule direction. Celle-ci est complétée en 1880 par l'achat d'une ancienne distillerie située à Pantin, entre la rue Sainte-Marguerite et la route de Flandre (actuelle avenue Jean-Jaurès) et transformée en siège des trois établissements. L'ensemble est le plus important du pays, produisant 13 milliards d'allumettes sur les 27 milliards fabriqués par la Compagnie en 1887.

La fabrication restait en grande partie manuelle. Les tiges de bois étaient d'abord serrées dans des presses, contenant chacune un millier d'allumettes "blanches", espacées les unes des autres en vue de leur "chimicage", c'est-à-dire leur trempage d'abord dans un bain de soufre et ensuite dans la pâte chimique. Après séchage, les presses étaient "dégarnies" et les allumettes finies rangées dans des boîtes ou portefeuilles en carton.



7. Machines à faire la pâte (*L'Illustration*, 13 avril 1895).

Une industrie [très insalubre

Dans les ateliers, les prises de feu étaient fréquentes mais rarement graves. En revanche, les émanations âcres et vénéneuses du phosphore blanc rendaient le travail extrêmement malsain

Absorbées par les ouvriers, dont l'haleine et les urines devenaient phosphorescentes, ces vapeurs étaient à l'origine de ce qu'ils appelaient le "mal chimique", une maladie parfois mortelle et pouvant occasionner d'atroces mutilations. Les mâchoires nécrosées de ses victimes se détachaient par fragments noirâtres au milieu de plaies et d'abcès.

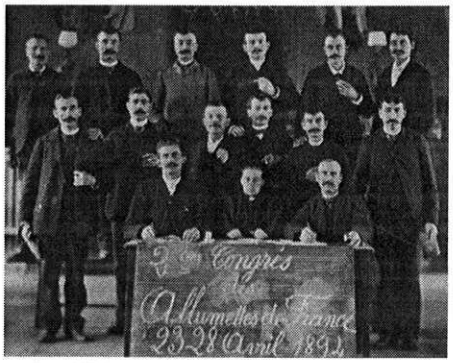
Les allumettes de sûreté, inventées en 1852 par l'industriel suédois Johan Lundström et fabriquées à Lyon par les Coignet, principaux fournisseurs français de phosphore, supprimaient tout risque en remplaçant le phosphore blanc par l'inoffensif phosphore rouge. Mais, nécessitant un frottoir spécial sur la boîte, ces allumettes dites hygiéniques ou suédoises ne prenaient pas auprès des consommateurs. Au cours des années 1880, les conditions de travail à Pantin-Aubervilliers commençaient à émouvoir l'opinion au-delà du monde des médecins et hygiénistes.

Craignant que sa concession ne soit pas renouvelée, la Compagnie n'investissait que peu dans la modernisation de l'outillage et l'assainissement des ateliers, se mobilisant plutôt dans la poursuite des fabrications clandestines qui avaient éclos un peu partout depuis la création de l'impôt. Ses propres produits étaient d'une ininflammabilité notoire, la faisant traiter, sur les boulevards, de "Compagnie des bouts de bois contre l'incendie".

Fin 1889, le ministre des Finances résilia sa concession, confiant le monopole à la Direction générale des Manufactures de l'État, déjà chargée de l'exploitation du monopole des tabacs. Au nom de l'État, cette administration reprit possession des usines de Pantin et d'Aubervilliers, ainsi que d'autres usines à Marseille, Bordeaux, Trélazé (Maine-et-Loire) et Saintines (Oise). En 1892, une manufacture neuve fut mise en chantier à Aix-en-Provence.

Allumettiers [en grève]

Soutenus par leurs camarades des tabacs, les allumettiers de Pantin-Aubervilliers fondèrent un syndicat en 1892, regroupant presque tout le personnel : 500 femmes et 170 hommes



10. Les délégués au deuxième congrès national des ouvriers et ouvrières des manufactures d'allumettes de France, tenu à Pantin-Aubervilliers, 23-28 Avril 1894

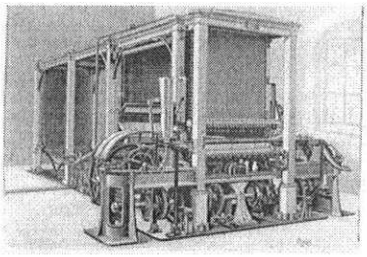
Fin 1892, un premier congrès national fédéra les syndicats de toutes les manufactures. Au printemps 1893, partie de Pantin, une grève générale fit cesser le travail pendant deux semaines. Deuxième grève, plus dure, du 28 mars au 2 mai 1895 : les allumettiers, notait une certaine presse, étaient prompts à s'enflammer. Derrière les revendications - augmentation des salaires, suppression des amendes, renvoi des contremaîtres de l'ancienne compagnie, création de crèches et de salles de bains, abandon du phosphore blanc - se profile un autre enjeu : l'autorité du syndicat face au nouveau patron, l'État républicain et son ministre des Finances. Ce n'est qu'au cours de la seconde grève qu'est enfin annoncée la création d'une commission chargée d'étudier la suppression du phosphore blanc.

11. Léon Jouhaux (1879-1954)
Secrétaire général de la CGT, président de la CGT-FO après la Deuxième guerre et prix Nobel de la Paix en 1951.

Si l'histoire ne retient guère les noms des délégués - Ernest Deroy, Jacques Aschbacher…-, elle connaît bien celui de Léon Jouhaux, entré à Aubervilliers comme metteur en presse en août 1895. D'après les registres du personnel, où l'on retrouve aussi son père, manoeuvre à la manufacture de 1890 à 1899, Jouhaux aurait travaillé 1 907 jours à Aubervilliers : "Travail - médiocre ; Conduite - mauvaise ; Caractère - mauvais".Rue Sainte-Marguerite, au siège des trois établissements, deux ingénieurs de l'administration, Henri Sévène et Émile-David Cahen, parvinrent en 1898 à mettre au point une nouvelle pâte au sesquisulfure de phosphore, permettant la fabrication sans danger des allumettes préférées par les consommateurs, s'enflammant sur n'importe quelle surface. L'élimination du phosphore blanc dans les manufactures françaises put intervenir la même année ; en 1906, la convention de Berne interdisait son emploi dans plusieurs pays européens.

Naissance d'une [manufacture modèle]

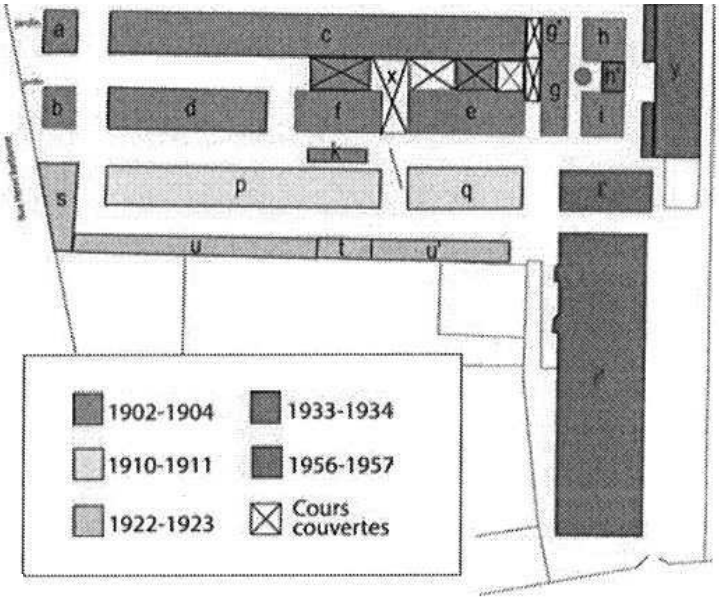
De 1902 à 1904, la fabrique Delabarre est rasée et remplacée par une manufacture neuve.



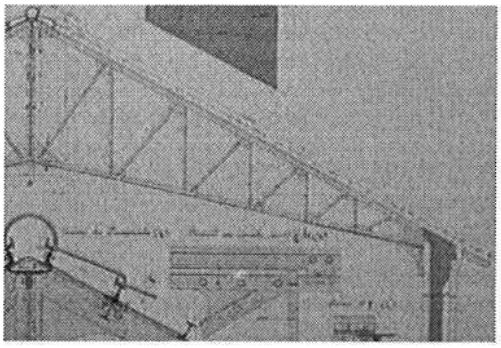
12. La machine continue Sévène et Cahen (*La Nature*, 3 décembre 1904).

Toujours dans un but d'assainir le travail, Sévène et Cahen avaient conçu une machine effectuant en vase clos toutes les opérations de fabrication et d'emboîtage des allumettes. La pâte au "sesqui" supprimant les risques d'intoxication, le vitrage étanche devint inutile. Mais la machine continue, inspirée d'un modèle américain dont l'administration avait envisagé l'achat en 1896, était au point, pouvant débiter 2,5 millions d'allumettes par journée de travail de dix heures. Objet d'un premier brevet d'invention en juin 1897, elle fut exposée en 1900 dans le pavillon des Manufactures de l'État.

C'est l'installation de seize de ces machines "SC" qui commande la reconstruction de la manufacture, préparée dès 1895 par l'acquisition, au nord, d'un terrain de 6 400 m2 ensemencé en luzerne. Autorisés par une loi du 5 février 1901, les travaux sont dus au service central des constructions des Manufactures de l'État, dirigé par l'ingénieur Tiburce Clugnet. Derrière la grille et le portail d'entrée, deux pavillons identiques (A et B) comportent des vestiaires, une loge de concierge et des bureaux, avec des appartements à l'étage pour le directeur et pour l'ingénieur.
Conformément aux prescriptions du Conseil de salubrité de la Seine, les ateliers de fabrication sont en rez-de-chaussée, leur longueur dictée par celle de la parcelle, leur largeur, de 15 mètres, étant celle habituellement adoptée par le service central pour les bâtiments d'exploitation des manufactures de l'État. Le bâtiment C abritait les seize machines, alignées transversalement. Une zone centrale, située en face du magasin des produits fabriqués, était réservée au paquetage.

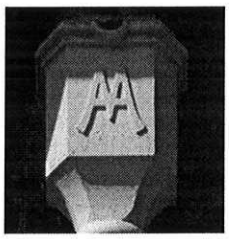


13. Plan de la manufacture d'Aubervilliers en 1957, montrant les campagnes de construction successives



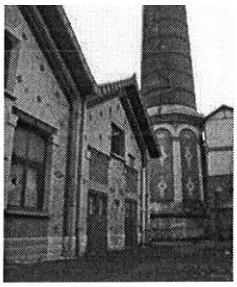
14. Détail du dessin de la charpente métallique de l'atelier C, avril 1903

Par-dessus une conduite de ventilation rejoignant la cheminée, un tunnel de service court sur 150 mètres sous toute la longueur de ce bâtiment, mettant à l'abri l'arbre de transmission de force motrice et les courroies reliées aux machines par en dessous. Séparés les uns des autres pour éviter la propagation d'incendies, les trois bâtiments parallèles à l'atelier des machines continues servaient de magasins d'approvisionnement en allumettes blanches (D et E) et de magasin de produits fabriqués (F). De conception identique, ateliers et magasins sont édifiés en maçonnerie de briques sur un soubassement de pierre, les baies rectangulaires surmontées de linteaux métalliques venant des aciéries de Longwy. Les toitures à deux pans, couvertes en tuiles mécaniques de Montchanin, sont ponctuées de lanternons de ventilation et portées par de légères fermes métalliques empruntées au catalogue du Creusot de 1895. Au fond, dans l'axe de l'allée centrale, la cheminée se dresse au milieu d'un quartier de bâtiments techniques : machines motrices, chaudières, dynamos et atelier de réparations (G), laboratoire de préparation des pâtes (H), forge et magasin des produits chimiques (I), fosses à charbon (M) et bains douches (L). Outre les motifs décoratifs sur les murs en brique, on remarque partout le monogramme formé d'un 'M' et deux 'A', répété sur les cuvettes en fonte des tuyaux de descente et sur les rives en terre cuite des pignons des ateliers.



15. Cuvette en fonte d'un tuyau de descente d'eaux pluviales

En fabrication manuelle, pour un million d'allumettes, il fallait onze ouvriers ; avec la nouvelle machine à grand rendement, quatre suffisaient. À la construction de la nouvelle manufacture, les allumettiers craignaient que, pour protéger leur santé, l'administration ne projetât tout simplement de les jeter sur le pavé. Mais l'augmentation progressive de la consommation, dépassant enfin les 40 milliards en 1908, et, en même temps, la réduction à neuf heures de la journée de travail maintenaient les effectifs à Pantin-Aubervilliers entre 600 et 700 jusqu'à la Première Guerre, nombre diminuant ensuite mais ne passant jamais sous le seuil de 300 personnes



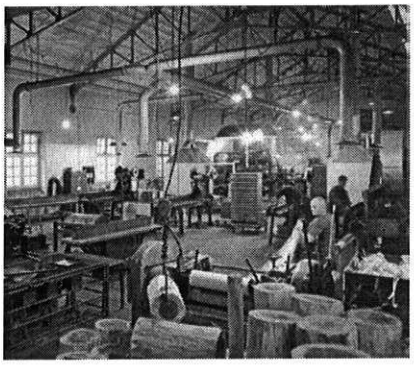
16. Les bâtiments techniques autour de la cheminée

Les [allumettes], suite et fin

Pour répondre à l'augmentation de la consommation, la manufacture d'Aubervilliers connaîtra plusieurs agrandissements.

17. Vue générale de la manufacture vers 1957, avec le nouveau magasin R' au fond, à droite de la cheminée

Dès 1911, l'usine s'étend sur un terrain acquis vers le sud où sont édifiés deux magasins (P et Q) pour lesquels le service central se contente de reprendre les plans de 1902. Par la même occasion, les magasins D et F sont transformés en ateliers de fabrication avec la création d'un tunnel de service en sous-oeuvre. Le parc des machines passe alors de seize à trente. Le début des années 1920 voit la construction de nouveaux ateliers le long du périmètre sud (U, T et U') et d'un bâtiment de vestiaires (S), transformé en crèche à partir de 1948. Toujours en rez-dechaussée, ces derniers bâtiments se distinguent par leur structure en béton armé, leur toiture en terrasse et leur absence de décoration.



18. Atelier de déroulage du bois pour les boîtes et les pochettes, vers 1957

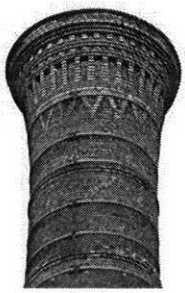
Les ateliers anciens voient également des transformations, notamment pour la création d'un atelier d'impression d'étiquettes et l'installation d'une scierie pour la confection des boîtes. Dû à Roland Boudier, architecte albertivillarien qui travaillait aussi pour le Service d'Exploitation industrielle des Tabacs et des Allumettes (l'héritier de la Direction générale des Manufactures de l'État), le dernier agrandissement est le magasin R', bâtiment de 3 240 m2 couvert en sheds, inauguré en 1958, deux ans seulement avant la décision de fermer le site Concurrencées, dans la cuisine, par les allumages intégrés et, chez les fumeurs, par les briquets jetables, les allumettes, dont les ventes atteignaient 80 milliards dans les années 1960, entament ensuite ce qui semble être un déclin inexorable. La fermeture de la manufacture d'Aubervilliers en 1962 est suivie par celle de toutes les autres à l'exception de Saintines, vendue par la Seita en 2000 mais encore en activité, fabricant des allumettes sous la marque Flam'Up.

[la documentation française] s'installe à aubervilliers

En 1967, les locaux laissés vacants sont affectés par l'administration des Domaines à La Documentation française.

19. La cheminée vue à travers la passerelle du nouveau bâtiment

Relevant des services du Premier ministre, La Documentation française a pour mission de rassembler de la documentation sur la France, l'Europe et le monde, d'élaborer, éditer et diffuser des études et documents d'information générale sur les questions d'actualité et de citoyenneté. En 1967, lorsqu'elle s'installe à son adresse actuelle au 29-31 quai Voltaire, dans le 7e arrondissement de Paris, ses services techniques et logistiques s'établissent à Aubervilliers. Les anciens pavillons accueillent des bureaux tandis qu'ateliers et magasins sont aisément adaptés à des fonctions de stockage d'archives et de papier d'imprimerie, d'entreposage de publications et de façonnage de brochures et de périodiques. Au milieu des années 1990, un programme de modernisation est engagé. Le pavillon B, le bâtiment S et les premières travées des ateliers D, P et U sont démolis pour laisser place à un immeuble de bureaux dû aux architectes Fabrice Dusapin et François Leclercq. Dans sa silhouette et ses matériaux contemporains, cet édifice, inauguré en 1997, offre un contraste affirmé avec l'architecture manufacturière de la Belle Époque, mais ses deux longs bâtiments symétriques, placés en retrait de la rue, respectent la longitudinalité caractéristique du site depuis le XIXe siècle. La passerelle qui les relie forme une galerie transparente, laissant voir le paysage en arrière-plan, où se dresse la cheminée monumentale.



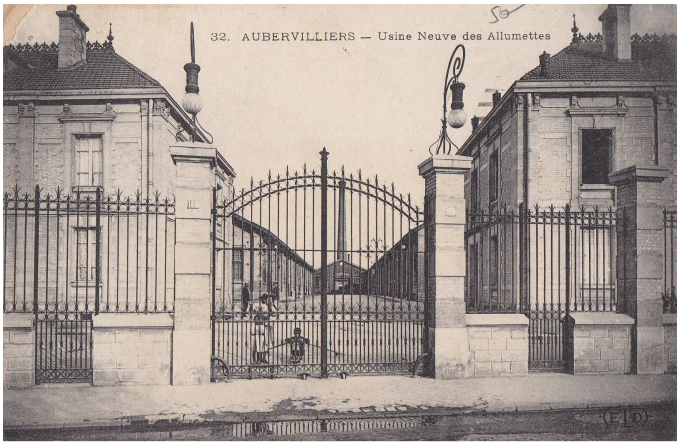
Aujourd'hui, celle-ci a besoin de soins. Un morceau de l'anneau de fonte protégeant son couronnement est tombé lors de la tempête de décembre 1999. Dans le périmètre de sécurité établi autour de son socle, la végétation propre aux friches reprend ses droits. Un plan de financement associant l'État et les collectivités territoriales se met en place pour la restauration de la cheminée, soutenu par la Fondation du Patrimoine grâce au mécénat d'une société dont le siège est à Aubervilliers.
De par son intérêt historique, la cheminée centenaire mérite pleinement la sollicitude de ces partenaires.

crédits
En couverture
Carte postale ancienne (coll. P. Smith), photo du site actuel (L. Desmoulins), dessin de rives en terre cuite 1910 (archives de La Documentation française).
Texte et recherche iconographique
Paul Smith, Direction de l'architecture et du patrimoine, ministère de la Culture et de la Communication.
Illustrations
Archives de La Documentation française : 1, 14. Coll. S. Pinaud : 4. Coll. P. Smith : 5, 9. Bureau du patrimoine, CG 93 : 6, 13, 16, 19. Archives de la CGT : 10. BnF : 11. Laurent Desmoulins : 15. Archives Altadis : 17, 18. Willy Vainqueur : photo de la cheminée p 11.
Direction éditoriale
Jean-Barthélemi Debost, Bureau du patrimoine, Service de la culture, Conseil général de la Seine-Saint-Denis.
Mise en page
Claudine Rousset, Bureau du patrimoine, Service de la culture, Conseil général de la Seine-Saint-Denis.
Remerciements
Mélanie Corbé (Altadis), Christian Geoffroy (CGT Tabacs et Allumettes), Stéphane Pinaud (http://boite.allumette.free.fr), Janine Charron, Benjamin Lahache et Denis Pirovani (La Documentation française), Antoine Furio (Bureau du patrimoine, Service de la culture, Conseil général de la Seine-Saint-Denis).
Conception BelleVille 2004 — Réalisation DCJS — Direction de la Communication — 2006
bibliographie et sites internet
SILBERBERG, Marcel, " Un siècle d'activité allumettière à Pantin et Aubervilliers ", Paris : *Flammes et Fumées*, n° 33, hiver 1961-62.
EVENO, Muriel et SMITH, Paul, *Guide du chercheur, histoire des monopoles du tabac et des allumettes en France, XIXe-XXe siècles*, Paris : Altadis/Éditions Jacques Marseille, 2003. www.altadis.com
1945-1995, La Documentation française a 50 ans, Paris : La Documentation française, 1999. www.ladocumentationfrancaise.fr
sources
Archives Altadis, Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, Archives municipales d'Aubervilliers et de Pantin, Archives de la Préfecture de Police,CEDIASMusée
social,La Documentation française,Fédération CGT des personnels des Tabacs et Allumettes, Institut national de la Propriété industrielle.
adresse du site
La Documentation française, 124 rue Henri-Barbusse, Aubervilliers.
Conseil général de la Seine-Saint-Denis, Direction de la Culture, de la Jeunesse et du Sport, Service de la culture, Bureau du patrimoine
BP 193 - 93003 Bobigny Cedex • 01 43 93 82 61 • bureaudupatrimoine@cg93.fr • www.atlas-patrimoine93.fr

4Fi234
7. Aubervilliers - La Nouvelle Manufacture d'Allumettes.
Carte postale. G.F., Impr. photoméc. : co, 9 x 14

4Fi281
39. Aubervilliers - Usine des Allumettes - Sortie des Ateliers.
Carte postale. E.L.D., Impr. photoméc. : n., 9 x 14

4Fi699
Aubervilliers - Sortie de la Manufacture d'Allumettes
Carte postale. F.F., Impr. photoméc. : n.



4Fi907
32. Aubervilliers - Usine neuve des Allumettes.
Carte postale. ELD, Paris, s.d., Impr. photoméc. : n., 9 x 14

Les usines

La Manufacture d'allumettes

La manufacture des allumettes, 124 rue du Vivier (rue Henri Barbusse actuellement) offre l'originalité pour cette époque, d'avoir été créée par une femme : Madame Veuve Lequin dite Delabarre, en 1867. En 1890, elle fut exploitée par l'État en régie directe. Le domaine de l'usine qui couvre plus de 3 hectares accueillit une annexe du Lycée Condorcet jusqu'à la construction du Lycée Henri Wallon. En 1948, on projetait d'y construire une crèche, mais ce projet fut abandonné. Actuellement, c'est le siège de la Documentation Française.

La Nationale

La Nationale, abattoir et usine de viande industrielle d'animaux de boucherie et de charcuterie, ouvrit ses portes en 1902. La fermeture des abattoirs de la Villette provoqua la fermeture de la Nationale qui cesse ses activités dans les années 1965-70.

Léon Bonneff, dans son livre « Aubervilliers » édité par notre société, décrit le travail d'une jeune fille de l'époque à la Nationale (même s'il ne cite pas le nom, on reconnaît cette entreprise).

Le Lycée Jean Moulin occupe maintenant l'emplacement de La Nationale.

La parfumerie Piver

La parfumerie Piver qui employa une nombreuse main-d'œuvre, surtout féminine, fut parmi les premières industries de notre ville puisque Mr Piver obtint l'autorisation d'installer une savonnerie route de Flandre en 1868.

Par une lettre datée du 19 Juin 1871, son directeur se plaignait auprès du Maire d'Aubervilliers, de la difficulté de travailler du fait de la réquisition, par les troupes prussiennes, des logements du personnel logé sur place. Il précisait que Mr Piver lui avait donné l'ordre de fermer l'usine si l'on ne remédiait pas à cet état de chose.

Malicet et Blin

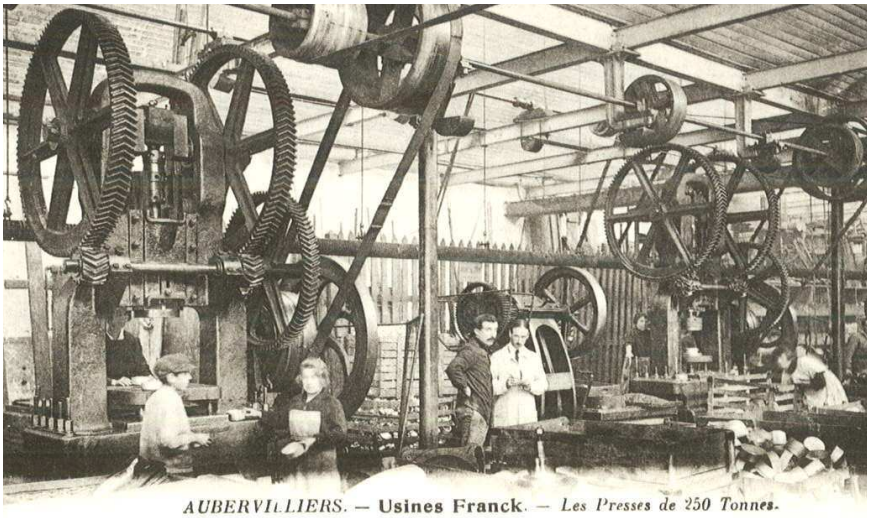
Encore une vieille entreprise d'Aubervilliers. Elle avait ouvert ses portes en 1895 : Malicet et Blin (où travailla comme ouvrier ajusteur André Karman), fabriquait des roulements à bille et des machines-outils. Lorsqu'elle ferma ses portes en Septembre 1966, plus de 400 ouvriers se trouvèrent sans emploi. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui le L.E.P. Jean-Pierre Timbaud et les ateliers municipaux, rue Henri-Barbusse.

Au-dessus de la porte d'entrée, on aperçoit l'horloge de l'usine. Celle-ci ne servait pas seulement aux ouvriers de l'entreprise, mais de nombreux passagers des autobus, partant travailler le matin, jetaient en passant un coup d'œil à la pendule de Malicet pour voir s'ils n'étaient pas en retard et vérifier si leur montre était à l'heure.

Les usines Franck

L'usine Franck, usine d'emboutissage, fabriquait entre autres, des boîtes de conserve en fer blanc, mais aussi du matériel de guerre et de police (casques). Cette usine qui avait commencé ses activités en 1922, fut remplacée, pendant une courte période, par l'usine Laden qui disparut à son tour en 1967. Sur le terrain occupé par les bâtiments abattus, une cité s'élève à l'angle des rues Henri-Barbusse et Quentin.

AUBERVILLIERS. — **Usines Franck.** — *Atelier de Sertissage.*



AUBERVILLIERS. — **Usines Franck.** — *Les Presses de 250 Tonnes.*

On peut remarquer les poulies et engrenages servant au fonctionnement des différentes machines. Nombreux sont les femmes et hommes d'Aubervilliers qui travaillèrent dans cette entreprise et nombreuses aussi furent les mutilations résultant de ce travail dangereux.

Dans : http://paulbert.aubervilliers.fr/2010/09/09/une-histoire-nationale-de-la-cheminee-au-crayon/

La Nationale

Alexia Auzière
Diego Arango Lopez

Usine emblématique, La Nationale semble avoir fortement marqué l'esprit des habitants du quartier Paul Bert. Située au 76 rue du Vivier (aujourd'hui rue Henri Barbusse), l'immense charcuterie industrielle La Nationale faisait tout de l'abattage des cochons au séchage des saucissons, en passant par les salaisons. Ainsi, lorsqu'ils ne venaient pas des abattoirs de La Villette, les cochons arrivaient vivants : « *Quand on passait à côté, on les entendait geindre, j'aimais pas ça !* » se souvient Huguette Degrigny. Ils ressortaient sous forme de corned-beef ou de saucissons secs…

L'usine de charcuterie La Nationale ouvrit ses portes en 1902. Il s'agissait d'une succursale, située au nord de la capitale, des importants abattoirs de la Villette. Aubervilliers était un lieu commercial stratégique et tirait profit, comme aujourd'hui, de sa proximité avec Paris. Les activités de l'entreprise étaient très variées : production animale, transformation et conservation de la viande, préparation de produits à base de viande, de charcuterie et d'os (dégraissage, dépôt, équarrissage), fabrication d'huiles et graisses végétales et animales, fabrication de produits azotés et d'engrais et réfrigération.

Au moment de l'Occupation, elle devient un lieu stratégique, convoitée tant par l'occupant que par les Résistants. Les Allemands la maintiendront en activité durant toute la guerre, produisant, stockant et distribuant à leurs troupes sur le front russe notamment les boîtes de conserves kaki la Nationale. A la Libération, les résistants s'empresseront de prendre l'entreprise.

Laissons Jacques Dessain, alors agent de liaison des FFI nous raconter :

« *[J'ai] déménagé des boîtes corned-beef d'une usine La Nationale que c'est la première chose que les FFI se sont emparé avec le central téléphonique. C'est la première chose que les Allemands ont voulu reprendre, et je me rappelle encore entendre, j'étais dans mon lit, les tirs de mitraillettes, les mitrailleuses. Et comme ils n'étaient pas très sûrs, ce n'était pas les gens du quartier, ils ne savaient pas combien il y avait de troupes en face d'eux, ils n'ont pas insisté mais le lendemain on a sonné le branle-bas : « Allez, tous, allez charger les caisses de corned-beef dans les camions ». [Ils] ont été amenés à ce qui est maintenant la Bourse du Travail rue Pasteur qui est pas loin de la Mairie. Pour décharger tout ça, pour ma récompense, j'en ai eu une boîte d' un kilo et ben je vous assure que pour nous qui crevions un peu de faim c'était bien tombé. Et après, il y a eu une distribution, ce qui montre l'importance des stocks que les Allemands avaient constitué, une distribution de cette viande, de ce corned-beef à toute la population d'Aubervilliers sur présentation d'un ticket et après pour la Seine-Saint-Denis. Non, je m'avance un peu, d'abord la Seine-Saint-Denis n'existait pas pour la Seine, mais je ne sais pas si c'était pour toute la Seine, ça me parait énorme mais il y a eu plusieurs distributions de ces boîtes qui provenaient des abattoirs de la Villette. Et j'ai vu les Allemands emmener fusil (geste), l'air martial, avec un fusil sur l'épaule, avec un bâton à la main pour conduire le troupeau. Alors de temps en temps, et ça ce n'est pas moi qui l'ai dit mais c'est notre ami qui était là Marcel. Il y en a quelques uns qui piquaient les bêtes pour les faire se sauver et on voyait les soldats qui couraient après et qui essayaient de les rattraper, sous les rigolades des passants. On n'a pas rigolé longtemps parce que ça nous a valu une journée d'interdiction de sortir, de couvre-feu de la journée. J'étais quand même sorti, j'avais pointé mon nez mais y a eu un Bang! Je suis vite rentré chez moi.* »

L'usine a maintenu son activité après la guerre. Simone Bonneau qui y a travaillé de 1963 à 1969 nous a fait part de ses souvenirs. Son certificat d'étude en poche, à 14 ans à peine, elle est entrée à la Nationale. Si les transformations sociales et culturelles des années 1960 en France avaient produit des changements importants dans les formes de travail, il était encore courant dans les industries d'embaucher des adolescents dès 14 ans. Certes, les revendications ouvrières firent évoluer les conditions de travail, mais il faut noter qu'il ne s'agit pas d'une rupture catégorique. La transformation des modes de production d'une société est lente et se traduit par la coexistence de différents modèles, de production, d'insertion professionnelle…

Simone Bonneau remplissait alors de multiples tâches : emballage, manutention, déchargement des camions… et gagnait 1,5 Frcs de l'heure, travaillant de 7h à 12h puis 13h à 17h-17h30, sans compter les heures supplémentaires.

« Ils ont profité de nous parce qu'on était des mômes quand même, on sortait de l'école mais c'est vrai qu'on a travaillé ! »

« *On avait des grands tabliers comme ça*, nous a-t-elle raconté. *Nous, on baguait les saucissons, on les mettait dans les cartons, sous les ordres de M Chobard. M Chobard fabriquait le saucisson et nous on était avec sa femme.* » Certaines choses n'avaient pas beaucoup changé par rapport au début du siècle…

« *On avait une pause d'un quart d'heure le matin mais on était en aucun cas nourri. On amenait notre casse-croûte tous les jours. Tous les jours, un quart d'heure chrono en main. Pour manger le midi, on avait droit à une heure. On faisait ce qu'on voulait. On allait au café, on mangeait notre casse-croûte et puis il fallait retourner au boulot. T'avais droit à rien dans l'usine, même pas une rondelle de saucisson. […] On était fouillé avant d'entrer aux vestiaires. Et puis, les hommes, ils avaient des bottes, parce qu'ils travaillaient plus à l'abattoir, ils les fouillaient des fois qu'on aurait emmené une rondelle de saucisson. »*

« *On avait la pointeuse aussi*, ajoute-t-elle, *une minute en retard, un quart d'heure en l'air. Et oui c'était comme ça avant.* »

En 1968, comme dans la plupart des usines d'Aubervilliers, les ouvriers de La Nationale ont fait grève. « *Certains l'ont fait parce qu'ils étaient obligés mais on a pris les devant, nous et celui qui a mis le drapeau là-haut pour dire qu'on était en grève, c'est mon frère Michel et qui a été foutu à la porte après, évidemment. Parce les grèves de 68, c'était quelque chose de sérieux. [..] Y avait plus à manger, on allait chercher du lait à la crèche pour le dernier petit frère il n' y avait plus rien. […] On faisait la grève sur le tas, on se relayait jour et nuit. Fallait remplacer les uns, les autres, le soir c'était plus les hommes que les gosses. […] ça a duré ben mai 68, ils ont remis l'essence le 1er juin 1968, ben je le sais parce que je me suis mariée et on y était à pied, à la mairie d'Aubervilliers, par M Karman, par André Karman il y avait la queue, je vous dis pas, il y avait 22 mariages.* » Les ouvriers se mariaient rarement à l'Eglise ! Simone et son mari s'étaient rencontrés à l'usine : « *Je l'ai connu à la Nationale mon mari. […] un ouvrier avec une ouvrière. On était jeune et beau à l'époque. […] J'avais 17 ans et lui 18. On s'est marié en 68, à presque 20 ans. [..] Il était charcutier de métier.* »

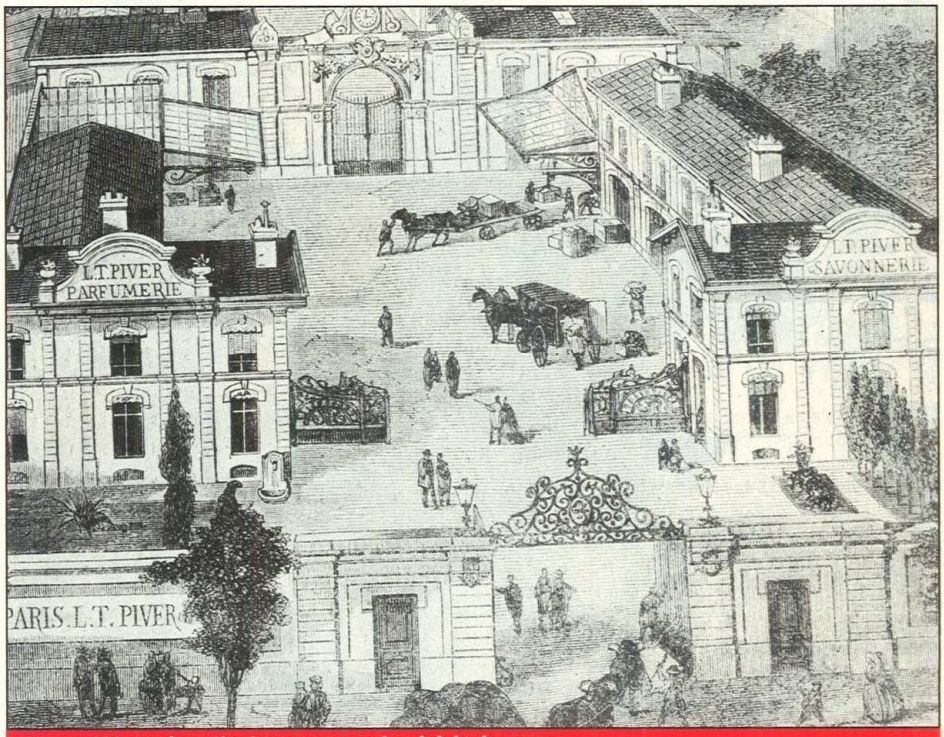
L'usine a fermé quelques années après. Depuis 1975, ce lieu abrite le Collège Jean Moulin et le gymnase Manouchian. Les usines, vestiges de l'âge d'or de l'industrie ont fait place, en cette fin des Trente Glorieuses, à des établissements scolaires qui allaient accueillir la première génération d'enfants d'ouvriers à accéder aux lycées et à l'enseignement supérieur. Et quoi de plus « symbolique » que de donner le nom du célèbre résistant français à une usine occupée pendant la Seconde guerre mondiale que de peindre sur la façade, le vers le plus célèbre du poème *Liberté, j'écris ton nom*, écrit par d'un autre résistant Paul Eluard ?

Dans : Aubervilliers mensuel, n°20, septembre 1988.

histoire

LES BONNES ODEURS DE PIVER

« *Rêve d'or* », « *Trèfle incarnat* », « *Corylopsie du Japon* », « *Azuréa* », des parfums au nom teinté d'exotisme dont les effluves émanent timidement au milieu de l'odeur pestilentielle des boyauderies, confèrent à l'usine Piver du 151 route de Flandre (avenue Jean Jaurès) un prestige qui provoque l'envie de toutes les jeunes apprenties d'Aubervilliers. Marie Kothe comme beaucoup d'autres n'a qu'une idée en tête depuis qu'elle a quitté l'école ; entrer dans cette usine dont les cheminées laissent échapper de si bonnes odeurs : « *Je voulais travailler chez Piver car ça sentait bon. La première fois que je me suis présentée, j'étais trop jeune. Je suis revenue l'année suivante et j'ai débuté comme apprentie aux spiritueux (1). C'était en 1908* ».



Piver : 108 années d'existence pour le plaisir du nez.

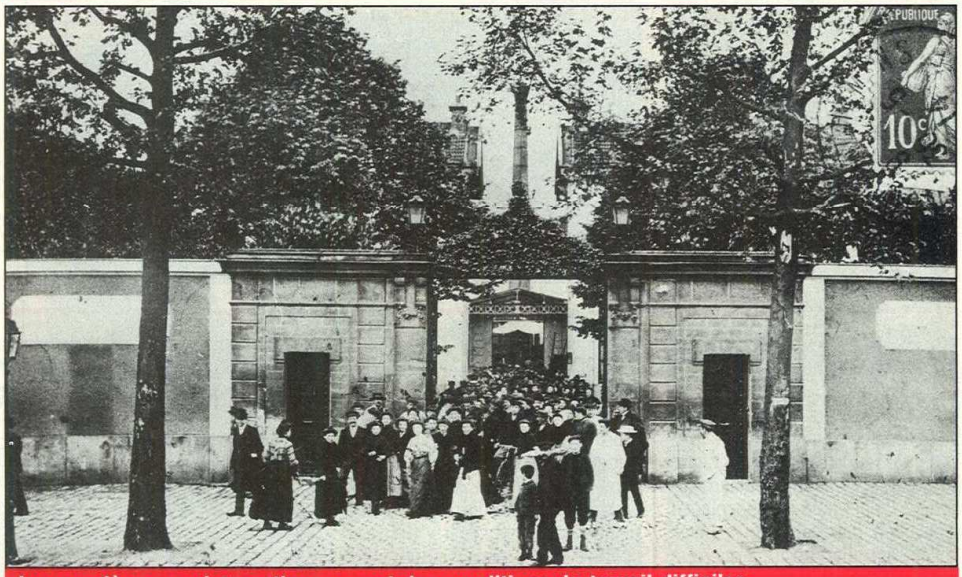
OUVRIÈRES « ARISTOCRATIQUES »

A cette époque, la fabrique de parfums et de savons Piver emploie près d'un millier de personnes dont une majorité de femmes ; vêtues d'un tablier à petits carreaux bleus et blancs toujours propre et parfumé, ces ouvrières « *aristocratiques* » (2) suscitent l'admiration des habitants. Leur travail est sans conteste moins répugnant que celui des boyaudières ou des trieuses de foies, mais il exige un certain savoir-faire : « *pendant un an, on apprenait le métier avec une plus ancienne* ».

La réalisation d'un flacon de parfum implique plusieurs actions : remplir le flacon, l'essuyer, le boucher, étiqueter et l'habiller. Cette dernière tâche qui consiste à mettre une faveur et un papier de oie autour du flacon doit être soignée. Elle est généralement confiée à la chef d'équipe qui est l'ouvrière la plus expérimentée. Le travail se fait à la chaîne par groupe de quatre. Les jeunes apprenties sont chargées de travaux les plus pénibles comme le transport des « *balarus* » (3) et travaillent debout. Seule la chef d'équipe est assise. Le travail qui commence à sept heures et s'achève à 19 heures est en outre rendu difficile par le rythme imposé. Le salaire calculé à la pièce contraint les ouvrières à des cadences élevées : « *Je remplissais jusqu'à 240 flacons par jour* ». Cette rapidité augmente les risques d'accidents, les coupures sont fréquentes. La respiration continuelle des vapeurs d'alcool peut provoquer également des troubles dont la gravité n'empêche pas cependant Marie Kothe de retourner travailler malgré l'avis du médecin : « *en cas d'accident ou de maladie vous n'étiez pas payée. Ils n'étaient pas si généreux que ça chez Piver !* ». Pourtant dès sa création sous le second empire, l'usine Piver est une entreprise prospère dont les produits sont prisés dans les grandes capitales

européennes.
C'est en 1865 qu'Alfonse Piver, propriétaire de la « *Reine des Fleurs* », l'une des parfumerie les plus renommées de Paris, ouvre une usine à Aubervilliers afin de développer ses activités. Depuis 1813, date à laquelle son oncle Louis Toussaint Piver est nommé directeur de la « *Reine des Fleurs* », la parfumerie Piver connaît en effet un formidable essor qui la place en tête du commerce de luxe de la parfumerie parisienne. Ses eaux de toilette, ses savons, ses éventails et ses cure-dents parfumés ainsi que ses crèmes aux vertus innombrables (pommade négritive pour noircir les cheveux, pommade de propreté contre la vermine, pommade de lys pour blanchir le visage, crème de limaçon pour préserver des rides...) attirent une clientèle aisée dans les magasins « chics » de Paris, Londres, Bruxelles et Barcelone ; Napoléon III lui-même apprécie la toute dernière création Piver, un savon au suc de laitue ! Cette réussite commerciale s'appuie sur l'utilisation des techniques les plus modernes de l'époque telle la vapeur et la chimie mais également sur un esprit d'innovation ; Alphonse Piver accumule les brevets d'invention. Son séchoir continu notamment assure un séchage meilleur et plus rapide des savons qui permet d'élever la production à 500 douzaines de savons par jour dès 1864. Face à ce dynamisme économique, les conditions de travail des parfumeuses stagnent.

Une des cours intérieures de Piver au début du siècle.



Les ouvrières « aristocratiques » ont des conditions de travail difficiles.

Documents : Coll. Claude FATH

LES PIVEREUSES D'AUBER-VILLIERS

Il faut attendre le puissant mouvement populaire de 1936 pour voir satisfaites des revendications importantes. Suzanne Hatier, jeune apprentie de 14 ans témoigne : « *Tout le monde était en grève. Nous les plus jeunes nous rentrions tous les soirs tandis que les anciennes se relayaient pour garder l'usine toute la nuit* ». Après quatorze jours d'occupation, les ouvrières obtiennent la journée de huit heures, les congés payés, le repos du samedi, l'augmentation des salaires et créent une section syndicale Cgt. Ces acquis sont cependant remis en cause avec la déclaration de guerre de 1939. Le manque de matières premières, les fréquentes coupures d'électricité entraînent une baisse importante des effectifs et des salaires : « *On ne travaillait plus qu'une semaine sur deux. Les ouvrières partaient* ». Cette épreuve de la seconde guerre mondiale porte un coup à l'activité de l'usine qui ne retrouve pas son dynamisme passée : « *Il y avait moitié moins de personnel. Ceux qui partaient en retraite n'étaient pas remplacés et on n'embauchait plus d'apprentis* ». Certains ateliers ferment comme la verrerie et la savonnerie ; aux cosmétiques, on arrête des fabrications telles les fards à joues et les poudres.
Au début des années cinquante, le développement de l'automatisation provoque de nouvelles compressions de personnel. Ce dernier bouleversement est d'ailleurs parfois vécu avec nostalgie : « *Le changement c'était bien. Avec les machines, le travail était plus facile mais on faisait moins beau qu'avant guerre. On enveloppait alors certains rouges à lèvres dans des feuilles de papier doré et les savons dans du papier de soie* ».
Jusqu'au début des années 1970, l'usine connaît un lent déclin. En octobre 1973 lorsque les 120 ouvriers de chez Piver reçoivent leur lettre de licenciement, l'émotion est grande : « *On en a eu gros sur le cœur. Plusieurs d'entre nous avaient cinquante ans de maison* ». Aujourd'hui il reste peu de choses pour attester des 108 années d'activité de cette usine à Aubervilliers ; des bâtiments de briques, quelques produits encore vendus à la Samaritaine... Seul le témoignage de celles qui s'appellent entre elles « *les pivereuses* » et dont beaucoup habitent toujours le quartier du Montfort, révèle l'empreinte laissée par la parfumerie Piver dans la mémoire ouvrière d'Aubervilliers.

Sophie RALITE ■

(1) Les spiritueux sont l'atelier des parfums.
(2) C'est ainsi que les nomme Léon Bonneff dans son livre sur Aubervilliers.
(3) Grands bidons de 20 litres que les ouvrières allaient chercher dans la cour chaque matin pour remplir leurs flacons.

Dans : Le Monde illustré, 20 novembre 1869 [Cote archives : AUB/1742]

GRANDES INDUSTRIES DE FRANCE

LA MAISON L. T. PIVER

DE PARIS

L'agrandissement de la capitale, reculant aux fortifications la zone de l'octroi, a nécessité le déplacement d'un grand nombre d'usines importantes ; par cette raison, M. L. T. Piver, fabricant de parfumerie, dont le dépôt principal est à Paris, boulevard de Strasbourg, n° 10, a dû reporter sa fabrique, qui existait à la Villette depuis cinquante ans, à Aubervilliers, route de Flandre, n° 57.

M. Piver a donc profité de cette circonstance pour faire construire son nouvel établissement sur les bases les plus larges. Il y a installé un matériel immense d'appareils perfectionnés et de machines nouvelles qu'il étudiait depuis longtemps.

La distribution des bâtiments est des plus heureuses : à l'entrée, deux beaux pavillons contiennent les logements du directeur et des chefs préparateurs.

Une première cour très-spacieuse dessert les magasins et bureaux, les salles d'emballage, le réfectoire des ouvrières, et enfin les écuries et remises.

Une grande grille, surmontée d'une horloge, sépare cette première cour d'une seconde non moins spacieuse; cette seconde partie de l'usine est spécialement affectée à la fabrication ; les bâtiments qui la composent sont occupés, y compris leurs sous-sols, par les générateurs à vapeur et le moteur, la savonnerie, la distillerie, et les divers autres laboratoires de la fabrication des parfums.

Il faut avoir vu, comme je l'ai fait, l'usine d'Aubervilliers pour se faire une idée de l'importance de l'industrie de la parfumerie; je veux parler ici de cette parfumerie délicate, fabriquée d'après les meilleures données de la science moderne, et non de ces préparations malsaines, dues à de grossiers mélanges, n'ayant de commun que le nom avec les incomparables produits que nous avons vus sortir de ce magnifique établissement, où rien n'a été négligé pour arriver à la perfection.

La fabrication des savons de toilette a particulièrement fixé mon attention.

J'ai vu ces immenses chaudières où s'émulsionnent et se saponifient des graisses et des huiles si belles et bonnes, qu'elles ne seraient pas repoussées de la table du gourmet le plus délicat.

Toutes ces matières claires et limpides se transforment en blocs nombreux de 1,000 à 1,200 kilos. C'est le savon épuré, lavé, purifié, de la plus grande pureté, de l'innocuité la plus absolue.

Plus tard, ces blocs, divisés en feuilles aussi minces que des cartes à jouer, tombent sur une série de toiles sans fin, et sont entraînés dans un parcours de 75 mètres au travers d'une étuve à courant d'air chaud et sec.

Puis le savon subit l'action des hachoirs, des broyeuses; renfermé dans un appareil spécial, il reçoit une pression de 200 atmosphères, et sort en longues bandes, qui sont divisées en tablettes d'un poids déterminé, et sont portées sous des presses, où elles reçoivent la forme définitive.

Quelques heures suffisent pour cette transformation, qui demandait autrefois plusieurs semaines.

Quelle perfection et quelle rapidité! C'est ainsi que journellement il se fabrique de 7 à 8,000 pains de savon de toutes sortes; le *savon au suc de laitue*, paraît-il, entre pour la plus large part.

On écrirait un volume pour décrire toutes ces machines et le rôle qu'elles jouent dans cette fabrication. Que de pompes : à eau, à air, à alcali, à alcool, aspirant dans des séries de réservoirs, bassins et fontaines, refoulant par une myriade de tuyaux dans un nombre infini de chaudières, cuves, bacs estagnons ! etc., etc.

La fabrication des eaux de Cologne, de lavande et autres, mérite une mention toute spéciale pour son système de filtrage et de distribution.

Qu'on se figure donc ce qu'est la fabrique d'Aubervilliers, quand on saura que tous les autres articles de la parfumerie exigent des appareils très-spéciaux et presque aussi nombreux.

Tout ce matériel est de l'invention de M. Piver ; son système de fabrication lui est propre; on comprend donc combien nous avons raison de la classer parmi les grandes industries de France, car, indépendamment de l'usine dont nous venons d'entretenir le lecteur, la maison Piver possède une autre fabrique à Grasse (Alpes-Maritimes) pour la distillation des fleurs, etc.

L'industrie de la parfumerie, industrie toute française, doit à la maison Piver ses progrès les plus réels; fondée en 1774, cette maison traversa les tourmentes révolutionnaires et financières sans recevoir la moindre atteinte à sa prospérité et à sa considération.

Indépendamment de son dépôt principal, elle a dû établir successivement cinq maisons pour la vente en détail dans Paris,

Boulevard Poissonnière, 9;
Place de la Bourse, 29;
Boulevard des Italiens, 23;
Place Vendôme, 28;
Rue de la Chaussée-d'Antin, 44.

Outre ces maisons, elle possède à Londres, 160, Regent Street, un des plus beaux magasins qu'on puisse voir, et a installé à Bruxelles, rue des Bouchers, 41, un dépôt pour la vente en gros.

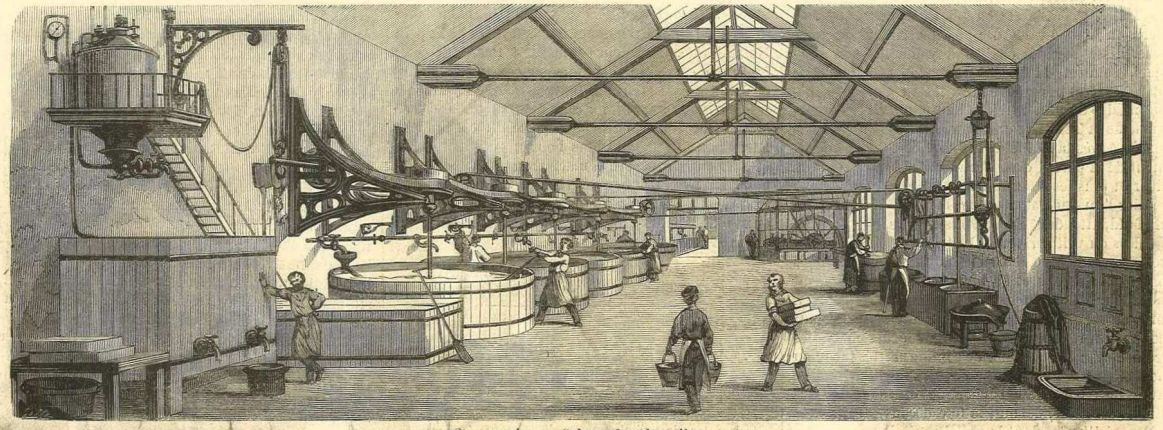
La conscience apportée dans la fabrication de ses nombreux produits, et le choix judicieux des matières premières, l'ont, depuis de longues années, placée et maintenue au premier rang de cette industrie qui honore notre pays.

Ces raisons ont mérité à M. Piver l'honneur d'être fournisseur de S. M. l'Empereur ; cette distinction éminente lui était bien due après les nombreuses récompenses par lui obtenues aux diverses expositions de l'industrie, tant nationales qu'étrangères.

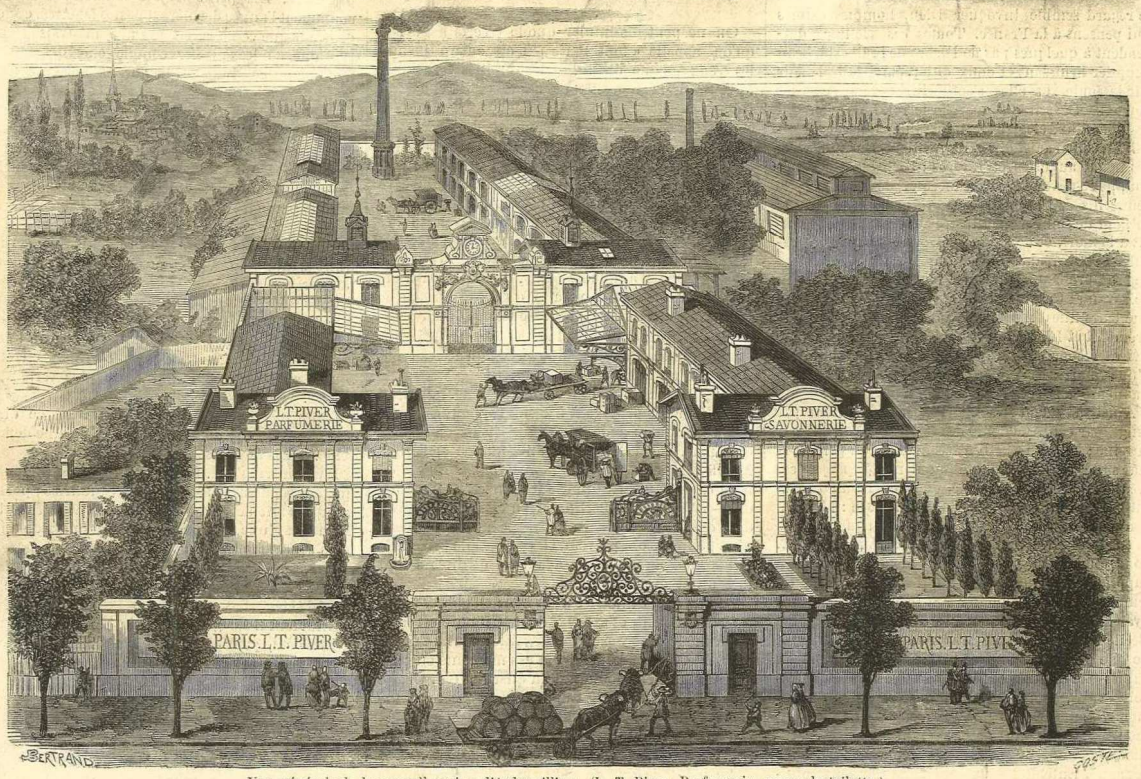
Mais la consécration la plus complète et la plus éclatante fut la croix de chevalier de la Légion d'honneur, accordée à M. L.-T. Piver « *pour la supériorité ancienne et soutenue dans la fabrication.* »

LÉO DE BERNARD.

Parfumerie. — Galerie des ouvrières (Eau de Cologne.)



Savonnerie. — Galerie des chaudières.



Vue générale de la nouvelle usine d'Aubervilliers. (L. T. Piver. Parfumerie, savon de toilette.)

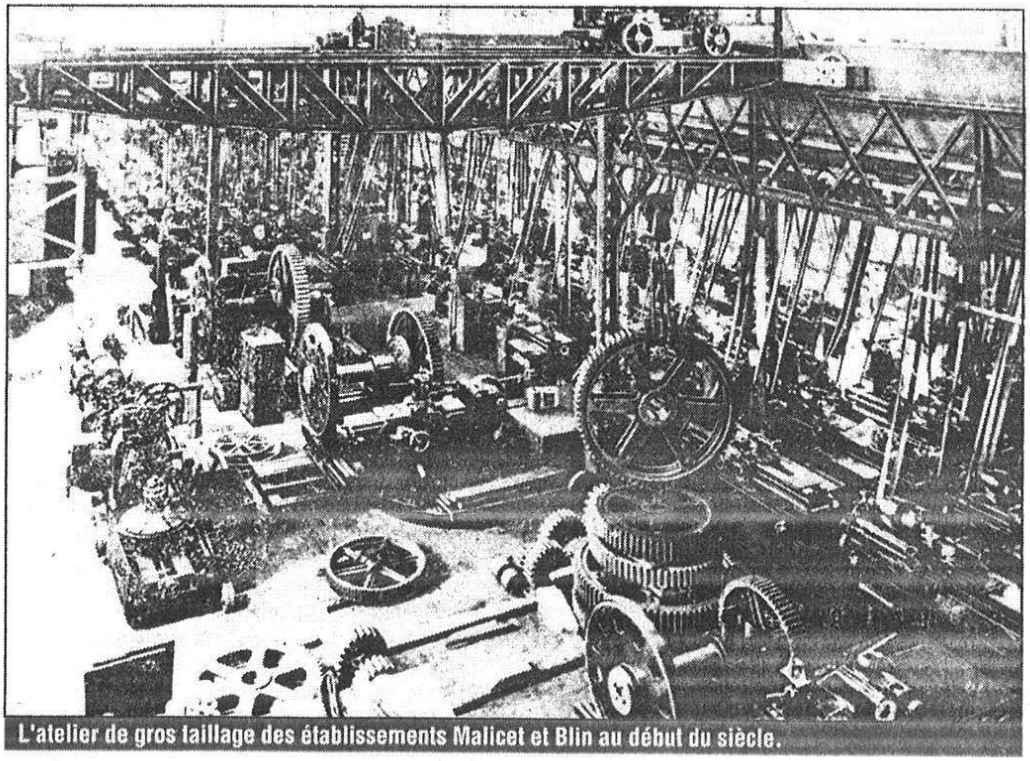
Dans : Aubervililers mensuel, n°28, mai 1989, p. 42-43

Malicet et Blin

LES PROFESSIONNELS DE MALICET

C'est à l'aube du XXème siècle que messieurs Malicet et Blin, fabricants de roulements à bille, d'engrenages et de pièces détachées pour automobile décident d'installer au 103 avenue de la République un petit atelier de mécanique de précision où ne travaillent alors que quelques dizaines d'ouvriers. A la veille de la première guerre mondiale, les établissements Malicet et Blin comptent déjà plusieurs centaines de travailleurs et leur renommée s'étend bien au-delà des frontières de l'hexagone comme le rappelle en guise d'entête de leur papier à lettre, la longue liste de prix et de médailles remportés à l'occasion des expositions universelles de Paris, de Bruxelles, de Liège et de Saint-Louis aux Etats-Unis. Durant la guerre, l'entreprise continue d'accroître sa capacité de production en embauchant 700 ouvriers supplémentaires et en développant de nouvelles fabrications comme l'ogivage des obus; une croissance que la crise économique des années 1930 et l'épreuve de la seconde guerre

Hautement qualifiés les « Gens de Malicet » étaient aussi le fer de lance des luttes ouvrières.

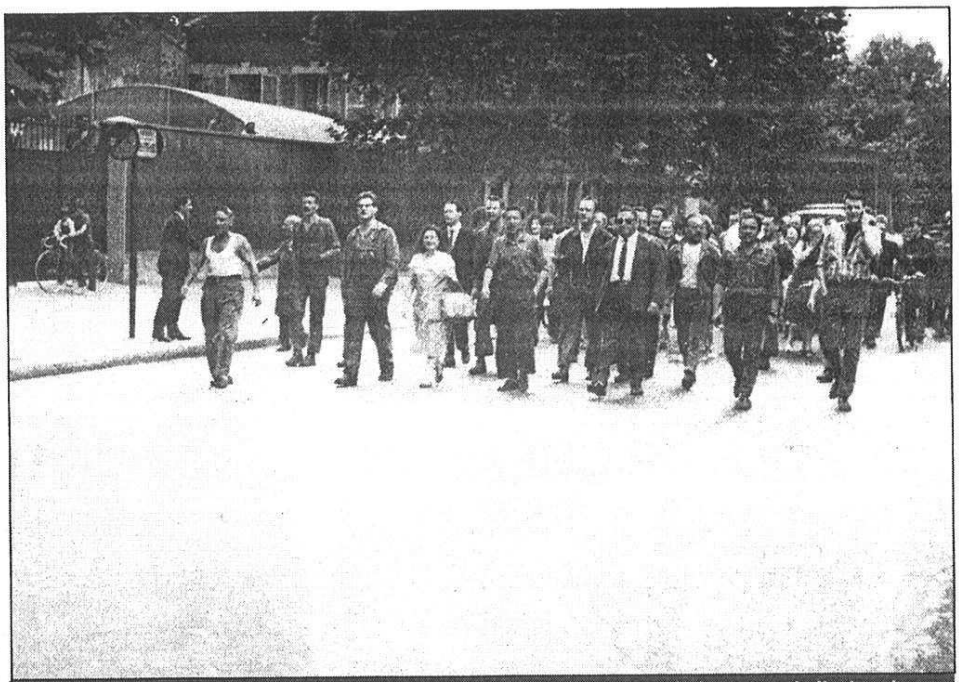


L'atelier de gros taillage des établissements Malicet et Blin au début du siècle.

mondiale ne semblent pas avoir fortement perturbées puisqu'à la Libération, elle est encore *"la plus grosse boite"* de métallurgie d'Aubervilliers.

DES OUVRIERS "PARFAITS"

Pour nombre d'anciens de chez Malicet, l'évocation de ce passé ne se fait pas sans une certaine considération: *"C'était une maison sûre dont on disait beaucoup de bien et où on était mieux payé qu'ailleurs. C'était aussi une référence de qualité, de bonne formation et de travail soigné"*. Ces propos élogieux empreints d'une petite pointe de fierté témoignent de la haute qualification demandée par Malicet à ses ouvriers qui, pour façonner des pièces dont la précision est fréquemment calculée au millième, doivent être *"parfaits"* ; une exigence que Gilbert Bussolari, ouvrier tourneur chez Malicet de 1943 à 1951, attribue à l'esprit de rigueur professionnelle qui anime la direction de l'entreprise et dont la nature évoque davantage *"le capitaine d'industrie"* que l'homme d'affaires: *"Elle formait ses propres ouvriers"* en mettant à leur disposition des professeurs et des salles de cours à l'intérieur même de l'usine. Cette attention portée aux "professionnels" de "l'atelier A" se manifeste cependant quelquefois au dépens des autres travailleurs principalement des femmes qui accomplissent dans "l'atelier B" des travaux nécessitant peu de compétence. Lorsque l'usine s'équipe notamment de nouvelles machines, "l'atelier A" est *"plus vite modernisé"* car *"le patron savait qu'il fallait prendre des précautions avec de bons professionnels et parfois même les cajoler un peu"*. Au contraire "l'atelier B" offre toujours *"un spectacle à la Zola avec sa forêt de courroies"* qui descendent du plafond et ses conditions de travail médiocres. Chargées de surveiller les machines d'où sortent les pièces usinées à "l'atelier A", les ouvrières y exécutent en effet un travail monotone et répétitif en respirant toute la journée des vapeurs d'huile émanant des machines surchauffées dont s'échappent par ailleurs des projections de graisse provoquant de nombreux désagréments comme *"l'eczéma d'huile"*. A cela s'ajoute le vacarme assourdissant des moteurs qui actionnent les 150 machines de l'atelier et dont certaines nécessitent en outre que l'ouvrière s'harnache le buste et les poignets afin d'éviter l'accident; un système de sécurité qui impose aux femmes une cadence de travail particulièrement éprouvante. Ces conditions de travail extrêmement dures ne laissent cependant pas indifférents les autres ouvriers. Même si la direction tente de limiter les échanges entre ouvriers et ouvrières au seul moment du repas, René Pineau, contrôleur à "l'atelier A" et secrétaire du syndicat C.G.T. de l'entreprise se souvient d'avoir lutté avec succès pour obtenir l'installation d'aérateurs et de récupérateurs d'huiles usagées permettant d'assainir l'atmosphère de "l'atelier B" qu'il n'hésite pas à qualifier de *"bagne"*; un terme sans doute un peu excessif mais dont la force souligne simplement l'exceptionnelle combativité qui anime la plupart des travailleurs de chez Malicet.



Photos d'Archives

1965 : l'une des dernières manifestations des ouvriers de Malicet contre la fermeture de l'entreprise.

LE PETIT RENAULT D'AUBERVILLIERS

A la fin des années 1950, l'usine compte 800 ouvriers dont 600 sont syndiqués à la C.G.T. ; un taux de syndicalisation particulièrement élevé qui résulte en fait d'une tradition déjà solidement établie puisque dès la première guerre mondiale, Malicet apparaît comme l'animateur et le principal acteur des luttes ouvrières à Aubervilliers. En 1917 notamment les ouvriers décident de cesser le travail pour exprimer leur soutien à la jeune révolution russe. Au printemps 1918, ils sont seuls à participer localement aux grèves pacifistes qui paralysent la région parisienne durant plusieurs semaines. L'audace de leurs revendications et l'isolement quelquefois de leurs actions n'empêchent cependant pas *"les gars de Malicet"* de devenir rapidement un *"symbole de lutte"* comme l'indique leur surnom "les petits Renault d'Aubervilliers": *"Il ne fallait pas grand chose pour que ça craque. Il faisait froid dans l'atelier et on débrayait aussitôt"*. Au-delà de l'anecdote, cette action révèle la formidable capacité de mobilisation de ces ouvriers dont la solidarité s'exprime à tout propos comme lors des grandes grèves de 1947: *"Dès la veille du déclenchement de la grève, la direction avait satisfait bon nombre de nos revendications mais pour soutenir les autres boîtes alentour on décida malgré tout de s'arrêter de travailler"*. Victime d'un accident, René Pineau se souvient également de la collecte organisée dans l'entreprise durant un an afin de l'aider. Ces luttes exemplaires expliquent les nombreux acquis obtenus très tôt par le personnel depuis *"la prime pour le départ en vacances des enfants"* aux quatre semaines de congés payés sans oublier la cantine gérée par le patron!:*"Dès qu'il nous voyait envahir l'escalier conduisant à son bureau, il cédait assez rapidement"*. Les ouvriers de Malicet ne peuvent cependant pas empêcher le rachat majoritaire de l'usine par la société suédoise S.K.F ainsi que l'exportation en Suède de technologies avancées mises au point chez Malicet comme "le tour à 6 broches" ou "la machine à billets". Au début des années 1960, l'industrie de la machine-outil subit en effet d'importantes restructurations. C'est l'époque où l'on enregistre 300 licenciements par semaine pour la seule métallurgie parisienne. A Aubervilliers, 2500 emplois sont supprimés dans cette même branche industrielle dont 500 chez Malicet! Au printemps 1966, le licenciement de plusieurs leaders syndicaux et politiques porte un coup fatal au mouvement de lutte contre la fermeture de l'entreprise; six mois plus tard la liquidation des établissements Malicet et Blin est achevée. Pour beaucoup de travailleurs, *"on arrachait là un bout du coeur d'Aubervilliers"!*.

Sophie RALITE ■

GRISET

Dans : http://www.atlas-patrimoine93.fr/pg-html/bases_doc/inventaire/fiche.php?idfic=001inv053

Précision sur la dénomination	: **fonderie et laminoir**
Appellation	: **Griset**
Commune	: **Aubervilliers**
Adresse(s)	: **115 rue Léopold Réchossière**

Inventeur - Informateur -Enquêteur	: Furio Antoine
Année de la découverte ou de l'enquête	: 2003
Rédacteur(s)	: Furio Antoine
Date de la rédaction	: 2003
Organisme	: service du patrimoine culturel de la Seine-Saint-Denis
Type d'étude	: étude thématique patrimoine industriel ; étude PLU
Qualification de la datation	: campagne(s) de construction
Date de construction	: 1920
Auteur(s)	: Lafarge (entrepreneur) ; Hennebique (BET)

Description

Cette fonderie parisienne créée en 1760 décide de s'implanter à Aubervilliers en 1919-1920, dans le but d'augmenter le potentiel productif de son site de la rue Oberkampf. L'usine d'Aubervilliers est dès son origine dotée d'un puissant matériel de laminage de finition et équipée d'un atelier de fonderie de cuivre et d'aluminium qui assurera la fabrication des ébauches jusqu'en 1953. Ce process très technique induit la construction d'un atelier de fabrication adapté, dont l'étude est confiée au Bureau d'études techniques Hennebique. Cette entreprise est reconnue internationalement comme la spécialiste des constructions en béton armé. Le fondateur, François Hennebique, a breveté un système de poutraison en T à étriers qui a révolutionné les modes de construction.

Sur le site, le béton est utilisé pour les structures et charpentes dans une liaison commune. Sa remarquable mise en oeuvre confère à l'ensemble une légéreté peu courante pour des constructions industrielles.

Griset (Aubervilliers) [001inv053]

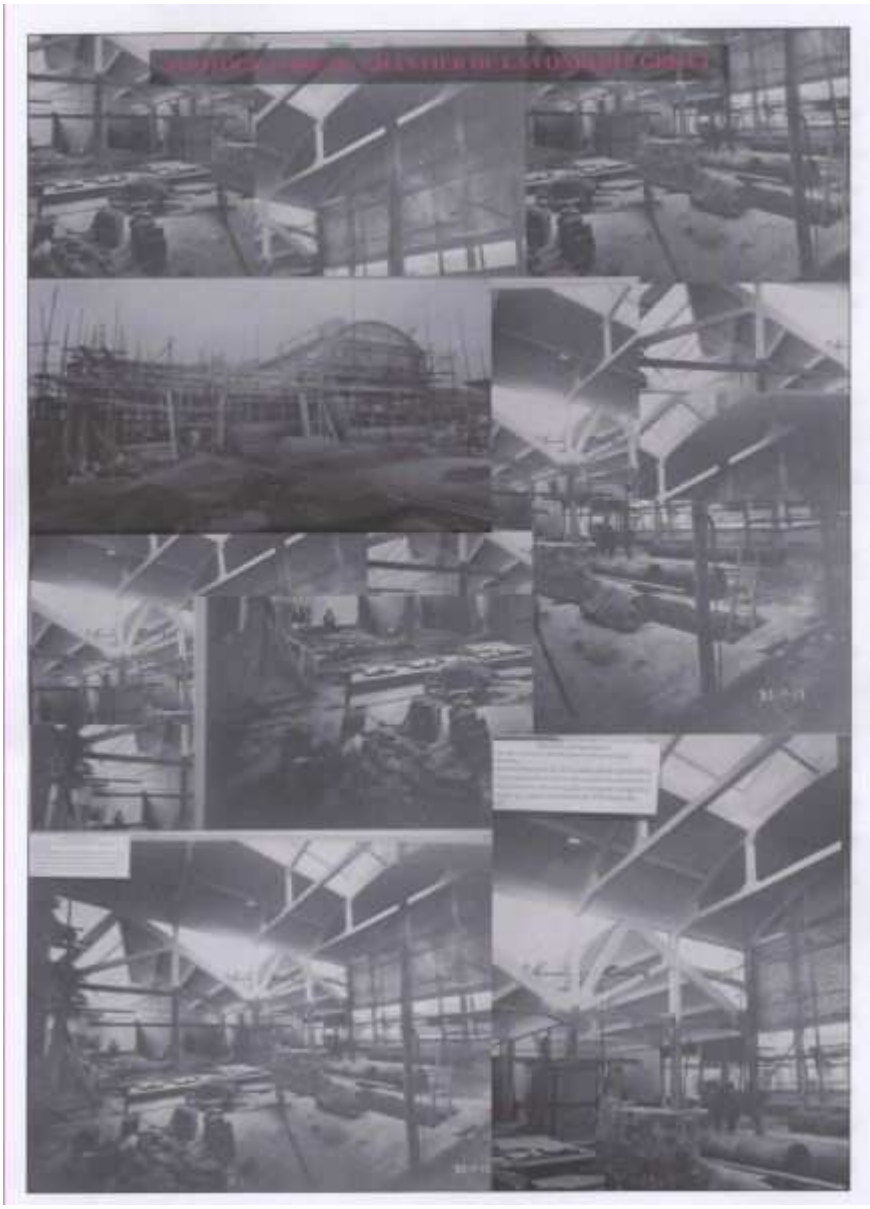
Entreprise Griset [1402]
Phot. A. Furio -
© Département de la Seine-Saint-Denis

Phot. A. Furio -
© Département de la Seine-Saint-Denis

Contacts
Direction de la Culture, du Patrimoine, du Sport et des Loisirs - Claude Héron. Chef de projet -Damien Simsen.- Direction de la Communication - Webmestre

Crédits
L'atlas de l'architecture et du patrimoine de la Seine-Saint-Denis est une réalisation du Conseil général de la Seine-Saint-Denis initiée dans le cadre du protocole de décentralisation culturelle. Développement informatique: Haytham Saleh (version 1) ; Damien Simsen (version 2) - Graphisme et maîtrise d'oeuvre: Qio (version 1); Sébastien Gueux (version 2)

Mentions légales
Directeur de la publication : M. Claude Bartolone, Président du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis - CNIL : Conformément à la loi n° 78-17 du 6 janvier 1978, - Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant, figurant sur nos bases de données. Il vous suffit pour cela d'en effectuer la demande à dsimsen@cg93.fr - ISSN 1954-3565



Auteur de l'image : Phot. A. Furio
Service producteur : Service du patrimoine culturel de la Seine-Saint-Denis
Type de document : autre document graphique
Date de création : 2004
Copyright : © Département de la Seine-Saint-Denis

<u>Dans</u> : « Griset le laminage des métaux non ferreux… depuis Louis XV ».

GRISET

le laminage des métaux non ferreux... depuis Louis XV

Une dynastie d'industriels

On se représente volontiers l'ancienne France comme un pays essentiellement rural et artisanal. Cependant, bien avant la Révolution, beaucoup d'entrepreneurs avaient créé leur propre maison, dont certaines continuent encore leurs activités, mais bien rares sont celles qui sont encore dirigées par leurs descendants. Tel est pourtant le cas de la société Griset, dont l'histoire dynastique peut se résumer brièvement.

Au milieu du XVIII^{e} siècle, Antoine Griset fonde une petite entreprise. Ses descendants directs lui succèderont à la tête de l'affaire jusqu'en 1859. A cette date une régence s'instaure, car le patron (déjà Centralien) est mort en laissant un héritier de cinq ans. Son oncle maternel Paul Schmidt assure l'intérim ; puis, en 1897, le dauphin Antoine Frédéric Jules Griset reprend la place de son père. Après lui, vient son fils Henri. Celui-ci se retirera en 1933, cédant son poste à son gendre Henri Durand-Texte (Centralien), et à son fils André Griset. En 1957, Gérard Durand-Texte (Centralien) — c'est la 8^{e} génération — entre dans la maison ; il en est aujourd'hui le président-directeur général. En 1981, Ludovic Durand-Texte, son fils, entre à son tour dans l'entreprise.

L'entreprise Griset est spécialisée dans la fonderie et le laminage des métaux non ferreux ; depuis deux ans, elle complète cette activité traditionnelle par un service d'engineering. De génération en génération, elle s'est suffisamment développée pour être en mesure d'affronter de puissants concurrents. Mais elle a débuté modestement...

Modernisation des équipements et diversification de la production

C'est en 1760 qu'Antoine Griset quitte le berceau familial — Boulogne-sur-Mer — pour s'installer à Paris. Il monte, dans le Marais, un petit atelier de fonderie où il travaillera surtout les métaux précieux pour une clientèle d'orfèvres.

Son fils Antoine Alexandre lui succède, et, pour développer l'affaire paternelle, met en service de petits laminoirs à bandes qui sont mus soit à bras d'homme, soit au moyen d'un manège que fait tourner un cheval. (Signalons ce progrès technique, car jusqu'alors les laminoirs produisaient exclusivement des planches de cuivre ou d'alliage.)

C'est dans son atelier du Marais, que fut laminée la plaque de platine de laquelle fut tiré un objet historique : la copie du mètre-étalon qui est exposée au Conservatoire national des Arts et Métiers.

En 1813, son fils lui succède et l'affaire jouit déjà d'une certaine notoriété, car, d'après une lettre trouvée dans les papiers de famille « le nom de Griset est glorieusement connu ».

La fonderie et les laminoirs sont transférés en 1825 en un lieu du « terroir de Belleville », qui est, de nos jours, le 123 de la rue Oberkampf (XI^{e} arrondissement de Paris).

Le 4^{e} du nom, Antoine Etienne Jules, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1842) prend la tête de la maison en 1855, mais meurt prématurément. Paul Schmidt assure alors la relève.

Si pendant la première moitié du XIX^{e} siècle, le plaqué argent — qui avait pris une grande extension avec l'orfèvrerie et aussi la daguer-

réotypie — était la principale fabrication de la maison, dès 1850 la production de cuivre égalait cette dernière, et cinq ans plus tard en représentait le double.

Tous ces produits étaient livrés en bandes, spécialité de la maison, qui était seule alors à les produire en France. L'atelier comportait 17 laminoirs, entraînés par une machine à vapeur de 14 HP. Le chiffre d'affaires annuel oscillait autour de 350 000 francs, laissant un bénéfice de 50 000 francs pour une production totale de 60 tonnes.

Sous la direction du « Régent » Paul Schmidt, le matériel est totalement renouvelé, et est maintenant actionné par une machine à vapeur de 40 HP. Tout est prêt pour l'Exposition universelle de 1867, et à cette époque la maison est la première en France dans ce domaine. Elle obtient la médaille d'or à l'exposition de 1878, et sera classée hors concours à celle de 1889.

La fabrication du laiton et du maillechort progresse en volume ; et, surtout, **l'aluminium fait son apparition.** Griset est le premier à laminer ce nouveau métal dont le prix est alors le même que celui de l'argent.

En 1897, Jules Griset — cinquième génération en ligne directe — rachète à son oncle ses parts et prend la direction de la maison. Il remanie et modernise le matériel ; il fait installer, en 1900, une machine à vapeur de 150 HP. Son fils Henri, grand-père du dirigeant actuel, lui succède le 1er janvier 1910.

Il n'y a jamais de situation acquise. La concurrence est virulente, et toutes les grosses firmes, implantées en province, travaillent avec des frais généraux sensiblement plus bas qu'à Paris. Aussi, Henri Griset, certes, acquiert un matériel plus performant, mais cherche surtout à développer la maison « verticalement », c'est-à-dire à utiliser ses propres produits. Ainsi un nouvel atelier d'étirage est implanté, et deux filiales, dirait-on aujourd'hui, sont créées : « Les Articles Métalliques », affaire de découpage et emboutissage, et une fabrique de rivets, aujourd'hui « RIVEX ».

D'autre part, l'établissement de la rue Oberkampf étant devenu trop exigu, il est décidé de le dédoubler. Un terrain de 10 000 m² est acheté à Aubervilliers ; sa surface est bientôt portée à 15 000 m². L'usine d'Aubervilliers est inaugurée en 1920 ; elle abrite une fon-

derie de cuivre et d'aluminium, et un puissant matériel de laminage qui, combiné avec celui de Paris, permet à la maison de lutter efficacement avec la concurrence.

Henri Griset se retire le 31 décembre 1933, après avoir mis son affaire en S.A.R.L. Ses enfants, Henri Durand-Texte et André Griset, en prennent la direction.

Comment Griset devient le premier lamineur indépendant

Pendant la seconde guerre mondiale, les ateliers fonctionnent au ralenti. (Les métaux sont rares, et à l'arrivée des Allemands, tout le stock de cuivre a été dissimulé çà et là ; ils n'en trouveront pas un kilo.) Après la guerre, on décide de regrouper toutes les fabrications à Aubervilliers où une nouvelle usine est en construction. C'est chose faite en 1950 ; seul, le siège social est maintenu rue Oberkampf (en 1964, il sera transféré à Aubervilliers).

En 1953, avec André Griset, et sous son impulsion, une dizaine de petits lamineurs abandonnent la fonderie et le laminage à chaud des alliages de cuivres : dans leur position économique, ils ont intérêt à sous-traiter avec une grande compagnie. Griset peut alors concentrer ses efforts sur le laminage à froid et la finition.

A cette époque, la société développe son bureau d'études afin de réaliser ses propres installations. Et bientôt, forte de son savoir-faire, elle associe la société Gévelot à un nouveau projet. Les deux entreprises s'accordent pour financer à part égale la création d'une usine capable de les fournir en ébauches de cuivre, laiton, bronze et aluminium. Elles constituent à cet effet la Compagnie Française de Fonderie et de Laminage (C.F.F.L.). L'usine (fonderie et ligne de laminage à chaud), dont l'engineering est confié à Griset, commence à tourner en 1968. Fonctionnant comme prévu, elle livrera annuellement aux deux partenaires 15 000 tonnes d'ébauches à des prix très intéressants.

A travers la C.F.F.L., Griset est désormais son propre fournisseur. En recouvrant son indépendance, la maison accroît considérablement la valeur ajoutée de ses produits et se trouve en mesure de réaliser de nouveaux progrès, d'autant que sa productivité a triplé entre 1960 et 1970.

Le petit lamineur est en train de redevenir le premier lamineur indépendant. En 1971, il absorbe un confrère. En 1973, il produit une valeur ajoutée de 30 millions de francs.

Nouvelle implantation, performances accrues

L'usine inaugurée en 1968 a été construite à Issy-les-Moulineaux, sur un terrain appartenant à Gévelot. Le protocole d'accord prévoyait sa transplantation ultérieure dans un autre site ; or, l'échéance approche. Griset, qui étouffe à Aubervilliers dans des bâtiments surencombrés, a besoin d'espace pour poursuivre son expansion. Son choix se porte sur un terrain de 10 hectares, situé à Villers-Saint-Paul, près de Senlis.

Griset cède ses parts à la C.F.F.L. et met en chantier, sur ses propres plans, une nouvelle usine conçue à la mesure de ses besoins, avec un matériel encore plus performant que celui d'Issy-les-Moulineaux. Elle commence à fonctionner en novembre 1975, mais ne sera vraiment terminée qu'en 1978. Son financement a été réalisé, pour 80 %, avec des capitaux propres — et avec un grand souci d'économie, tant au niveau de l'investissement qu'à celui de l'exploitation future. Cette nouvelle implantation va permettre une réorganisation des fabrications.

Cette nouvelle usine (10 000 m², 8 000 kW) va regrouper toutes les activités « amont » : fonderie laiton et cuivre, fonderie bronze, fonderie aluminium et ligne de laminage à chaud et à froid. L'usine d'Aubervilliers sera désormais spécialisée dans le laminage à froid et la finition du cuivre et de ses alliages, car les fabrications d'aluminium sont regroupées à Villers-Saint-Paul.

A l'origine de Griset Engineering : un bureau d'études efficace

En 1957, quand Gérard Durand-Texte, aujourd'hui président de Griset, entre dans la société, il prend la direction du bureau d'études. Ce service se compose alors de quelques dessinateurs. Son rôle va rapidement gagner en importance. Il est d'abord appelé à améliorer les machines existantes. Puis on lui demande de concevoir de nouvelles petites machines... pour en arriver à la construction de laminoirs.

Le « know how » s'affine et s'accumule, et en 1964, la société Griset assure l'entière ingénierie de l'usine Griset-Gévelot (C.F.F.L.) ; c'est évidemment une merveilleuse occasion de réaliser du matériel original, d'approfondir ses connaissances en fonderie, et en particulier de mettre au point un procédé nouveau : la coulée continue horizontale pour le bronze, que Griset sera un des premiers au monde à appliquer.

En 1972, après une visite fortuite de lamineurs japonais, la société vend 4 laminoirs de sa conception qui seront installés près d'Osaka.

En 1976, elle construit l'usine « amont » de la Monnaie de Taïwan (fonderie et atelier de laminage et de finition).

Entre-temps, le bureau d'études a entrepris de bâtir l'unité de Villers-Saint-Paul.

Les résultats obtenus en ces différentes occasions ont prouvé que l'activité de ce service était fiable et rentable. C'est ce qui a amené la maison à créer, en 1978, un nouveau département : « Griset Engineering » — études, construction, installation, mise en service de machines (laminoirs, cisailles, fours, machines de coulée, etc.) et formation du personnel. En prenant cette décision, les dirigeants de Griset ont naturellement pensé aux larges débouchés offerts par les marchés étrangers.

1960 - 1980 : le tonnage traité multiplié par 4, la valeur ajoutée multipliée par 6 (en volume)

Griset emploie 300 personnes, et fait tourner deux usines :

— l'unité d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), avec une surface couverte de 8 000 m², et une puissance installée de 4 000 kW ;

— l'unité de Villers-Saint-Paul (Oise), avec une surface totale de 100 000 m², une surface couverte de 10 000 m² et une puissance installée de 8 000 kW.

Le tonnage traité en 1980 représente quatre fois celui de 1960 (1).

(1) Progression significative car, en France, le tonnage de non-ferreux traité par l'ensemble de la profession n'a guère varié depuis 1973.

Dans le même temps, **la valeur ajoutée** par tonne a augmenté de 50 %, puisque depuis 1968 les fabrications partent de la fonderie (alimentée par des lingots ou déchets) et non plus d'ébauches (coils) fournies par l'extérieur.

La clientèle de la maison est uniquement formée par des industriels — notamment des découpeurs et des emboutisseurs. On peut dire que tous les secteurs sont intéressés : l'électronique, l'électricité, la mécanique, le gros et le petit appareillage ménager, la chimie, les télécommunications, le bâtiment, l'automobile, l'armement...

A noter qu'en 1972 Griset prend le contrôle des Ets SISMAN, entreprise spécialisée dans la fabrication des capsules en aluminium pour bouchage des emballages de produits pharmaceutiques, ancien client que Griset avait porté sur les fonts baptismaux (C.A. 15,5 MF) dont 5 MF à l'exportation pour 5,40 millions de capsules fabriquées.

La situation de Griset en 1980 est la suivante :

	Millions de francs
— Chiffre d'affaires	125 HT
— Valeur ajoutée	59
— Cash-flow	7
— Capitaux propres	50
— Total des actifs	75
— Dettes à plus d'un an	4,7
— Stock	35

La production de laminés couvre approximativement 50 % des besoins du marché français en bronze, 10 % en laiton, 10 % en cuivre, 5 % en aluminium. 35 % du bronze laminé, et environ 20 % de la production traditionnelle sont exportés (avec une valeur ajoutée d'environ 10 millions de francs).

Quant au département Engineering, il fait pratiquement la totalité de son chiffre d'affaires à l'étranger. On estime que son activité est appelée à se développer. Un peu partout dans le monde, les fonderies utilisent de plus en plus les lignes de coulée continue horizontale ; ce procédé, que Griset a mis au point, est une bonne spécialité. En outre, Griset Engineering a le grand avantage, vis-à-vis d'autres constructeurs, d'être également utilisateur des machines proposées à la clientèle qui pourra bénéficier de tout le « know how » de Griset dans le domaine de la fonderie et du laminage.

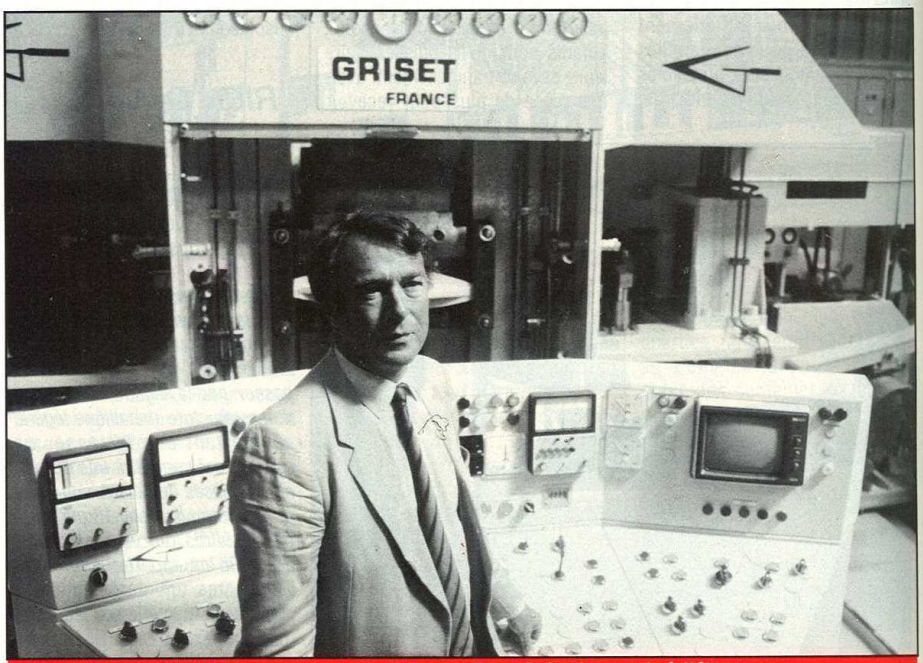
Dans : Aubervilliers mensuel, octobre 1989

REPORTAGE

GRISET: DEUX SIÈCLES POUR UNE TECHNOLOGIE DE POINTE

Décidément la rue de la Motte ne cesse de rajeunir! Alors que du côté de la rue de Presle, l'important programme d'activités industrielles avance à grands pas, l'autre extrémité de la rue est depuis peu élégamment ponctuée d'un nouvel immeuble construit, lui, par la société Griset. Façades émaillées de glaces réfléchissantes, invisibles mais bien utiles, 36 places de parking; l'ensemble améliore sans conteste l'environnement des riverains tout en respectant la tradition depuis toujours industrieuse de cette partie de la ville. Il abrite en effet 2900 mètres carrés de bureaux et d'ateliers à la disposition d'une douzaine de petites et moyennes entreprises, sans aucun lien avec l'usine de la rue Réchossière. Simplement en quête de locaux. Tous sont d'ailleurs pratiquement réservés. Doit-on voir dans ce succès les prémisses d'une activité immobilière dans une entreprise dont le savoir faire estampille depuis longtemps la fonderie et le laminage des métaux non ferreux? *«Absolument pas!* répond catégoriquement Gérard Durand Texte, Président Directeur Général de la société. *Ce projet nous aide simplement à financer nos propres investissements et sa réalisation ne réduit absolument pas l'activité industrielle du site».* D'ailleurs entre le travail du cuivre, du bronze, de l'aluminium... Et Griset, c'est un peu l'histoire d'une liaison qu'avec le temps chacun aurait renoncé à rompre. C'est même devenu une affaire de famille, depuis ce jour de 1760 où un ancêtre du nom d'Antoine Griset ouvre dans le Marais une petite fonderie spécialisée dans les métaux précieux destinés aux orfèvres. C'est de son atelier que sortira l'un des premiers fleurons de la dynastie: la copie du mètre étalon exposé au Conservatoire des Arts et Métiers. Huit générations plus tard, Griset est aujourd'hui le seul lamineur français indépendant. La société possède deux usines, (l'une à Villers-Saint-Paul, dans

La société Griset, c'est l'histoire d'une petite fonderie créée au XVIII[e] siècle, devenue aujourd'hui le fer de lance d'une technologie contemporaine.



Gérard Durand - Texte devant un laminoir de la dernière génération vendu à l'étranger

l'Oise, l'autre rue Réchossière), produit 50% des besoins français de bronze laminé, 10% des besoins de cuivre laminé, 10% de ceux en aluminium et réalise avec 260 salariés (170 à Aubervilliers) un chiffre d'affaire de 250 millions de Frs. Dans un vaste magasin de cisaillage et de finition, des dizaines de bobines impeccables laissent à peine deviner le dédale de la fabrication. *«Elles sont découpées à la longueur, à l'épaisseur, à la largeur, après avoir été parfois mises en forme à l'aide de procédés que la maison garde jalousement secrets»*. Elles seront livrées dans les ateliers de découpe ou d'emboutissage, quand ce n'est pas chez Siemens ou chez Alsthom pour ne citer que quelques grands, afin de devenir des pièces que l'on retrouve un peu partout: dans le bâtiment, l'automobile et l'aéronautique, l'ordinateur et les appareils électroménagers.

«ILS ACHÈTENT LE LAMINOIR.»

Avant d'en arriver là , les bobines de métal arrivent de l'Oise, comme de vulgaires rouleaux de papiers, sales, épaisses. Ces «ébauches» sont d'abord déroulées sur une «décapeuse» qui leur donne le luisant du Miror. Elles seront ensuite recuites en bobine ou dans des «fours en ligne», juste le temps d'attendrir le métal avant qu'elles ne passent et repassent entre les cylindres d'acier du laminoir «jusqu'à l'épaisseur que l'on veut». Entouré de ses circuits informatiques, d'alimentation, de refroidissement, l'un d'eux attire l'attention. Il porte l'estampille Griset. L'entreprise fabriquerait-elle ses propres machines? En fait, depuis l'aieul qui mettait au point sur le pavé parisien le premier laminoir à bande, l'entreprise n'a cessé de d'abord faire appel à son capital de savoir-faire pour entretenir, rénover, réinventer son parc machines. *«C'est toujours l'occasion d'approfondir nos connaissances en fonderie, de mettre au point de nouveaux procédés»*. Comme la coulée continue du bronze que Griset a été l'un des premiers au monde à réaliser. Les retombées sont parfois inattendues comme celles qui devaient suivre la visite de ces industriels japonais, en 1972.

Photo : Willy VAINQUEUR

Découpe des « métrages » de métal sur une ligne de cisaillages

Dernières finitions sur une bobine de CuSN3 Zn9: un mélange d'alliage et de savoir faire

En regardant couler le cuivre, ils décident d'acheter le laminoir!
Le mouvement est lancé. D'autres contrats suivront au Japon, en Chine, au Mexique, aux Etats-Unis. Au rythme à peu près régulier d'une commande tous les deux ans, les ingénieurs et techniciens du département engineering réalisent aujourd'hui 10% du chiffre d'affaires de l'entreprise en concevant à 90% pour l'exportation des machines dont le degré technologique peut aller jusqu'à la commande vocale. *«Cette activité reste limitée bien que la demande mondiale d'équipements lourds soit très importante»* explique-t-on.

« DES CRITÈRES DRACONIENS»

Dans un marché largement dominé par les américains et les allemands, où la France a depuis longtemps déclaré forfait, n'est-il pas tentant de relever le défi? *«Ce n'est pas notre vocation,* reprend Gérard Durand Texte, *ces contrats représentent des terrains d'expérimentation exceptionnels et amortissent d'autant nos efforts de recherche et de développement»*.
C'est bien par la qualité des produits laminés que la société entend d'abord continuer de briller. *«Les critères de qualité sont de plus en plus draconiens,* souligne-on à la fabrication, *pas question de laisser passer la plus petite rayure, la moindre bavure.»* Ce souci de perfection, de présentation, occupe manifestement une place importante dans les projets de l'entreprise. Passé les caps technologiques, elle s'emploie, comme le montre le vaste atelier-magasin flambant neuf, le long de la rue Réchossière, à rénover une usine qui depuis son inauguration en 1920 accuse quelques rides. Les murs aussi témoignent à leur façon de la rude liaison nouée depuis soixante dix ans entre l'homme et la matière. Amorcée depuis quelques années, avec notamment le départ de 2 laminoirs, cette modernisation s'accompagne d'une réorganisation de la fabrication: dans l'Oise, la réception des lingots de métal, les fours d'alliage, les lignes de laminage de 50 mètres de long; l'activité «lourde» avec son côté forges de Vulcain. À Aubervilliers, le siège de l'entreprise, les ateliers de cisaillage, de parachèvement, bref toute la partie de technologies «fines», fait finalement d'un morceau de métal brut une pièce d'orfèvrerie industrielle dans laquelle le tour de main d'Aubervilliers est depuis longtemps passé maître.

Philippe CHÉRET ■

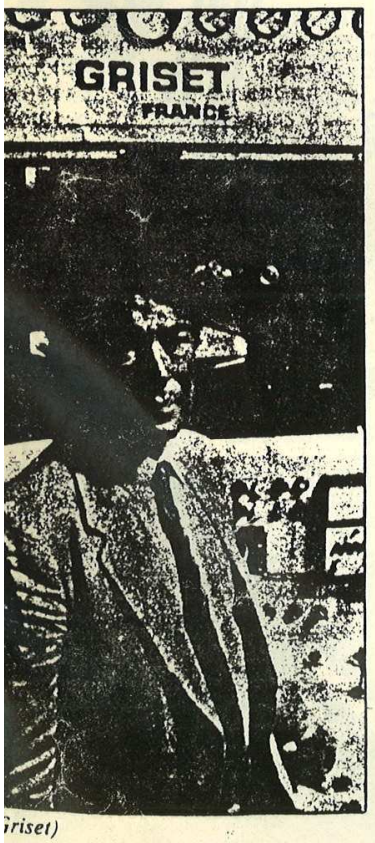
<u>Dans</u> : « Griset : un fondeur qui crée ses machines ».
Cote archives : AUB/157

GRISET

Un fondeur qui crée ses machines

Ce spécialiste des non-ferreux a résolu le problème de la coulée continue du bronze. Même les Japonais achètent sa technologie.

Les activités de fonderie et de laminage d'alliages non ferreux de Griset se répartissent entre les deux usines de Villers Saint Paul et d'Aubervilliers. La première rassemble la totalité de la fonderie avec trois unités distinctes pour le bronze, le laiton et l'aluminium. Elle possède également une ligne de laminage à chaud et une ligne de laminage d'ébauche à froid. Les coils d'aluminium sont entièrement terminés à Villers Saint Paul. Par contre, l'ensemble des cuivreux (bronze, cuivre, laiton) est envoyé sous forme de coils ébauchés à l'usine d'Aubervilliers pour leur affinage final. La plupart des installations sont conçues et montées par Griset. « Sauf erreur de conception, cette solution nous coûte de trois à quatre fois moins cher que l'achat de matériel à des constructeurs », précise Gérard Durand-Texte. En 66, une usine complète a été construite par Griset (fonderie et laminage) pour un prix identique à celui du seul laminoir à chaud du commerce...
Afin de se maintenir en position de leader, Griset n'a cessé d'innover. « Nous sommes les pionniers de la coulée continue du bronze. Il nous a fallu 6 ans pour résoudre le problème. » Le bronze possède la regrettable propriété de ne pas se laisser laminer à chaud. Il est donc très intéressant de l'obtenir directement à la sortie du four de fusion en épaisseur moyenne. Le système de coulée continue de Griset produit des bandes de bronze de 15 mm d'épaisseur sur une largeur de 450 mm à la vitesse de 200 mm/min. « Nos essais sont concluants pour une vitesse de 300 mm/min ».



riset)

Des installations intégrées : de la coulée au laminage à froid en passant par le fraisage.

En production courante, la ligne de coulée continue fournit 500 kg/h de coil de bronze. Sur la même ligne, on trouve une fraiseuse spéciale conçue par Griset, qui retire la couche oxydée du coil. La bande est ensuite enroulée automatiquement en fin de ligne et coupée lorsque le poids désiré est atteint. Griset affectionne particulièrement ce genre d'intégration des

GERARD DURAND-TEXTE

« La société Griset est probablement l'une des plus anciennes entreprises françaises toujours dirigée aujourd'hui par la famille fondatrice. » La fonderie Griset est en effet créée en 1760 dans le quartier du Marais à Paris. En 85, « l'héritier » se nomme Gérard Durand-Texte. C'est en 1957, au sortir de l'Ecole centrale, qu'il entre dans l'entreprise familiale. Après la retraite de son père en 60 et la disparition brutale de son oncle en 64, il se retrouve seul à la tête de l'usine qui, depuis 63, est entièrement regroupée dans ses locaux actuels d'Aubervilliers. En 77, une nouvelle unité est créée à Villers Saint Paul, près de Creil dans l'Oise. Aujourd'hui, les deux usines produisent 10 000 tonnes de coils en alliages non ferreux par an. Elles comptent 265 personnes dont 80 à Villers Saint Paul et 185 à Aubervilliers. « Le fleuron de notre couronne reste le bronze laminé dont nous produisons 180 tonnes par mois. Nous couvrons 50 % du marché français et nous exportons 45 % de notre production de bronze. » Une autre activité de Griset née presque par hasard en 71. « Des Japonais avaient visité nos installations de fonderie et de laminage que nous dessinons et montons nous-mêmes. Peu après, ils nous ont commandé 4 laminoirs qui fonctionnent maintenant au Japon. » Depuis, le département Griset Engineering, créé en 78, a vendu 4 laminoirs au Japon et 3 à Formose. Une activité complémentaire intéressante. Chaque laminoir coûte 15 MF.

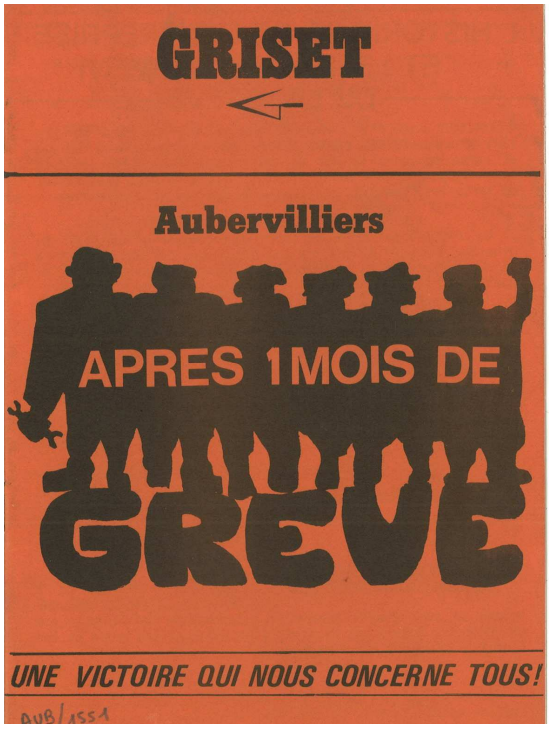
►►► GRISET

différentes opérations d'élaboration : de la coulée à l'enroulement final en passant par le laminage à chaud, le fraisage et les laminages à froid. Elle a réalisé plusieurs lignes de ce type pour l'exportation, surtout au Japon !

Le traitement de l'aluminium, du cuivre et du laiton ne pose pas les mêmes problèmes que le bronze. Il est possible de les laminer à chaud. Griset utilise un système de coulée semi-continue qui produit des lingots de 200 mm d'épaisseur, 400 mm de large et 3,5 m de long qui sont ensuite réchauffés dans un four à 800° C pour être laminés à chaud à l'épaisseur de 12 mm. La finition par laminage à froid est alors possible. On obtient des épaisseurs minimales de 0,1 mm pour les cuivreux et de 0,06 mm pour l'aluminium. « Les épaisseurs courantes que nous réalisons vont de 0,2 à 0,5 mm. » La clientèle de Griset est variée. « 20 % de notre production est destinée à l'automobile »,indique Gérard Durand-Texte. Pour le reste, on trouve les fabricants de transformateurs, de composants électroniques ou de chauffe-eau pour le cuivre, les producteurs de pile et de connexions pour le laiton et le bronze et un marché très diversifié pour l'aluminium : cycle, électroménager, capsule d'emballage...

Michel Alberganti

<u>Dans</u> : Griset : Aubervilliers après 1 mois de grève, une victoire qui nous concerne tous !
Cote archives : AUB/1551



L'HISTORIQUE DE L'ENTREPRISE ET LE DECLENCHEMENT DE LA GREVE

GRISET est l'une de ces rares entreprises fondée il y a deux siècles (1760) à être restée dans la même famille et porte toujours le nom de son fondateur. En 1918 commence la construction de l'usine d'Aubervilliers où sont transférées de Paris les Fonderies d'alliages de cuivres et d'aluminium.

En 1948, l'ensemble des activités industrielles sont regroupées à Aubervilliers. La société Griset est une entreprise de premier plan dans sa branche. La plaque de platine dans laquelle fut tiré le mètre étalon, qui se trouve au Conservatoire des Arts et Métiers, fut laminée par la société Griset

LE BUSTE DU PATRON EST TOUJOURS (aujourd'hui encore) A L'ENTREE

L'usine d'Aubervilliers est aujourd''hui spécialisée dans le travail à froid du cuivre et de ses alliages.

Cette entreprise a toujours reposé sur une réussite technique et un certain paternalisme qui facilita l'exploitation des ouvriers.

A plusieurs reprises et à différentes périodes des ouvriers se sont élevés contre le paternalisme Griset mais non pas réussis. Depuis des dizaines d'années, pas une grève et une condition ouvrière qui s'aggrave.

Il y a quelques mois, des ouvriers s'organisent dans une section syndicale CGT. Il sont élus délégués.

Le 3 Mai 1982, avec la grande majorité des ouvriers, ils votent la grève. Un mois plus tard, c'est la victoire contre le paternalisme Griset.

Maintenant il faudra compter avec les travailleurs.

Ils veulent le développement de la société, mais pas sur le dos des ouvriers.

Travailler, investir, moderniser, développer l'entreprise OUI, mais aussi liberté, dignité et une meilleure politique salariale.

LE PREMIER JOUR DE LA GREVE (3 MAI 1982)

que réclament-ils à la direction griset ?

LES REVENDICATIONS

* 5% d'augmentation des salaires
* la revalorisation des bas salaires en fonction de la qualification précisée
* la prime d'assiduité pour les accidentés du travail
* la semaine de 38 H pour ceux qui travaillent en équipe de nuit
* le remplacement du personnel qui quitte l'entreprise
* le respect des travailleurs
* la signature d'un contrat de solidarité

LA GREVE ET LA SOLIDARITE S'ORGANISENT IMMEDIATEMENT

Devant le refus du patron, les ouvriers organisent leur grève. La porte est bouclée, des drapeaux rouges de la CGT fleurissent sur cette porte avec "usine occupée". Les travailleurs vont collectionner sur cette porte toutes les déclarations, les photos, les tracts, les articles qui parlent d'eux.
L'Union locale CGT aide à la direction de la grève.

Le comité de ville du PCF organise la solidarité, il édite des tracts pour populariser le mouvement, fait des collectes avec les grévistes, appelle à des rassemblements de soutien.

Les élus communistes apportent une aide matérielle journalière et un soutien politique important.

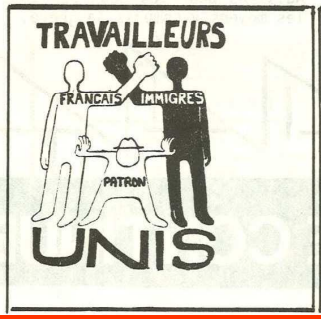
JEAN JACQUES KARMAN ET ROLAND TAYSSE RENCONTRENT DES LE 3 MAI, AU NOM DU P.C.F., LES GREVISTES.

André KARMAN maire d'Aubervilliers est tenu journellement au courant du déroulement du conflit. Avec Madeleine CATHALIFAUD conseillère générale et Muguette JACQUAINT député, ils interviennent auprès du commissaire de la République et du Ministre du Travail.

Nous ne rentrerons pas dans le détail de cette solidarité, mais pouvons affirmer que sans elle, la grève aurait été beaucoup plus difficile.

La solidarité a aidé à la victoire. Tous les travailleurs des usines d'Aubervilliers, des cités du quartier du Montfort doivent avoir conscience que c'est aussi leur victoire par l'aide qui lui ont apporté.

L'UN DES RASSEMBLEMENTS DE SOUTIEN, ICI, CELUI DE LA C.G.T. LE 13 MAI A 11 HEURES PAR DES DEBRAYAGES.



LA FORCE DES TRAVAILLEURS DE CHEZ GRISET LEUR UNITE

LA NEGOCIATION

LA DIRECTION N'A PAS RÉALISÉ TOUT DE SUITE DE LA SOLIDITÉ DU MOUVEMENT DE GRÈVE. PUIS ELLE A PORTÉ PLAINTE POUR OCCUPATION, MENACÉ LES GRÉVISTES, FAIT DES PRESSIONS INDIVIDUELLES, CALOMNIÉ LES DÉLÉGUÉS, MAIS RIEN N'Y A FAIT.

LE GRAND PATRON A DÛ S'ASSEOIR À LA TABLE DES NÉGOCIATIONS DANS UNE ENTREPRISE OCCUPÉE, LA PORTE FERMÉE PAR LES GRÉVISTES.

PLUSIEURS ÉTAPES ET PLUSIEURS PROPOSITIONS DE LA DIRECTION ONT ÉTÉ FAITES. CE SONT LES GRÉVISTES QUI ONT FAIT RECULER LE PATRON ET ONT VOTÉ ENSUITE UNANIMEMENT POUR L'ACCORD CI-DESSOUS.

1 -.

A compter du 1er juin 1982 augmentation générale, sauf pour les cadres supérieurs, des salaires de base de 4 %.

2 -.

Formation d'une commission paritaire de 6 membres, Direction, F.O., C.G.T., pour étudier la classification correspondant à chaque poste des ateliers, avec recours possible à un expert en cas de désaccord.

3 -.

Paiement de 2 ½ jours de congés payés qui n'ont pas été acquis pour fait de grève

Paiement de la prime d'assiduité du 2ème trimestre 1982.

Non retenue du crédit d'heure (12 mn) par jour qui n'a pas été acquis pour fait de grève

Paiement de la journée du 28 mai, plus paiement du pont de la pentecôte.

1 000 francs, versés dès la fin de la grève sans diminution sur les salaires

4 -.

Réduction du temps de travail à 38 H. Modalités d'application à négocier.

5 -.

Ne sont plus compris dans les clauses d'annulation de la prime d'assiduité

- les jours d'absence consécutifs à un accident du travail.

- les jours d'absence pour maternité, sauf si dans le calcul des indemnités du congé de maternité la prime d'assiduité a été prise en compte.

6 - FORMATION PROFESSIONNELLE

Cette question sera traitée par la commission de formation qui dépend du comité d'établissement.

7 -.

La direction générale propose l'étude immédiate des modalités d'application des contrats de solidarité, en prenant en compte comme référence les effectifs de l'entreprise au 01.01.1983

8 -.

Le respect de tous les ouvriers et des libertés syndicales sont normales et légales, des compléments au règlement intérieur traiteront de ces questions.

8 -.

Les ouvriers travaillant la nuit à l'usine d'Aubervilliers auront l'autorisation de garer leur voiture dans la cour du service commercial, dans la limite des places disponibles.

9 -.

- avance sur le 1/2 treizième mois distribué normalement fin juin 1982, par le paiement, dès que possible, pour les salariés grévistes qui auront repris le travail, et qui le souhaiteraient de 80 % de leurs droits, qui se montent à 5/6 du 1/2 treisième mois calculé sur la base de juin 82.

- Extension du paiement des heures de réunion commune Direction-C.G.T.-F.O. à tous les représentants élus du personnel Griset ayant participé à ces réunions (la loi ne prévoit le remboursement qu'aux délégués syndicaux).

GRISET EN GRÈVE

GRISET EN GRÈVE

Les travailleurs de l'ent

Que réclament-ils ?

- 5% d'au
- la reva
- 100 franc
- la semain
- le rempla
- le respect
- la signatu

Il faut savoir que considère comme le gagnant, par mois, 3

En janvier, le syndi de subir des conditio

Aujourd'hui, les trav à part entière.

Les travailleurs de L'entreprise GRISET sont en grève.

Le patron refuse de négocier sur les revendications présent par les travailleurs et cherche à diviser les grévistes par la menace ou la carotte.

Les travailleurs ont décidé de poursuivre leur mouvement. Il faut leur apporter l'aide indispensable à la poursuite de la lutte.

Parti Communiste Français
Section Aubervilliers/Mon

SOMME

SIGNATURE

LES TRACTS DE LA SOLIDARITE

privilèges.

Les Communistes ont dès chez GRISET. ILS APPELLEN SITE DU CHANGEMENT A SOUTEN

GRISET

QUATRIÈME SEMAINE DE GRÈVE

LES COMMUNISTES DE LA SECTION MONTFORT INVITENT LES TRAVAILLEURS EN GREVE DE L'ENTREPRISE GRISET ET LES HABITANTS DU QUARTIER

MERCREDI 26 MAI 1982

A PARTIR DE 12 HEURES,

SALLE DES 100 F.L R., RUE Lopez et Jules Martin autour d'un pot pour leur remettre L'argent collecté par les cellules du P.C.F.

LES GREVISTES DE CHEZ GRISET AVEC CEUX DE CITROEN

LE 26 MAI A LA MANIFESTATION POUR LES GREVISTES CITROEN

Il a quelque chose de comparable entre la grève de chez GRISET et celle de chez CITROEN. La durée, l'unité mais surtout une revendication de dignité, de liberté. Alors, lorsque les communistes ont proposé aux grévistes de chez Griset de participer à la manifestation de soutien à ceux de Citroën, ce fut un Oui unanime. Départ en car à 16 H 30, quatre banderolles préparées et un drapeau rouge. Arrivés Place de la Nation, nous sommes accueillis par les Citroën.

Au micro, un délégué lance : "Ceux d'Aubervilliers saluent ceux de Citroën". Grande manifestation.

Dans le cortège, une journaliste de "L'Humanité" interviewe les travailleurs de chez Griset et deux jours plus tard, quand nous lui téléphonons pour la victoire, elle y trouve la preuve que le conflit Citroën était un conflit national.

Le petit Griset (200 travailleurs) et le gros Citroën (200 000 travailleurs) unis dans la victoire comme dans la lutte. La victoire de Griset figurera dans la page de "L'Humanité" entièrement consacrée à la victoire des Citroën.

CE N'EST QU'UN DEBUT CONTINUONS LE COMBAT

Nous communistes, nous sommes pour une société socialiste démocratique et autogestionnaire. Une société où le but n'est pas le profit d'une minorité mais le bonheur de la majorité sans exploiter aucune minorité.

Nous sommes pour le pluralisme et nous avançons par les luttes au rythme choisi par la majorité des français lors des élections.

Plus il y aura de luttes avec les communistes, plus il y aura de voix pour le P.C.F., plus les solutions proposées par les communistes avanceront.

Aujourd'hui, avec 15% de voix sur le plan national nous n'avons pas assez de force pour appuyer une politique plus radicale contre le grand patronat.

Renforcer l'audience du Parti Communiste Français est donc une priorité pour réussir le changement.

TRAVAILLEURS QUI N'AVEZ PAS FAIT GREVE CETTE FOIS ÇI

DEBUT D'UNE LUTTE PROLONGEE

Vous êtes quelque uns à n'avoir pas fait grève.

Vous êtes des travailleurs comme nous, votre place est à nos côtés. Plus nous serons nombreux, plus nous serons forts.

Nous vous demandons de réfléchir, le patron va vous dire que vous avez eu raison et pourtant aucune grande revendication n'a jamais été acquise sans lutte contre le patronat.

C'EST EN ARRETANT NOS MACHINES DANS L'UNITE QUE NOUS LEUR DEMONTRONS NOTRE FORCE

Dans : Aubervilliers mensuel, n°40, février 1995, p. 22.

● Un récit de Catherine Kernoa

Moins nombreuses que les usines chimiques ou agroalimentaires, les verreries et cristalleries occupent néanmoins une place importante dans l'histoire industrielle locale. C'est dans la chaleur des fours que furent façonnés des milliers de verres ordinaires et d'objets de luxe. Avec panache.

Le verre dans tous ses éclats

Dans les années 1880, Aubervilliers et les quartiers limitrophes de Pantin et Saint-Denis comptent quatre importantes verreries et cristalleries. Sur la commune, l'entreprise Lissaute-Cosson et Mellerio, 75, avenue de la République, emploie 320 ouvriers. A Pantin, la maison Mono et Stumpf en compte 380 et l'usine Vidié 300. La verrerie Legras de la Plaine Saint-Denis est la plus importante avec 550 verriers. Les ouvriers résident souvent à proximité des usines. Ceux qui travaillent aux Quatre-Chemins logent de part et d'autre de la route de Flandre, l'actuelle avenue Jean-Jaurès, et beaucoup sont Alsaciens-Lorrains d'origine (1). Ignace Garcia, verrier jusqu'en 1925, habitait, lui, rue de la Justice, à la Plaine Saint-Denis : *« En 1920,* raconte-t-il aujourd'hui, *je suis entré comme apprenti chez Legras. J'avais 14 ans, c'était un dur métier, mais j'y ai pris goût. Je travaillais toute la nuit jusqu'à 6 heures du matin. Pendant la pause, j'aimais façonner le verre liquide. C'est facile une fois qu'on a le doigté. Avec une pince on fait les oreilles, les pattes, et on a un cheval ! »* Bibelots mais aussi gobelets, lampes, bouteilles, carafes, verres et objets de luxe sont ainsi fabriqués en grande quantité aux Quatre-Chemins et sur la Plaine Saint-Denis.

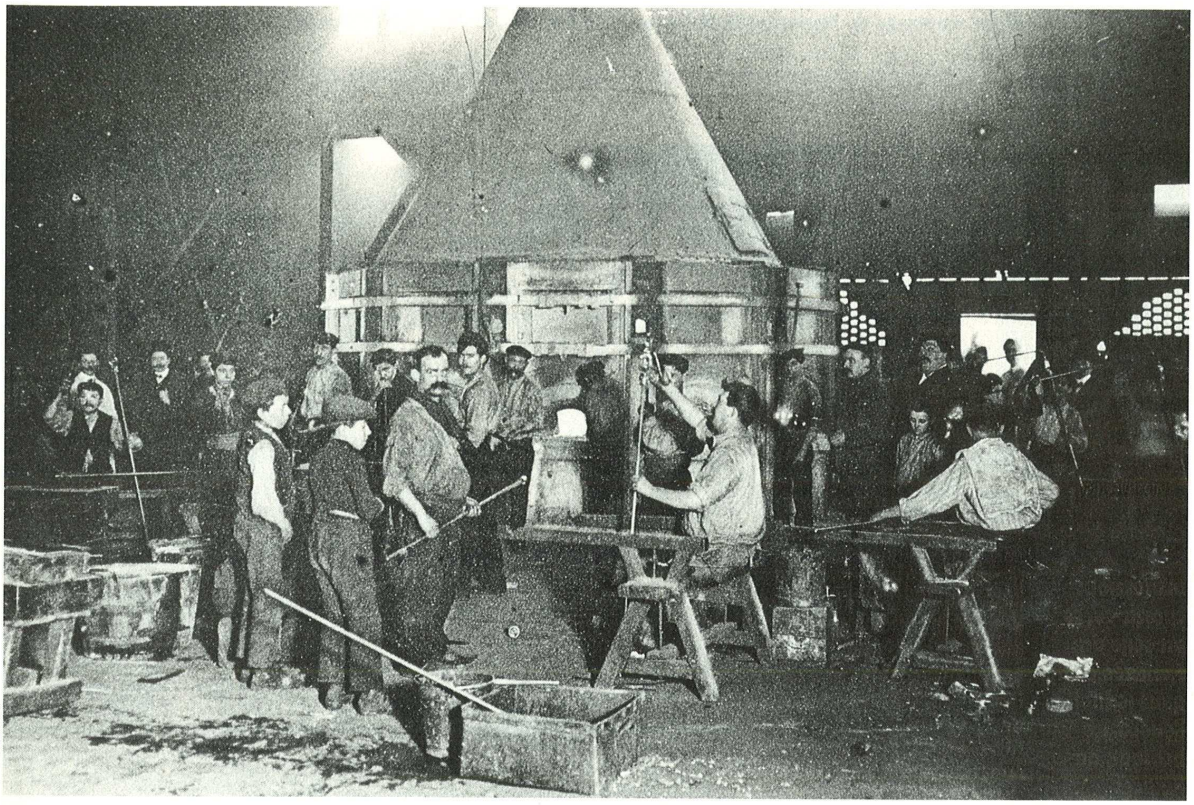
DR

Ouvriers verriers de l'usine Vidié près des Quatre-Chemins, au début du siècle.

A la verrerie, chacun a une tâche à accomplir selon sa spécialité. Forgeron, « tiseur », fondeur alimentent les fours, fondent le sable et les matières chimiques avant de donner forme aux objets. Le verre à pied est l'un des plus difficiles à réaliser : un « cueilleur » retire, à l'aide de sa canne, une boule incandescente, des « souffleurs » forment le corps, la jambe, le pied du verre, le « chef de place » donne le dernier coup de main. Dans les ateliers, les ouvriers, souvent avec talent, taillent, polissent, gravent, décorent, émaillent les objets qui sont ensuite emballés, prêts à la vente.

Certains gravissent rapidement les échelons de la profession. En 1904, Auguste Heiligenstein débute comme apprenti décorateur chez Legras. Habile et créatif, il se perfectionne dans l'atelier de Baccarat et devint un artiste renommé. Mais sa réussite ne reflète pas le lot commun des petits verriers comme lui, enfants d'Aubervilliers ou de la Plaine. Dans ses mémoires, il écrit : *« Le certificat d'études n'était pas nécessaire pour entrer à la verrerie. Dès l'âge de 9 ou 10 ans, on pouvait se faire embaucher pour balayer, ramasser le verre cassé, servir de petite main aux ouvriers, en particulier les approvisionner en boissons. Quand le garçon était un peu débrouillé, on lui apprenait à ouvrir et fermer les moules dans lesquels on verse le verre fondu pour le souffler. A chaque opération il faut mouiller le moule pour le refroidir ; l'air devient vite irrespirable. L'apprenti portait ensuite les petites pièces à l'arche. »* (2)

Bien que cela fut interdit, les enfants étaient fré-



Archives de Saint-Denis

Avec sa canne, le verrier cueille du verre en fusion pour le souffler.

quemment battus. Ignace Garcia se souvient de la rudesse de son apprentissage. Et des révoltes qu'elle engendrait. *« Un jour, un ouvrier m'a à moitié assommé d'un coup de palette. J'ai attrapé la pelle servant à porter les objets à l'arche et je lui en ai mis un tel coup sur la tête qu'elle saignait ! Quand je suis allé au bureau montrer ma bosse au chef, Monsieur François, je n'ai pas été réprimandé. »*

Forts des traditions héritées du compagnonnage, les verriers sont revendicatifs. C'est à Aubervilliers, 53, rue de Flandre, que siège la première chambre syndicale des ouvriers verriers de la région parisienne, créée en 1884. L'essor du syndicalisme renforce leur cohésion face aux maîtres verriers, leurs patrons. En 1888, une grève de 9 semaines éclate à la verrerie Vidié. Les ouvriers, soutenus par les verriers d'autres usines, exigent le renvoi d'un contremaître. Les douze maîtres verriers de la région menacent alors leurs 3 000 ouvriers d'un lock-out. Ils seront cependant contraints de rouvrir les verreries sans renvoyer un seul gréviste.

L'organisation syndicale n'est pourtant pas toujours la plus forte. En février 1890, l'usine Mellerio reçoit une importante commande, le patron accorde à son client une réduction de prix qu'il répercute sur les salaires. Grévistes, les verriers n'ont pas gain de cause car Monsieur Mellerio les remplace par des ouvriers non-spécialisés. Quant à Eugène Lecomte, verrier de la même usine et secrétaire de la chambre syndicale, il est renvoyé au lendemain du 1er mai 1890 (chômé illégalement) bien que 200 ouvriers de l'entreprise se soient mis en grève pour le soutenir. Aux difficultés dans le travail s'ajoutent de nombreuses atteintes à la santé.

Les verriers travaillent jusqu'à 12 heures d'affilée, exposés à la chaleur des fours, dans le vacarme des mailloches qui battent les cannes. Il n'est pas rare qu'une goutte de verre en fusion tombe sur leur corps. Les brûlures sont fréquentes dans le va-et-vient des cannes du four au banc de travail. Dans cette fournaise, on préfère souvent le vin à l'eau fraîche. Beaucoup de maladies professionnelles frappent les verriers comme la tuberculose ou la syphilis propagées par la canne qui passe de bouche en bouche.

L'introduction du soufflage mécanique allégera la dureté du métier. Elle portera aussi un coup dur au savoir-faire qui faisait sa fierté. ●

(1) Ils ont opté pour l'exil après l'annexion par l'Allemagne, en 1871, de l'Alsace et de la Moselle.
(2) Long four en forme de tunnel. Introduites à une extrémité, les pièces tirées sur un chariot sont réchauffées puis progressivement refroidies.

Dans : Aubervilliers mensuel, n°1, avril 1991, p. 40-41.

HISTOIRE

Vernis, colorants, engrais acides...

L'ARRIVÉE DE LA CHIMIE À AUBERVILLIERS

En 1886, sur les 85 entreprises que compte la ville, 46 sont des usines de produits chimiques. Pollution et misère accompagnent le développement industriel.

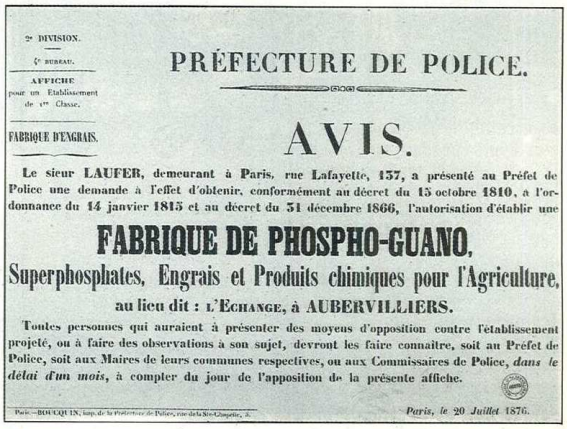
Au bout de la route de Flandres, se dressent les fortifications érigées autour de Paris. Dans ces années 1860, le second Empire de Napoléon III est en pleine expansion économique et se trouve à l'étroit derrière ses murailles. Si proches par la distance mais encore si éloignés par les mentalités, nous sommes encore dans l'Aubervilliers d'avant Saint-Gobain. Les maraîchers continuent à se rendre aux Halles vendre leur production. Mais se doutent-ils que leur ville vit ses derniers moments de banlieue à la campagne ?

Devenue trop exiguë, Paris se met à rejeter ces industries broyeuses d'hommes, consommatrices d'espace, dévoreuses d'oxygène. Les abattoirs et boyauderie initialement implantés étaient autant de signes précurseurs. Ils avaient déjà altéré l'environnement. Pourtant, les paysans continuaient à retourner la terre, a ensemencé la Plaine. Des oiseaux nichaient toujours dans les arbres du quartier de la Haie Coq. L'arrivée des premières industries toxiques va achever de renverser le fragile équilibre et donner sa principale caractéristique à ce gros bourg de 6 000 habitants en pleine mutation, en passe de devenir « Aubervilliers-ville chimique ». Ce terme n'englobe pas seulement les usines de production d'acides mais également les fabriques d'engrais, de colorants, de parfums, de vernis, de peintures, de colles qui font entrer dans la composition de leurs produits les découvertes scientifiques des laboratoires. Un tableau des établissements industriels, dressé en 1886, dénombre 46 usines de produits chimiques sur un total de 85 établissements. Le quartier de la Haie Coq est un lieu d'implantation historique de ces activités. La route du Landy, les rues de la Haie Coq, des Gardinoux, du Pilier, de la Gare sont situées dans le périmètre du canal de Saint-Denis, principale voie d'acheminement des produits, et concentrent d'importantes industries chimiques. Parmi elles, les fabriques d'engrais, justifiées par la proximité des abattoirs. Elles s'appellent Barbezieux ou Sweeney, rue des Gardinoux ; Compagnie générale des engrais contrôlés ou Passé, rue du Pilier ; Linet, Malézieux, Verdier-Dufour, rue de la Haie Coq ; Delasselaz, rue de la Gare.

LA CHIMIE, UNE INDUSTRIE EN PLEIN ESSOR

L'usine Sachs, située au lieu dit de l'Échange près du canal, illustre bien le développement de ce type d'industries. A l'origine dépôt d'engrais, le propriétaire a étendu ses activités au traitement de phosphates, de superphosphates, dès la fin des années 1870. Il agrandit ses locaux en 1880. Deux ans plus tard, l'activité est de plus en plus florissante et il dépose une « demande d'annexion d'un nouveau dépôt d'engrais et de matières premières désinfectées et un magasin couvert ». En 1889, nouvelle extension de la fabrique de phosphates.

On recensait, en 1900, une douzaine d'établissements de traitement des engrais, soit la plus importante des industries de la ville. Son développement a largement contribué à donner à Aubervilliers son climat insalubre d'alors. Les vents ne parvenaient pas à disperser les odeurs pestilentielles lâchées par les cheminées des usines. L'air déjà saturé par la pollution se chargeait encore des effluves dégagées par les fabriques de vernis et de colorants. La répartition géographique de ces usines était différente. On les retrouve dans le « périmètre chimique » : Hartog, rue du Pilier, fabrique des « vernis français et anglais, peinture émail » ; Weeger, rue de la Gare ; Germot et Crudenaire, rue des Gardinoux. Elles sont également dispersées sur la commune : Dubalen, rue de Pantin ; Mallereil, route de Flandre ; Prat, rue Lopez et Jules Martin ou



2e DIVISION.
1er BUREAU.
AFFICHE pour un Établissement de 1re Classe.
FABRIQUE D'ENGRAIS.

PRÉFECTURE DE POLICE.

AVIS.

Le sieur LAUFER, demeurant à Paris, rue Lafayette, 137, a présenté au Préfet de Police une demande à l'effet d'obtenir, conformément au décret du 15 octobre 1810, à l'ordonnance du 14 janvier 1815 et au décret du 31 décembre 1866, l'autorisation d'établir une

FABRIQUE DE PHOSPHO-GUANO,
Superphosphates, Engrais et Produits chimiques pour l'Agriculture,
au lieu dit : L'ÉCHANGE, à AUBERVILLIERS.

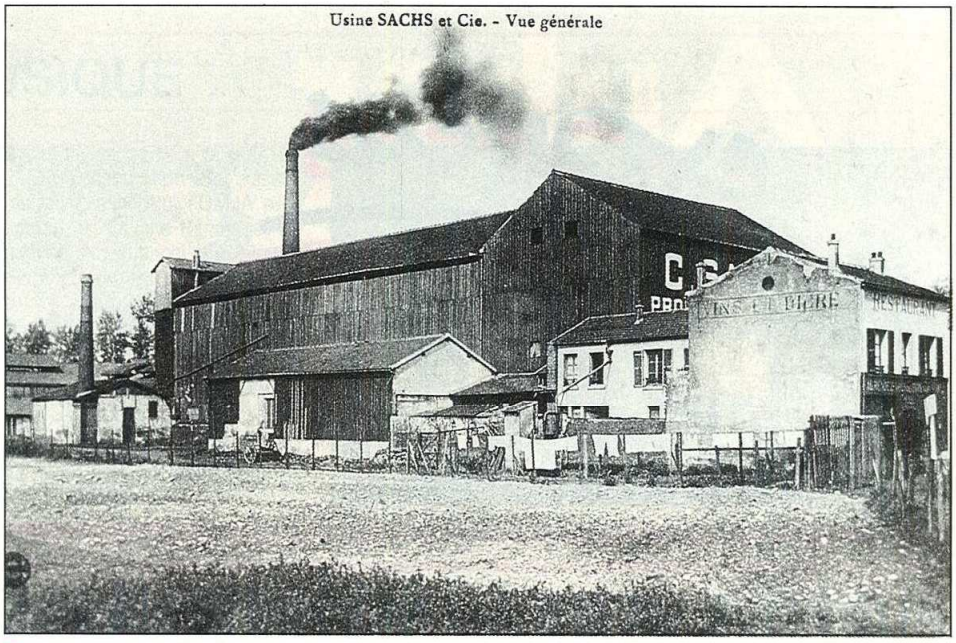
Toutes personnes qui auraient à présenter des moyens d'opposition contre l'établissement projeté, ou à faire des observations à son sujet, devront les faire connaître, soit au Préfet de Police, soit aux Maires de leurs communes respectives, ou aux Commissaires de Police, *dans le délai d'un mois*, à compter du jour de l'apposition de la présente affiche.

Paris, le 20 Juillet 1876.

Paris.—BOUCQUIN, imp. de la Préfecture de Police, rue de la Ste-Chapelle, 3.

● *Laufer, un établissement chimique en pleine expansion.*

Schombourger, rue des Cités. Pourtant, les atteintes les plus graves à la santé des gens et à l'environnement sont causées par les industries chimiques fabriquant ou utilisant les acides. Le quartier de la Haie Coq « accueille » la plupart de ces usines. Linet et ses ateliers de préparation des nitrates, Moritz qui fabrique du sulfate d'ammoniaque, Bardot ou Villard. Pourtant, il en est une qui a laissé une trace indélébile dans la mémoire de ce lieu : Saint-Gobain. En 1866, l'usine s'installe route du Landy occupant une surface de 37 000 mètres carrés, déploie une énergie de 290 chevaux-vapeur et emploie 415 ouvriers. Elle fabrique de l'acide sulfurique et traite les pyrites de fer et les phosphates, en vue de la préparation des produits chimiques.



● *Sachs : une des douze fabriques d'engrais recensées en 1900.*

LES VAPEURS D'ACIDE ASPHYXIAIENT LES OUVRIERS

Chargement et déchargement de la marchandise se font au bord du canal ou par chemin de fer. Les gens se souviennent de l'odeur suffocante du soufre sur les péniches quand le vent soufflait en direction du pont du Landy. « On avait l'impression de respirer le soufre d'une allumette qui ne s'éteignait jamais », rapportent des témoins. Le pire est pour les hommes qui travaillent dans la fosse à phosphates. Léon Bonnef auteur du livre *Aubervilliers* décrit leur terrible labeur : « Les hommes entrent la pioche à la main. Ils reculent aussitôt, chancelant, la bouche ouverte, les yeux révulsés. Les vapeurs d'acide les asphyxient. Ils y retournent, donnent deux coups, trois coups dans la masse gluante, fumante, brûlante qui s'est agglomérée à la paroi et sortent congestionnés pour aspirer l'air frais ». L'homme est la première victime. Le soufre, rejeté en fumées jaunes par les grandes cheminées de la rue de la Haie Coq, est aussi fatal aux bêtes et aux cultures. Une anecdote rapporte la mort instantanée d'un corbeau passant à la verticale d'une de ces cheminées. Il est signalé en 1904 la venue en mairie de riverains protestant contre les dégagements de vapeurs nitriques des établissements Linet. Son propriétaire, M. Linet, ignore ce genre de nuisances puisqu'il habite boulevard Magenta à Paris. La pollution fait jaunir sur pied les cultures. Les maraîchers cultivant toujours dans cette zone insalubre ont menacé de procès les propriétaires. La Société des produits chimiques a trouvé la parade. Elle a racheté leurs terrains, y a agrandi son usine et a construit... des maisons pour y loger les ouvriers. La nombreuse main-d'œuvre des usines chimiques s'entasse dans ces « casernes ». La pauvreté domine la vie de cette population, travaillant douze heures par jour dans des conditions épouvantables et pour des salaires de misère. Pourtant, tous ces « Orsaints » (ouvriers par opposition aux paysans, les « Croquants ») piochant le soufre, remuant les engrais, mélangeant les colorants, chauffant la colle, préparant les vernis, demeurent autant de témoins multiples et divers de la vocation industrielle de la ville, héritée de cette fin de 19e siècle.

● *Les « ouvrières aristocratiques » de la parfumerie Pivert.*

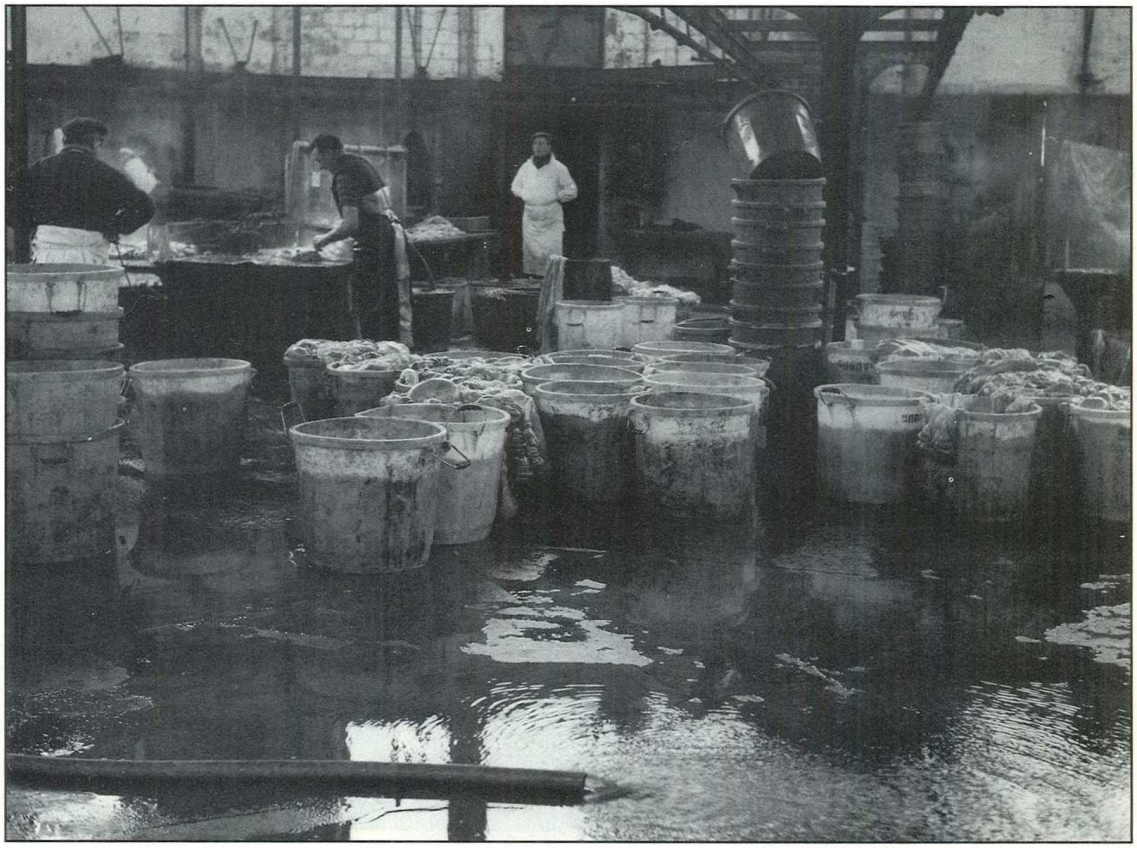
Laurent FANTI ■
Photos : Archives municipales

Dans : Aubervilliers mensuel, n°21, avril 1993, p.48

La dernière a fermé ses portes en 1976

LES BOYAUDERIES

Sitôt passé la barrière de Flandre, l'actuelle porte de La Villette, le promeneur du siècle dernier est assailli par l'odeur des boyauderies.
Aucun nez ne pouvait rester insensible.

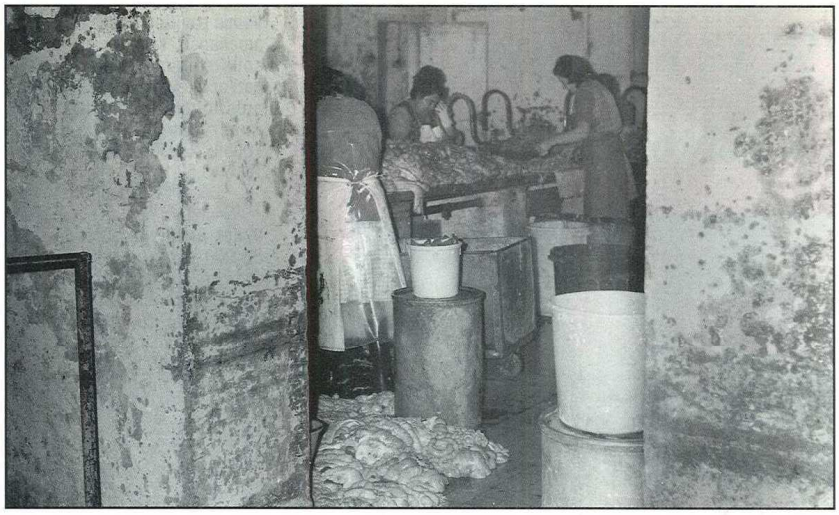


● *Pour des raisons d'hygiène, les ateliers devaient être arrosés plusieurs fois par jour ; aussi y faisait-il frais l'été et glacial l'hiver.*

De 1859 à 1867, le marché aux bestiaux et les abattoirs de Paris s'installent au lieu-dit La Villette. Cette proximité va profondément marquer les communes avoisinantes en suscitant l'implantation d'industries particulières liées à la viande.
Vers 1890, Saint-Ouen, Saint-Denis, Aubervilliers et Pantin constituent de très loin le secteur le plus industrialisé de la proche banlieue parisienne. Plus que dans tout autre secteur, les industries lourdes et polluantes dominent l'activité productive. Durant la période de 1890 à1914, phase de grand dynamisme industriel pour l'ensemble de la banlieue parisienne, cette tendance se confirme dans ces villes. Aux côtés de la chimie, elle-même très odorante, la proximité des abattoirs de La Villette, alors en pleine expansion, amène des industries classées « polluantes et dangereuses » et donc interdites à l'intérieur de Paris : fabrique d'engrais à base de matières animales obtenus par la déshydratation de sang, de viandes avariées et d'os, suiferies et margarineries, clos d'équarissage (traitement des animaux crevés) et boyauderies.

L'ODEUR DE LA MORT

Six boyauderies sont installées à Aubervilliers : les deux dernières à avoir fermé, Bergougnoux-Cara, au 44, rue de la Goutte d'Or (de 1894 à 1976), et Briard, exploitée par la Société la Boyauderie, 62, rue Saint-Denis (de 1898 à 1976) ; la plus ancienne, Fabre et compagnie, 27/33, rue de la Haie-Coq (1865-1971) ; Leblond, 140, boulevard Félix- Faure (1920-1937) ; la Centrale de la Boyauderie, 8, rue des Gardinoux (1902-1928) ; enfin, Vries et Zonen, 11, rue du Pilier (1907-1932).
L'activité de ces entreprises consistait à la préparation des boyaux et des vessies pour la charcuterie et la fonte des graisses provenant des boyaux de porcs et de bœufs. Elles travaillaient beaucoup pour l'exportation et les principaux débouchés étaient les Pays-Bas pour les vessies de porcs, l'Italie pour celles de bœufs, l'Allemagne pour une partie des boyaux de bœufs et la France pour ceux de moutons, de bœufs et de porcs.
Dans son ouvrage sur Aubervilliers, Léon Bonneff décrit longuement les ateliers de ces boyauderies dont l'odeur empuantait, parmi d'autres, l'air de notre ville. Pour des raisons d'hygiène (souvent peu respectées), les ateliers sont plusieurs fois par jour arrosés d'eau ; aussi y fait-il frais l'été et glacial l'hiver. Les boyaudières, alignées le long du mur, chacune un baquet plein d'eau et un seau rempli de boyaux frais devant elles, tirent du seau de longues entrailles arrachées le matin même aux bêtes de boucherie, les dévident sur une planche et, à l'aide d'un grattoir, râclent les boyaux afin de les vider complètement du sang qu'ils contiennent et les aplatir. Puis, elles les pendent et les aspergent généreusement d'eau, mouillant par la même occasion leurs vêtements qu'elles conservent ainsi trempés toute la journée.



● ***Les boyaudières étaient alignées devant un baquet plein d'eau et un seau rempli de boyaux frais qu'elles vidaient de leurs entrailles et du sang qu'ils contenaient avant de les asperger d'eau.***

D'autres ateliers traitent les boyaux déjà nettoyés. Madame Simon, Albertivillarienne qui ne quitta jamais sa ville, commence dès ses douze ans à travailler à la boyauderie. Elle raconte : *« J'étais dans un atelier où les boyaux arrivaient dans de grands tonneaux. Il fallait les nettoyer de leur sel (on les mettait dans du sel pour les conserver). Puis, il y avait un appareil dans lequel on enfilait les boyaux, un par un, on appuyait sur le manche, un peu comme un soufflet pour le feu, ça les gonflait d'air et on les triait par catégorie. Il y avait trois catégories : normal, extra et insignifiant. Une fois triés, ils étaient à nouveau plongés dans une grande bassine d'eau claire. Nous avions toujours les pieds dans l'eau et nous étions toujours mouillées, mais le plus pénible, c'était l'odeur. Ça sentait très mauvais. Les habits en étaient imprégnés et quand je rentrais chez moi, je devais me déshabiller entièrement. »*
Léon Bonneff parle aussi de cette odeur : *« Dans la boyauderie, on ne sent rien d'abord qu'une odeur fraîche et moisie, une odeur de cave. Puis, lentement, une inquiétude harcèle le visiteur, se change en un malaise, on dirait que l'air manque, que les objets s'animent et se soulèvent doucement. Viennent après la suffocation et la nausée. Les ouvrières disent que c'est l'odeur de la mort. »*
Madame Simon, à qui je demande si elle mettait des gants pour travailler, rit doucement et me tendant ses mains ridées me dit : *« Ah non non, pas de gants. Tiens, regarde mes mains, on voit encore des trous, ce sont des brûlures causées par le sel. C'est complètement brûlé. »*
L'autorisation d'exploiter une boyauderie est soumise à une réglementation stricte et, notamment, en ce qui concerne l'hygiène. Celle délivrée aux Etablissements Vries et Zonen, en 1907, ne comporte pas moins de neuf articles sur cet aspect. Pourtant, certaines pratiques sont peu prévisibles et ne sont soumises à interdiction qu'après que le Service vétérinaire d'hygiène se soit aperçu du peu de scrupules de certains entrepreneurs. Ainsi, en 1898, la préfecture de police apprend que M. Favre livrait à la consommation des estomacs de chevaux sous forme d'andouilles. Afin *« d'éviter les dangers qu'un semblable commerce peut faire courir à la santé publique »*, le préfet interdit la vente pour l'alimentation de toute marchandise ayant été introduite dans une boyauderie.
Lors d'une visite effectuée dans l'entreprise Bergougnoux par le Service vétérinaire d'hygiène, le 2 février 1903, celui-ci constate que l'atelier de grattage ne possède qu'un seul ventilateur au lieu de deux. De plus, cet unique ventilateur est obstrué, rendant l'atmosphère de l'atelier malodorante et irrespirable.
Les entreprises Vries et Zonen, exploitées par l'Union des boucheries en gros de Paris, reçoivent, en 1913, une notification les enjoignant à conserver les produits de grattage dans un récipient en métal, comme il est prévu dans le règlement et non dans des tonneaux en bois comme ils le font alors.

Madeleine LEVEAU-FERNANDEZ ■
Photos : Maison de La Villette

Dans : Aubermensuel, n°31, mars 1994, p. 40-41

HISTOIRE

Des entrepôts pour stocker

LES MAGASINS GÉNÉRAUX

Les Magasins Généraux, et les nombreux entrepôts qu'ils ont abrités depuis 1860, sont liés à l'essor économique d'Aubervilliers. Une implantation qui va transformer le village agricole en une cité urbaine pourvoyeuse d'emplois.

Le bassin de la compagnie, près de l'actuelle rue de la Gare, a été construit vers 1850. Jusqu'en 1970, ce sont les dockers du port de Paris qui déchargeaient les péniches.

C'était en 1802. Cette année-là, une décision historique va propulser Aubervilliers au cœur de l'industrialisation : la création du réseau des canaux parisiens.

Avec la mise en eau du canal de Saint-Denis, en 1836, le village va entrer de plain-pied dans la modernité. Dès lors, l'histoire d'Aubervilliers se confondra avec l'activité de ses canaux.

Les fabriques de produits chimiques s'installent en nombre sur les berges des voies d'eau nouvellement créées. Les cheminées des péniches fument au rythme des cheminées des usines. Les marchandises les plus diverses transitent par le canal de Saint-Denis : charbon, bois, sucres, alcools, sel, huiles, céréales.

Très vite, une nécessité s'impose : il faut des entrepôts pour stocker ces matières premières et denrées aussi précieuses que périssables.

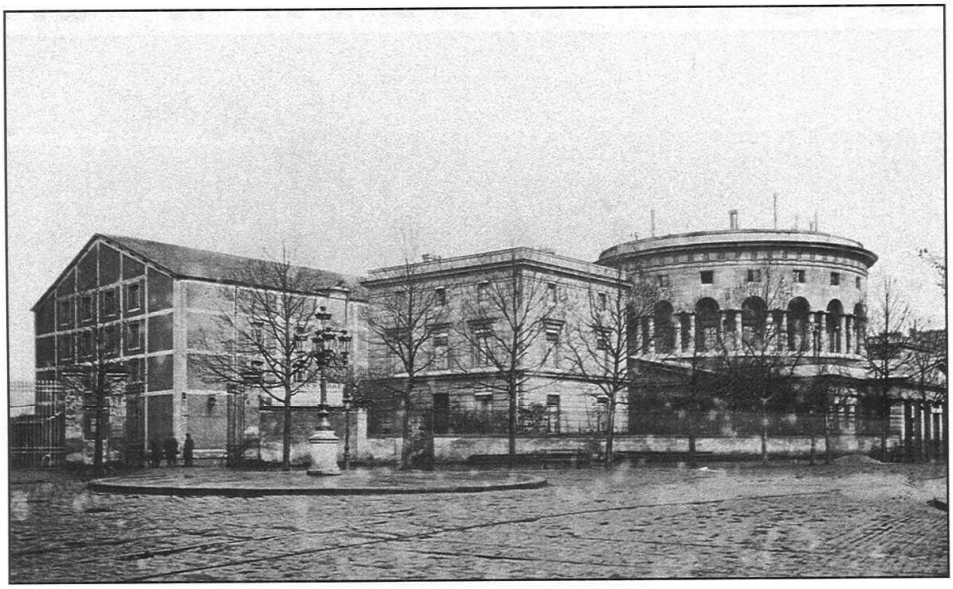
Depuis l'autorisation donnée aux villes, en 1832, de fonder des entrepôts, quelques grands lieux de stockage ont ouvert leurs portes dans la capitale, à Saint-Lazare et dans le Marais. Mais c'est avec la loi de 1848 instituant le warrant que les entrepôts vont connaître leur véritable essor.

Les petits paysans ne disposaient pas dans les exploitations agricoles, comme c'est aujourd'hui la règle, de silos de stockage. La nouvelle législation leur permet désormais d'emmagasiner la totalité de leurs récoltes dans des entrepôts en échange d'un récépissé, le warrant. Ce document leur donne droit auprès des banques à une avance à hauteur de 80 % de la valeur de leur marchandise, avance grâce à laquelle ils peuvent racheter du grain pour les semences à venir ou investir sur leur ferme.

Avec la loi sur le warrant, c'est la naissance d'un nouveau type d'entrepôts : les Magasins Généraux qui se regroupent sous le nom de Docks Napoléon. Après quelques années florissantes, c'est le désastre économique pour les Docks. Les frères Pereire, célèbres banquiers, flairent la bonne affaire. La création du chemin de fer ceinture, en 1852, qui dessert les portes de Paris, et l'activité du canal de Saint-Denis en plein développement sont d'emblée perçues par les frères Pereire comme une source de profits inestimables.

Entre 1862 et 1866, les entrepôts parisiens ferment les uns après les autres. Les entrepôts des douanes, les Magasins Généraux de France et d'Algérie, les entrepôts des alcools, ceux des céréales, des sels et des sucres indigènes sont absorbés par la compagnie d'Emile Pereire qui transfère, petit à petit, l'ensemble des entrepôts parisiens sur le bassin de La Villette puis sur la Plaine Saint-Denis et Aubervilliers.

Des céréales aux bois, en passant par le sucre, le sel, les alcools, le charbon, les agrumes, toutes sortes de marchandises sont entreposées là. En bordure du bassin d'Aubervilliers œuvrait une scierie, tandis que la société Sucres-Azotes entreposait des aliments pour bétail et des engrais.
Après le canal et le chemin de fer de ceinture, le réseau ferré industriel est mis en place en 1883. Il va irriguer toute la Plaine. Les Magasins Généraux disposent en outre de leur propre réseau de desserte. Certains trains pénètrent jusque dans les hangars pour décharger leurs marchandises.



● *Au début du siècle, les EMGP avaient des entrepôts jusqu'à la Rotonde de l'actuelle place Stalingrad.*

UNE VILLE DANS LA VILLE

En 1900, 17 km de voies ferrées sont en place dans l'enceinte des Magasins Généraux de la Plaine et d'Aubervilliers.
Les Magasins Généraux connaissent une période de prospérité sans précédent.
Ils s'étendent sur près de 78 ha, une superficie qui n'a pas varié depuis. C'est une ville dans la ville avec ses vieilles bâtisses (les plus anciennes datent de 1852) dont la configuration architecturale fut commandée, dès l'origine, par les canaux et le chemin de fer.
Une ville qui a ses noms de rues, la rue Picardie ou la rue de Brie, la rue du Nord ou la rue du Vexin, des noms inspirés par l'origine des produits stockés autant que par les provinces d'origine des populations immigrées à Aubervilliers pour y trouver du travail. En 40 ans, cette population est multipliée par... huit, passant de 3 000 à 25 000 habitants. Parmi eux, des Belges, des Italiens, mais aussi des Alsaciens, des Lorrains.
Jusque dans les années 30, les Magasins Généraux continuent de croître et de prospérer avec l'entreposage pour unique activité. Puis, c'est la crise économique, le stockage devient moins rentable. La compagnie se tourne alors vers une activité plus lucrative : la location de ses bâtiments à des entreprises tout en poursuivant, cahin-caha, des activités d'entreposage. Une des plus anciennes entreprises à avoir ouvert ses portes dans l'enceinte des Magasins Généraux fut, en 1926, La charbonnière d'Aubervilliers.
Pendant les années d'occupation, les Magasins Généraux furent réquisitionnés par les Allemands. Ils y avaient leurs bureaux et leurs logements et y stockaient eux-mêmes leurs marchandises. Des documents attestent que les Allemands projetaient, avant leur départ, d'en faire sauter l'ensemble des installations. Par bonheur, ce projet ne peut être mis à exécution. A la Libération, les Magasins Généraux furent également occupés pour une courte période par les Américains. Ils leur servaient, en particulier, à alimenter les troupes.
Dès les années d'après-guerre, la reconversion se précise avec l'évolution des circuits de distribution et des moyens de transport. L'entreposage décline au profit de la location.
En 1965, c'est la fin du stockage. Les Magasins Généraux optent pour le locatif à 100 %.
De l'eau a coulé sous les ponts du canal Saint-Denis depuis les temps où Aubervilliers avait des airs de villes portuaires avec ses dockers qui déchargeaient les péniches le long du canal...

● *Ce bâtiment est l'un des plus anciens et des plus rares doté d'une charpente métallique. On y a longtemps stocké de l'alcool.*

Aïcha BELHALFAOUI ■
Photos : Archives Magasins Généraux/Marc GAUBERT

Les Laboratoires d'Aubervilliers
41 rue Lécuyer

Les laboratoires d'Aubervilliers

Co-direction artistique : Alexandra Baudelot, Dora Garcia, Mathilde Villeneuve
Administratrice : Barbara Coffy
Chargé de projet : Virginie Bobin
Chargé de communication : Anne Millet

Actualités

Le Jardin de la Semeuse se prépare à se transformer, dans le cadre d'un **chantier participatif**, du 6 au 14 avril, auquel vous êtes tous conviés !

fly-mars

La Semeuse organise deux journées de *"jardinage ouvert"* par mois ; un mercredi après-midi, plus spécialement adapté aux enfants mais ouvert à tous, et un samedi toute la journée.
Prochaines dates :

- mercredi 6 mars - 14h-17h
- samedi 23 mars - 10h-17h

"Commun ?!" : un atelier de lecture et de discussion ouvert à tous ! "Commune", "commun", "commons", "communauté"... Nombre de pratiques artistiques et de discours culturels se revendiquent de ces mots qui habitent notre paysage médiatique, politique et intellectuel. Que signifient-ils vraiment et en quoi peuvent-ils nous servir d'outils ?
En amont du Printemps des Laboratoires (mai 2013), dédié à ces questions, les Laboratoires vous invitent à rejoindre un *atelier de lecture bi-mensuel* pour s'interroger ensemble sur les manières de "composer un monde commun", à travers une sélection de textes.
Un mardi sur deux, jusqu'au 7 mai.

L'artiste plasticienne berlinoise **Romana Schmalisch** s'installe aux Laboratoires du 25 février au 24 mars 2013, et ouvrira la saison avec une **performance publique le 22 mars**.
S'intéressant particulièrement aux transformations des usines en lieux dédiés à la production cinématographique dans Aubervilliers, elle questionnera les liens qui unissent l'art et le travail. Avec sa performance, elle évoquera, entre recherche du mouvement et rendement industriel, la collaboration que noua en 1942 le célèbre inventeur de la notation chorégraphique Rudolf Laban avec l'ingénieur et industriel anglais F.C. Lawrence.

Dans : Les Laboratoires d'Aubervilliers, plaquette de présentation (sans date). [cote archives : AUB/1627

Les nouveaux espaces des Laboratoires

La réhabilitation de l'ancienne usine occupée par les Laboratoires d'Aubervilliers depuis 1993 a concerné la restauration du bâtiment (façades, intérieurs et couverture), la mise aux normes de sécurité, l'isolation thermique et acoustique des espaces, l'amélioration des conditions d'accueil des artistes et du public (chauffage, aménagement de l'accès) et l'aménagement technique des espaces de travail (incluant un équipement scénographique et audiovisuel). Trois grands volumes ont été distribués dont la polyvalence répond à la diversité artistique des projets.

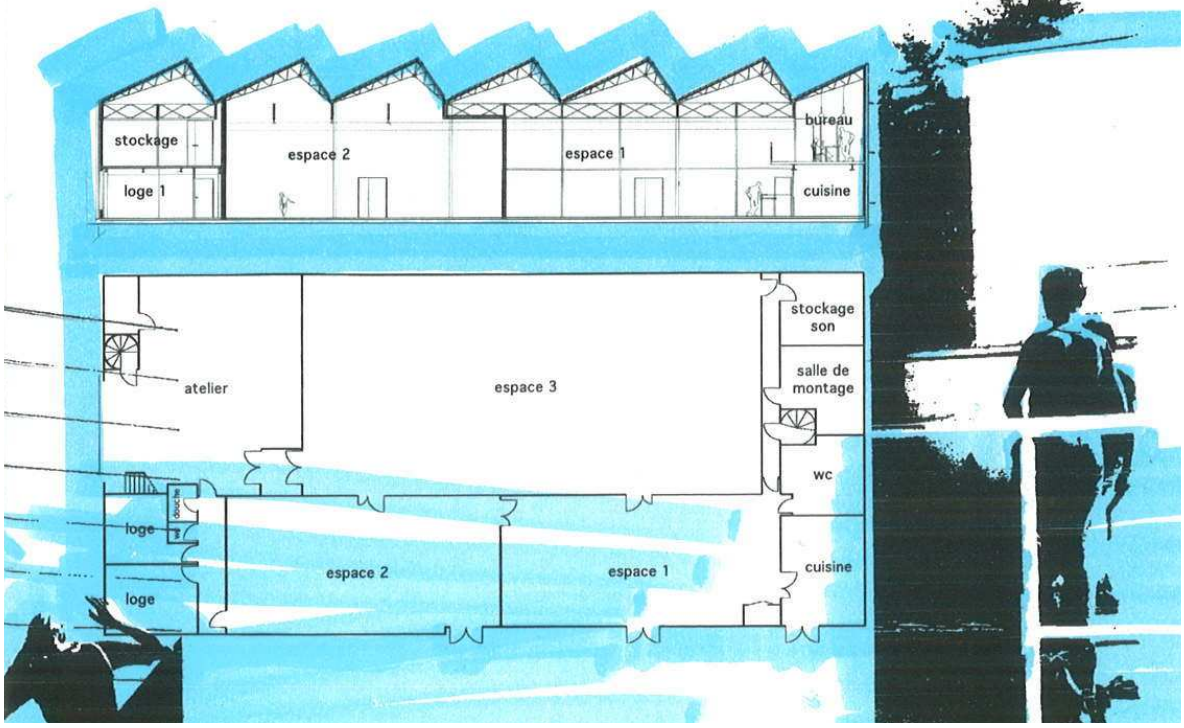
Espace 1 :
Dévolu à la réception du public pendant les périodes d'ouverture, cet espace (109 m²) peut également accueillir des projets ponctuels tels qu'expositions, rencontres publiques, performances...

Espace 2 :
Avec verrière et plancher amovible, cette salle ajourée (110 m²) offre diverses configurations, tant pour des périodes de travail que pour des événements publics.

Espace 3 :
La grande salle (240 m²), pourvue d'un plancher, d'un gradin, et d'un équipement technique comprenant entre autres sept ponts roulants suspendus, permet de multiples expérimentations scénographiques. Cette salle non ajourée, principalement destinée aux répétitions et présentations publiques, peut se réaménager en chambre noire et servir à des séances de projections. Sa polyvalence permet également l'installation d'expositions.

Atelier :
Destiné aux livraisons, au stockage et à la construction, cet espace offre des possibilités techniques aux artistes.

Salle de montage :
Cette salle informatique est spécialement réservée au montage numérique.

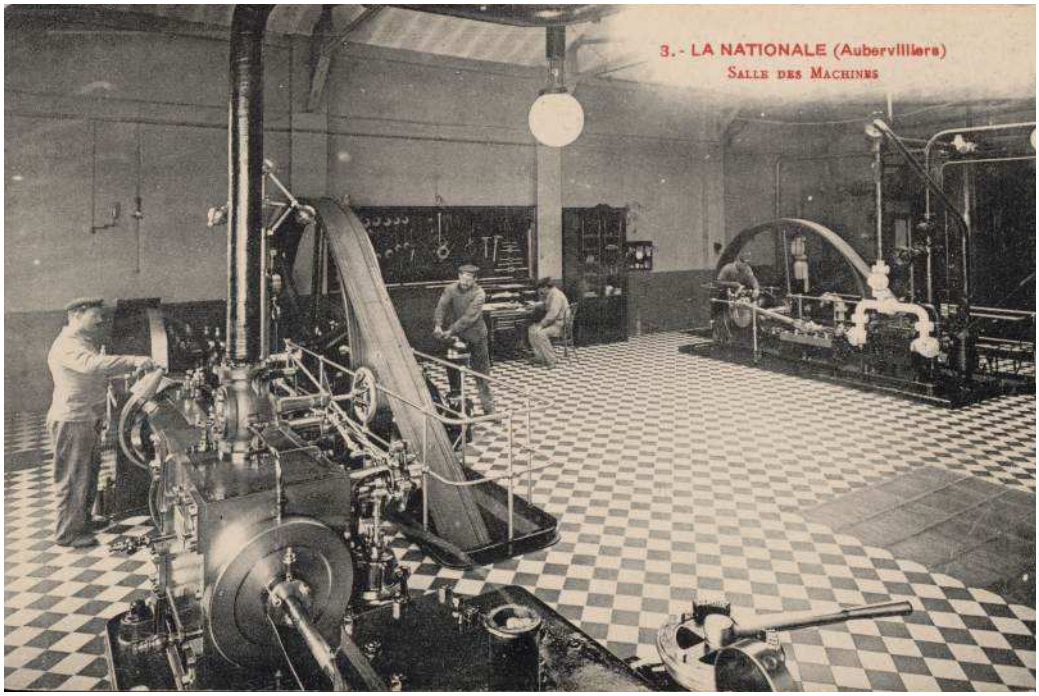


Images d'Aubervilliers

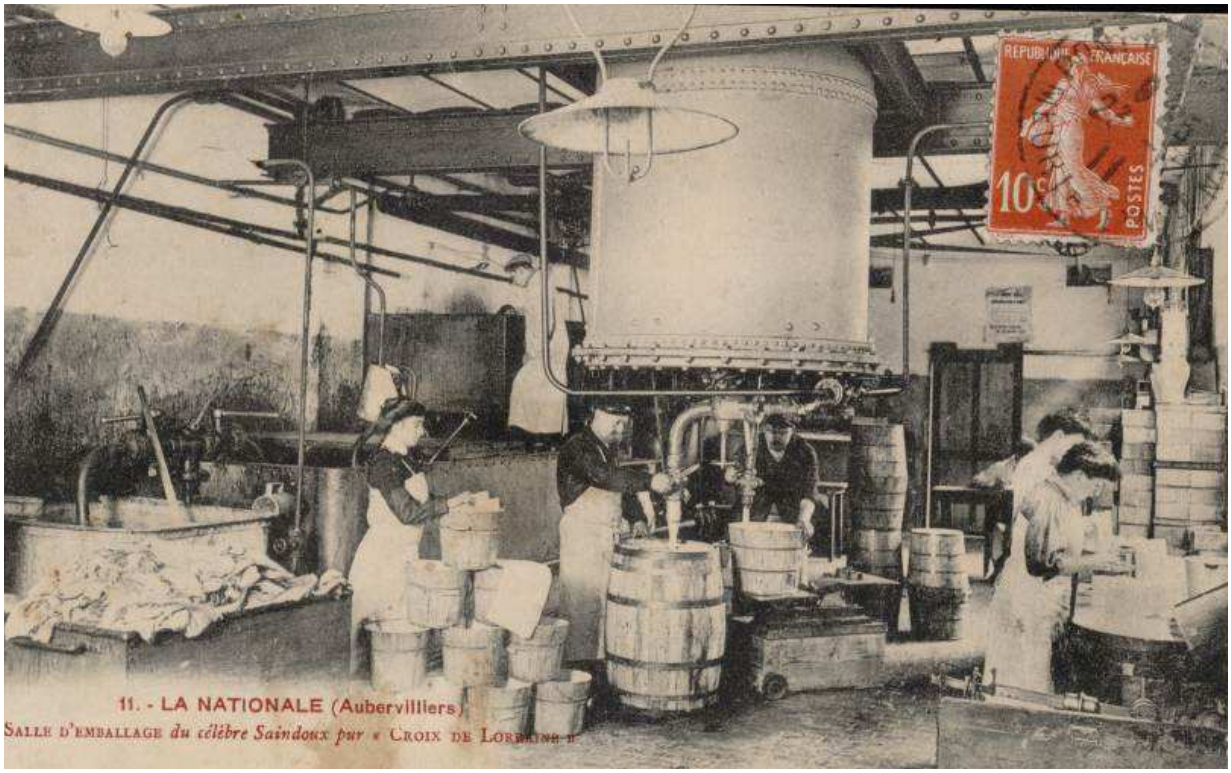
La Nationale

4Fi231

4Fi232

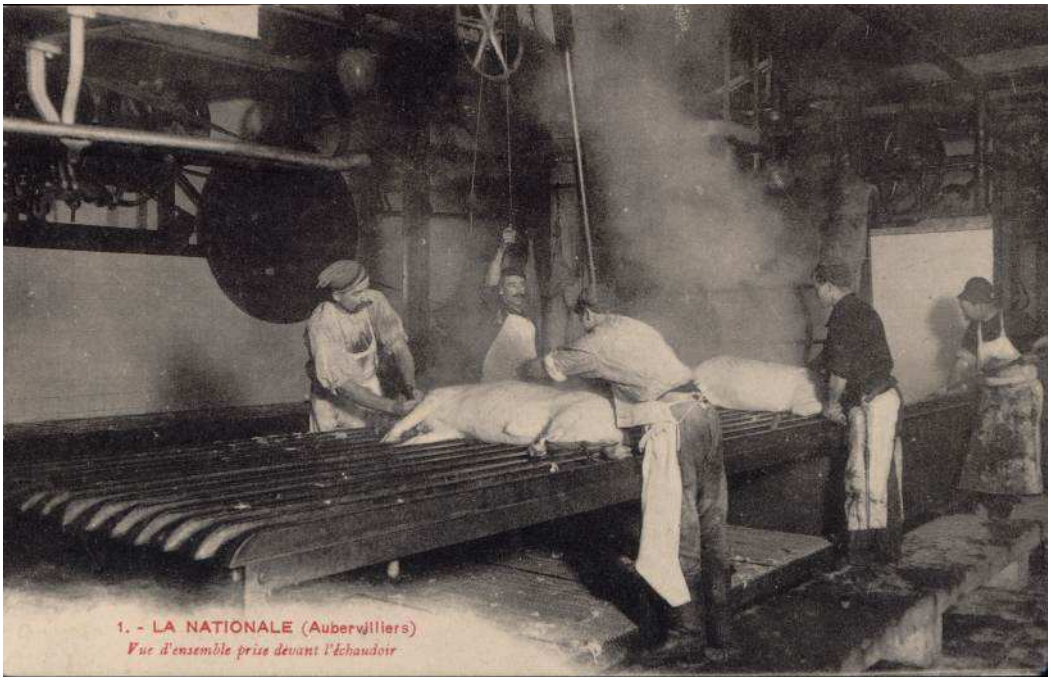


4Fi233



4Fi244

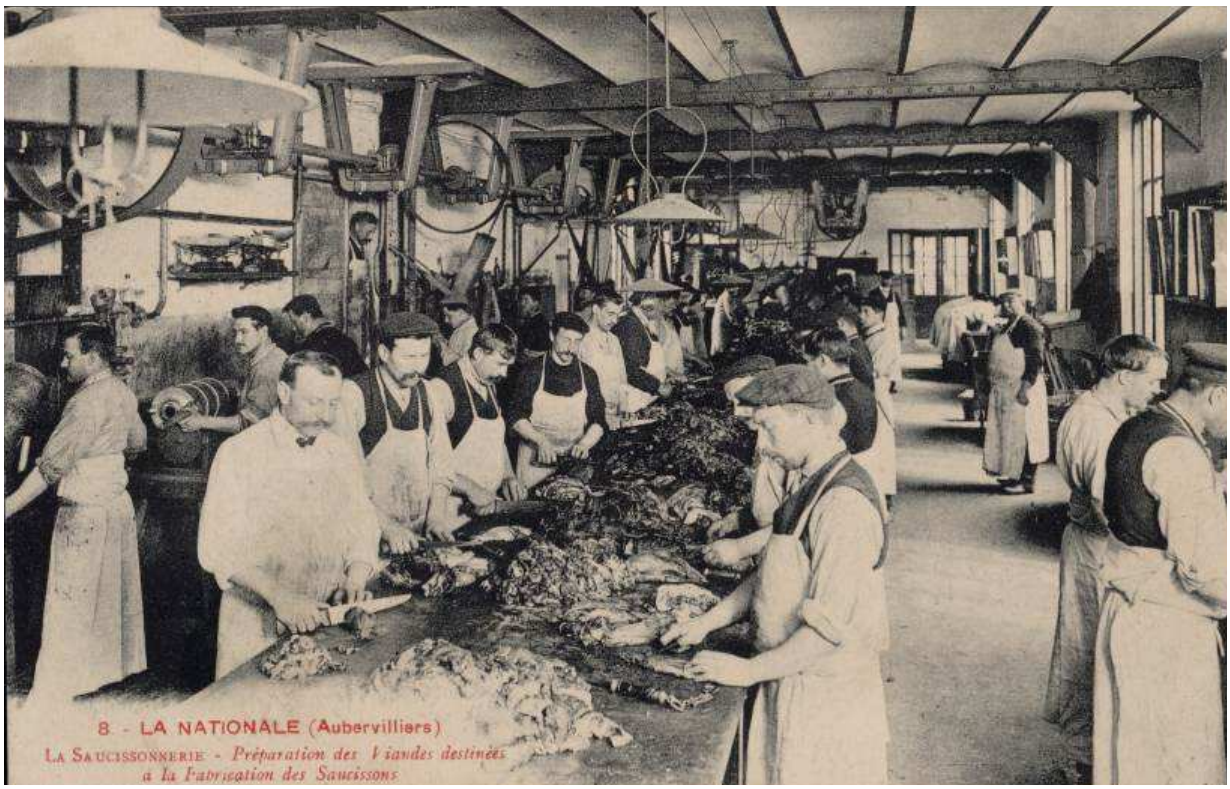
4Fi245



4Fi246

4Fi247

4Fi248



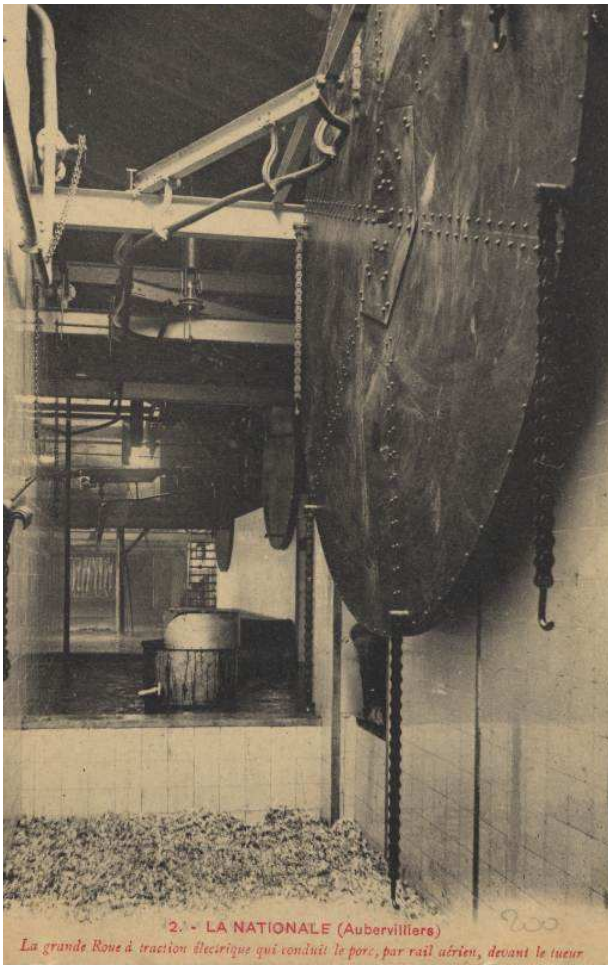
4Fi249

4Fi250

4Fi592

4Fi652

4Fi830


2. - LA NATIONALE (Aubervilliers)
La grande Rone à traction électrique qui conduit le porc, par rail aérien, devant le tueur

4Fi831

15
4. - LA NATIONALE (Aubervilliers)
La Porcherie où journellement passent de 200 à 500 porcs avant d'aller à la Tuerie

4. - LA NATIONALE (Aubervilliers)
La Porcherie où journellement passent de 200 à 500 porcs

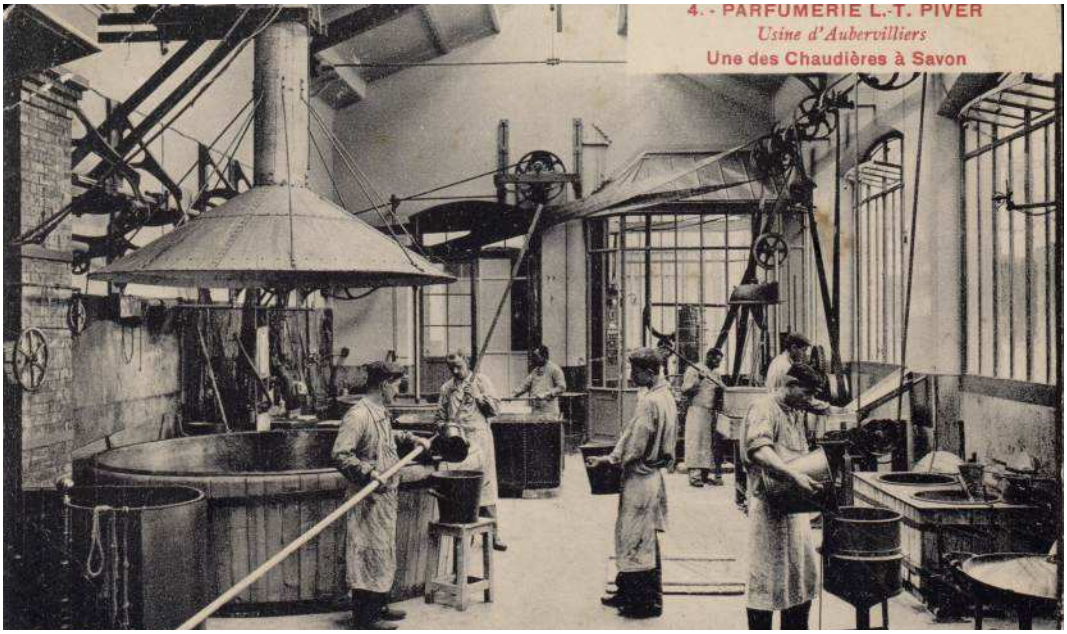
4Fi832

4. - LA NATIONALE (Aubervilliers)
Le Trottoir roulant électrique
Le départ après la saignée

La parfumerie Piver

4Fi223

4Fi224

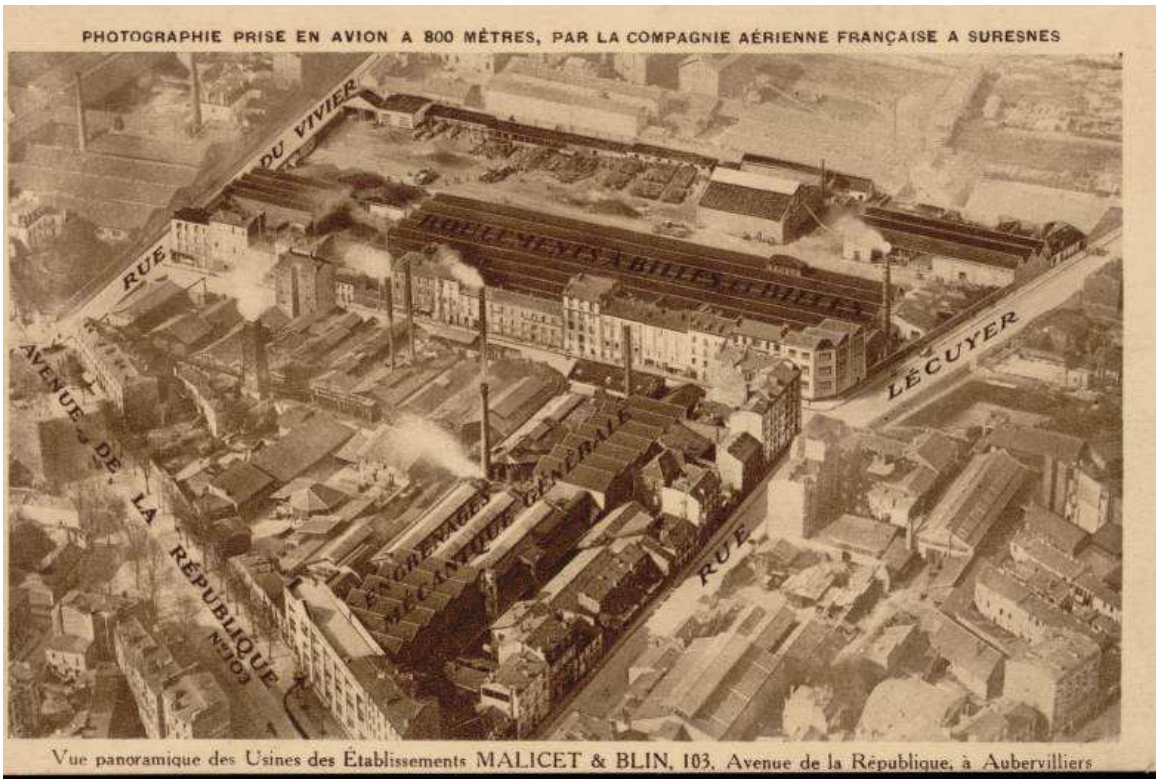


4Fi225

4Fi229

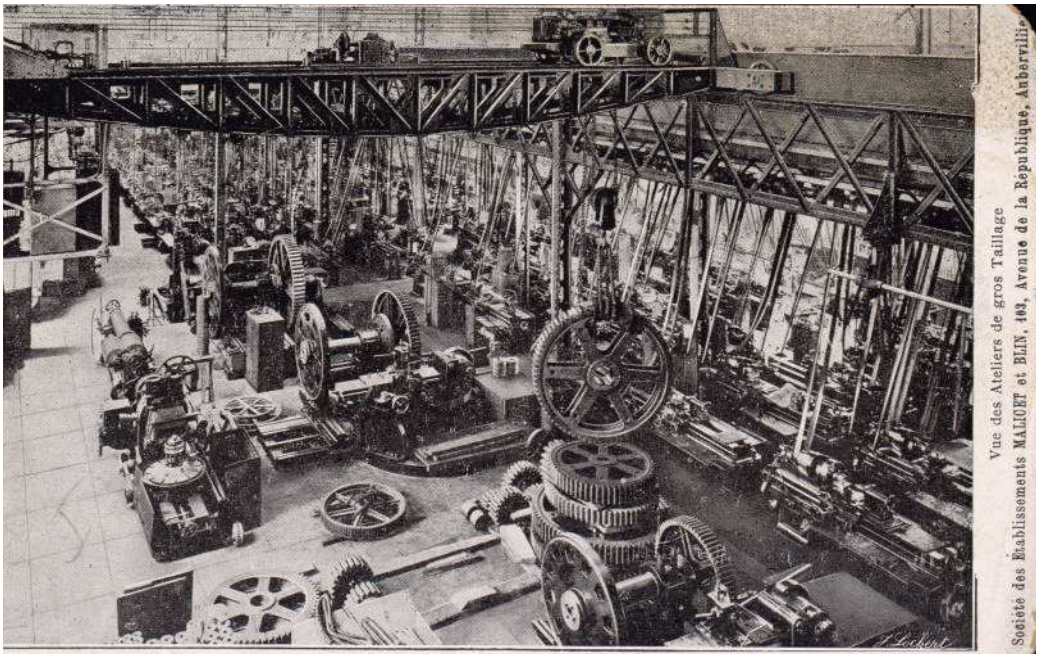
Malicet et Blin

4Fi277



4Fi283

4Fi285



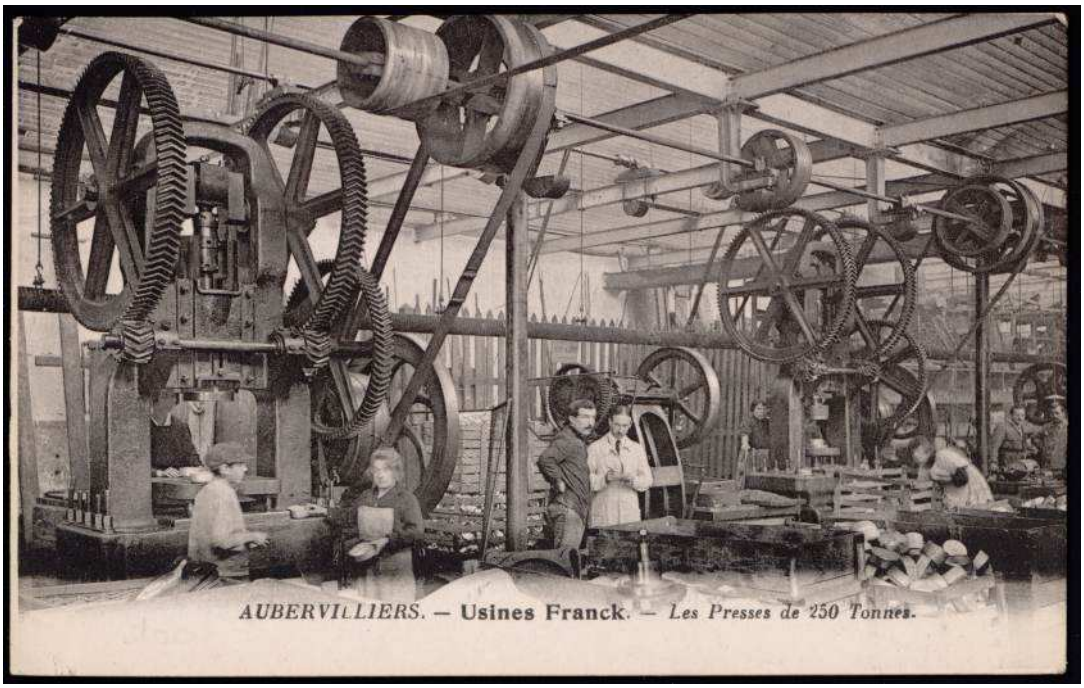
4Fi828

Usines Franck

150-152 rue du Vivier

4Fi251

4Fi259



4Fi255

4Fi906